

Système 2

Retour vers LA BASE

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud

2011

Lad'AM
Editions

28/02/2011

Retour vers la Base

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud

2011

Exemplaire 009/100

« Je peux savoir beaucoup, ou vivre intensément, en un certain sens mais alors, le reste, ce que j'ignore, s'approche et me gratte la tête de son ongle froid. L'ennui c'est qu'il me gratte quand ça ne me démange pas et, quand ça me démange – quand je voudrais savoir – tout ce qui m'entoure est si établi, si déterminé, si achevé, si massif et étiqueté que j'en viens à croire que j'ai rêvé, que je suis très bien comme ça, que je ne me défends pas si mal, après tout, et que je ne dois pas me laisser emporter par mon imagination. »

Julio Cortázar, *Marelle*, Editions Gallimard, 1966

TABLE DES MATIERES

- Introduction	4
- Proposition méthodologique de lecture	6
1. J'ai beaucoup d'amis :	
Traveler, petit joueur	10
Gianfranco Barbieri, mauvais joueur	17
Christophe Escoudé, joueur de blues	27
Marion Robert, tricheuse	30
Hervé des Vays de Cossard, joueur de double	34
Paul Pignon, joueur de solitaire	37
Temesta Michaud, très joueuse	40
Morelli de Montparnasse, joueur de mots	42
A.I.R., joueur de temps	43
Duke Ellington, joueur de jazz	45
Georges Fawcett, joueur facétieux	46
Sophie Rostopchine, roulette russe	49
X, grand jeu de chant	52
2. Nous sommes un poulpe joyeux plein de tentacules affairés	53
Essai sur la platitude des choses	56
Essai sur les lendemains qui chantent	62
Essai sur les terminaisons du futur	70
Essai sur la conscience apprivoisée (en deux temps)	76
Essai sur l'ennui et sur le mode d'emploi	81
Essai sur les ayants droit tueurs d'œuvres	85
Essai sur le postmoderne excentrique	90
3. Purgatoire	100
4. Postface : éléments de comparaison, de discorde, de dispute	127
- Références contextuelles et bibliographiques	138

Introduction

Ce Retour vers la Base n'a pas valeur de recentrage, ce que les lecteurs (Cibles, Modèles etc.¹) pourraient craindre, mais plutôt d'éparpillement, d'essaimage vers les autres temps et les autres espaces qui ne manqueront pas de se libérer pour faire la place nécessaire à cette introduction, pour le moins et pour l'instant.

Je ne sais plus qui a dit que la valeur d'un homme se mesure au nombre de ses amis. Quelle pitrerie ! D'abord parce que la phrase présuppose un entendement commun à « la valeur d'un homme », ce qui semble bien présomptueux et bien flou, donc « mesurer » devient bien improbable. Peut-on mesurer le flou ?

Toutefois sans préjuger de mon éventuelle valeur, je dois confesser que j'ai beaucoup d'amis. Bien entendu, tous ne sont pas réels, ce qui importe peu, mais certains le sont. Je sais bien qu'« exister » ou « ne pas exister » pour des amis, n'entre pas en compte dans la « mesure de la valeur d'un homme ».

Pour mes amis « qui existent », j'ai tellement tordu et malaxé leur profil, leur fond et leur forme que pas même leurs mères ne sauraient les reconnaître. Pour ceux qui « n'existent pas », je ne les ai pas inventés. C'est curieux, me direz-vous, une telle assertion... Par qui ont-ils donc été inventés ? Par personne, ils sont nés de l'union de l'air du temps et d'observations plus ou moins soutenues que nous avons tous. Ils sont des valeurs sûres, on peut compter sur eux, non pas qu'ils soient plus dociles que les « existants », mais leur « inexistence » dans les réseaux habituels leur donne un droit absolu : celui d'exister quelque part dans le noir et blanc de nos consciences, ou, pour être plus précis, de *vos* consciences. Co-créateurs de personnages qui n'existent pas mais dont les représentations sont fidèles à ce qu'ils auraient pu être, vous êtes les initiateurs et les dépositaires de leurs actes et je sais que vous avez aptitude à vous complaire dans cette posture de marionnettiste car cela vous éloigne pour un temps de l'écueil du réel et vous permet aussi, au gré de vos habiletés, d'influer durablement sur celui-ci.

J'ai demandé à mes amis d'écrire pour moi. Parce que c'est intéressant, un peu comme on demande un avis, on engage une conversation, on crée une connivence. Ils sont bien mes amis. Merci mes amis.

Je ne leur ai donné aucune contrainte et ils ne m'ont posé que peu de questions. Je leur ai précisé que l'ensemble des textes seraient regroupés et publiés sous une forme ou une autre.

¹ Cf. Angel Michaud, Système 1, [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), 2009, Lad'AM Editions et plus particulièrement son [Apostille 1](#), p. 4

Le seul invariant dans mes discours a été de leur préciser qu'il s'agissait là d'un jeu. Jeu est un mot pratique, non pas par l'usage simpliste qu'en font les psychanalystes en le superposant au « je », mais parce qu'il résonne très largement, du jeu d'enfant sans conséquence autre que la propre affirmation de son être, jusqu'aux stratégies complexes, parfois innommables, qui n'ont pour objectifs que la destruction de l'autre.

Jeu est donc un mot au rayonnement quasi infini.

Certains de mes amis se sont sans doute laissé enfermer dans le filet aux mailles biologiquement évoluées de leur propre jeu.

Qu'importe, là n'est pas l'essentiel, il n'est pas fondamental – pour la survie de chacun – de vouloir à tout prix définir aujourd'hui le sens des mots alors que le bruit assourdissant du monde frappe à nos portes et à nos esprits. Nous ouvrons, nous n'ouvrons pas. L'alternative qui consiste à rester sourd aux clameurs des sept milliards d'individus qui composent cette humanité composite peu homogène et aux propensions grégaires extensibles ne semble pas offrir une destinée satisfaisante pour chacun. Quid alors de l'entité *monde* ?

Disons que le monde est une figure, qu'il faut savoir l'interpréter. Par interpréter nous voulons dire créer.²

Créons-nous alors ou bien récréons-nous d'après nos vieux schémas encore vivants, qui bougent toujours dans un inexorable balancement entre émotion et raison.

Mais restera-t-il dans ce monde un être, un seul, qui ne sera pas raisonnable ?³

Nous allons sagement attendre et observer. Peut-être, à l'occasion d'une amplification violente, une scansion, du « bruit assourdissant du monde », aurons-nous l'occasion d'agir tel un seigneur de guerre du territoire - aux limites amovibles - sur notre pensée. Si toutefois nous nous tenons à distance respectable de la nostalgie...

En fin de compte, il ne semble pas que l'homme doive finir par tuer l'homme. Il va lui échapper, il va s'emparer du volant de la machine électronique, de la fusée spatiale, il va lui faire un croc-en-jambe et après, qu'on le rattrape si l'on peut. On peut tuer tout sauf la nostalgie du royaume, nous la portons dans la couleur de nos yeux, dans chaque amour, en tout ce qui, au plus profond de nous-mêmes, nous tourmente, et nous libère, et nous trompe. Wishful thinking, peut-être ; mais c'est là une autre définition possible du bipède déplumé.⁴

AM

² Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966, chapitre 71

³ Ibid.

⁴ Ibid.

Propositions méthodologiques de lecture

1. Ne lisez surtout pas la page 55
2. Vous devez lire chaque phrase en la décortiquant mot par mot, lettre par lettre en tenant compte de chacun des espaces, des vides, des silences. Une fois la phrase terminée, recommencez jusqu'à la connaître par cœur.
3. Si vous êtes adepte de la méthode 2, je vous encourage à consulter.
4. Si vous devez faire des courses et n'arrivez pas à vous séparer de « Retour vers la Base » voici un endroit réservé à votre liste :

LISTE DES COURSES	
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.

5. Cette liste ne propose que 10 lignes, limitez-vous aux produits essentiels : beurre, steak haché, pâtes Barilla « Farfalle », sauce Sacla « Caviar de tomates à l'ail », Coca-Cola et Profiteroles Casino. Comme ça, cette liste pourra resservir plusieurs fois.
6. Si vous n'avez pas envie de lire, comme cela arrive parfois, rendez-vous à la page 37 pour y apprendre ou redécouvrir un autre jeu. Ne passez pas par la case départ.
7. Si vous lisez assis, commencez p 49.

8. Si vous lisez debout, commencez p 137, la lecture sera plus courte et vous pourrez vous rasseoir.
9. Si vous lisez couché, évitez de fumer. En effet, le moindre assoupissement aurait sans doute des conséquences inimaginables : le feu aux draps, au lit, à la chambre, à votre appartement, à votre immeuble, à votre quartier, à votre ville, à votre département, à votre région, à votre pays, etc.
10. Si vous lisez tout d'un seul coup, rédigez un compte-rendu et faites-en profiter vos voisins, vos amis, votre belle-famille pour vous réconcilier.
11. Si vous ne savez pas lire, faites-vous ouvrir cet écrit aux pages 12, 13, 14, 60, 71, 83, 84, 125, 126, 129, 130, 131.
12. Si vous souhaitez jouer du piano tout en lisant, installez l'ouvrage sur le pupitre, à la place de la partition et référez-vous à la page 45.
13. Si vous souhaitez jouer du piano et de la contrebasse tout en lisant, composez le 15, le 18 et le 17, en respectant cet ordre.
14. Si vous souhaitez jouer du piano, de la contrebasse et danser la rumba tout en lisant, nous vous conseillons de retourner à l'endroit même d'où vous vous êtes échappé.
15. Si vous souhaitez lire Retour vers la Base en visitant un zoo, gardez-vous bien de ne pas ouvrir l'ouvrage à la page 14.
16. Si vous êtes en instance d'adoption d'un enfant, ne lisez surtout pas la page 131.
17. Si vous êtes en instance d'être adopté, lisez la page 131.
18. Si vous êtes sourd, muet et aveugle, échangez votre Retour vers la Base contre une série de massages chez un bon kiné.
19. Si vous aimez la littérature, abonnez-vous à France-Loisir.
20. Si vous avez déjà lu un livre dans la collection Harlequin, bienvenue dans le monde des horreurs sanguinolentes, des bassesses ordurières et nauséuses, des jus de cancrelat en guise de sirop d'érable.

Chapitre 1

J'ai beaucoup d'amis

Lorsqu'on a des amis, cela permet de les solliciter, de leur quémander un service. En l'occurrence, j'ai demandé à plusieurs de mes amis (amis au sens large : simples connaissances, rencontres fulgurantes, connaissances de longue dates etc.) d'écrire pour moi.

Pour un temps, qu'ils ont eux-mêmes déterminé, ils sont devenus mes nègres. Par respect pour eux, c'était la moindre des choses, je ne me suis pas approprié leurs textes, je n'y ai pas changé un mot, j'ai laissé leurs signatures, mais cela me permet maintenant de vaquer à d'autres tâches, ménagères par exemple, je vais refaire la peinture du couloir qui mène à ma chambre. Ce n'est pas rien, ce couloir mesure 17,50 mètres de long, 3,50 mètres de haut, et 2,20 mètres de large. Il n'y a aucune fenêtre dans ce couloir. Il part d'un point A obscur à un point B tout aussi obscur mais bienveillant car il contient mon lit dans lequel je passe le plus long de mon temps après tous les déboires que j'ai subi lors de mes dernières actions : entreprendre une Démarche Qualité pour mon existence, ce qui a induit des actions compliquées comme tout tracer, évaluer, autoévaluer. C'est difficile de s'habituer aux normes ISO, d'ailleurs c'est difficile en général de s'habituer aux normes, c'est comme se plier aux règles, cela n'a rien de réjouissant, c'est bien pour cela que nos incapacités d'adaptation (+ ou -) à la vie grégaire font de nous tous de potentiels mauvais joueurs, voire même des tricheurs pour sacrifier un peu moins au collectif et préserver ce que nous croyons être un « je » finalement construit par acculturation même si notre patrimoine génétique nous édicte des contraintes.

Curieusement et cela est valable pour chacun des « amis » que j'ai sollicités, ils ont refusé ou accepté sans poser de question, sans chercher à savoir quelle était mon intention. Ils ont donc contribué en actes gratuits, sans autre but que de faire le point sur un morceau de papier, sur quelque élément de leur vie qu'ils leur semblaient nécessaire d'expliquer, de narrer ou d'expurger. Nous n'avons jamais discuté de leurs écrits. Je ne sais pas si ce qu'ils racontent est vrai ou pas. Certains d'entre eux se sont infligé des contraintes, comme Gianfranco Barbieri qui a rédigé cinq nouvelles d'affilée, une par jour.

Sur le mode opératoire, je n'ai pas grand-chose à dire, car je n'ai pas modélisé cette action. En fait, je n'ai pas demandé la même chose à chacun, je me suis adapté à ce que je pense qu'ils sont et ai formulé ma proposition en tenant compte de ce paramètre. Tout s'est passé par téléphone, quelquefois je suis tombé directement sur l'« ami » recherché ou bien sur un proche. Il est même arrivé que je laisse un message sur un répondeur vocal. Simple comme « bonjour, c'est Angel Michaud, pourrais-tu me faire parvenir entre 2 et 5 pages de ce que tu as envie d'écrire, je

demande la même chose à d'autres amis, je réunirai tous les textes pour une publication ». Il me semble que, parfois j'ai dû rajouter « enquête sociologique » et aussi « parce que tu es mon ami préféré », ce qui est très largement hypocrite, mais mes « amis » me connaissent peu ou prou, et tous savent que je peux cultiver une certaine mauvaise foi au quatorzième degré.

C'est tout de même une belle histoire de rencontre, eux qui ont écrit, moi qui ai sollicité et vous qui lisez pour enfin créer l'unité et la cohérence de ces textes d'horizons différents. Nous sommes bien éloignés du très conventionnel et très universitaire de « sous la direction de » et pour tout dire très ennuyeux. Une forme qui pose problème de reconstruction au lecteur, car il est bien difficile de faire la part des choses : vieux texte ou récent, ancien ou nouveau, assujettissement ou passion réelle pour le sujet. Sous l'art de la compromission, de la flatterie vile et non déguisée, le lecteur se retrouve avec l'objet de l'écrit qui ne pourra que péniblement trouver une carnation sous l'œil du lecteur.

Mieux vaut la mauvaise foi tracée, visible et ostensible à la recherche d'une complicité voire d'une connivence salvatrice.

Question d'honnêteté

et de survie

AM 27 février 2011

Traveler, petit joueur

Je me nomme Traveler et afin de dissiper tout malentendu entre nous, sachez que les autres, mes proches, mes amis, ceux que je côtoie plus ou moins régulièrement, me nomment également Traveler.

Je suis joueur d'échecs et afin de dissiper tout malentendu entre nous, sachez que les autres, mes proches, mes amis, ceux que je côtoie plus ou moins régulièrement me reconnaissent comme joueur d'échecs.

Joueur d'échecs me confère un certain statut social et comme je ne suis pas cardiologue, député ou cosmonaute, cette *situation* me convient à merveille, il fait une large place à mon éventuelle intelligence et on me pardonne ma pauvreté qui me fait m'immiscer dans les *party*, les vernissages, tous ces endroits où, gratuitement, on offre des petits fours augmentés de faux caviar mais qui, ingurgités en nombre, me permettent de me nourrir sinon correctement sur le plan diététique c'est-à-dire qualitatif, mais suffisamment en terme quantitatif. Je me cale l'estomac à tous les banquets inutiles. Ils ne manquent pas, il suffit – pour être informé des lieux et dates de ces pitoyables et pathétiques agapes – de fréquenter quelques pseudo-intellectuels farcis de BHL et de petits fours augmentés de faux caviar pour être invité au rythme de cinq à six fois par semaine. Le dimanche pose problème, on n'inaugure ni ne vernit guère le jour du seigneur ; de plus, la morosité, voire le syndrome dépressif ambiant qui précède le jour de la « rentrée », de la reprise du travail ne facilite pas le travail des organisateurs d'évènements. Le dimanche, on reste à la maison, on regarde la télé, on prépare les affaires des enfants, les cartables pleins de photocopies la plupart du temps inadaptées aux niveaux scolaires et de toute manière non lues parce que leur lecture n'est pas imposée. Des comptes-rendus d'histoire/géo, de maths ou de trucs divers mettant les enfants en garde contre la disparition de la biodiversité, de la nécessité du tri sélectif et de ne pas rester trop longtemps sous la douche pour économiser l'eau. Chacun y met du sien pour préserver la planète, aseptiser les pensées et corrompre l'esprit critique. Les années précédentes la mode était à « Art/Sciences », concept inventé par je ne sais qui mais qui s'est bien développé, notamment dans l'Education Nationale. Il paraît que l'art et la science étaient fâchés... Ça m'avait échappé, mais s'ils le disent... Alors, on a inventé des expositions où se côtoyaient joyeusement quelques formules de mécanique quantique avec des vues de l'esprit, des poèmes, des représentations picturales modernes, toutes ces sortes de choses qui font que maintenant on a l'absolue certitude que nos scolaires sont aussi nuls en français qu'en sciences. C'est un progrès, parce qu'il n'y a pas si longtemps ils n'étaient nuls qu'en français. Non seulement nous faisons le constat qu'ils sont majoritairement nuls, mais nous observons que

certain, plus débrouillards, ou mieux nés, deviennent des chercheurs éminents et des médailles Fields, ce qui montre bien que le concept de fossé entre les élites et nous est passé à celui de gouffre. Avec la biodiversité, on va probablement atteindre des sommets ! Nous allons repenser la ville et ses banlieues, mettre du bio et du vert partout... C'était si simple... à se demander pourquoi nous n'y avons pas pensé plus tôt. Bien sûr, il va nous falloir changer nos comportements, moins gaspiller, moins rouler tout seul dans nos automobiles...

Je suis à l'abri de tout cela. Je ne suis pas enseignant ni chercheur, d'ailleurs je n'ai pas de métier ni d'automobile, je suis une sorte de parasite de notre belle société, je suis vert en quelque sorte. Je vis dans une chambre de bonne, au septième étage, qui appartient à une vieille dame, Marthe, bigote en mal d'église et de chevauchée chrétienne pour cause de dépendance, depuis sa fracture du col du fémur elle ne peut plus descendre ni monter les escaliers des six étages qui mènent à son appartement parisien du VIIème arr. Donc, en échange de mon hébergement au septième, tous les jours à 15h – après la sieste – je lui lis quelques passages, soigneusement choisis, de la Bible. Je n'entends rien aux choses des religions, mais j'ai découvert, au fil de ces lectures, que si je « jouais » un peu le texte, en prenant un air emphatique voire sévère, quelquefois même menaçant, Marthe n'en était que plus heureuse et il lui arrivait alors de me glisser quelques pièces et parfois un petit billet. Je lis une heure durant, ensuite, cela me laisse le temps de me rendre à une inauguration ou à un vernissage. Ma vie est bien organisée et je suis joueur d'échecs, donc.

Ce matin, à 9h30, j'ai rendez-vous avec Talita. Un rendez-vous très important pour moi puisque notre conversation portera sur le jeu d'échecs et plus particulièrement sur l'ouverture Orang-outang où les blancs jouent 1. b4. Talita est une spécialiste de cette ouverture et le directeur du zoo m'a donné l'autorisation d'avoir un entretien avec elle à ce sujet. Ah oui, c'est vrai...j'ai complètement oublié de vous dire que dans *mon histoire* les singes parlent et que Talita est un magnifique gorille originaire du Rwanda, de douze ans d'âge. Naturellement, vous allez vous demander si *mon histoire* se passe dans le futur, dans le passé ou sur une autre planète. La dernière hypothèse est à rejeter car j'ai évoqué Paris comme étant mon lieu d'habitation. La première hypothèse n'est pas recevable non plus car dans le futur il n'y aura plus du tout de gorille vivant sur cette planète. Et comme je n'ai aucun goût pour le passé, il va bien vous falloir admettre que *mon histoire* se déroule ici sous vos yeux et que vous ne voyez rien.

Voyez-vous,

il y a trois catégories d'humains :

1. les hommes-télescopes
2. les hommes-microscopes
3. les hommes qui se peignent les yeux en noir

Vous comprenez maintenant que *mon histoire* n'est plus *mon histoire* mais **votre histoire**.

J'ai une question à vous poser : à quelle catégorie appartenez-vous ? Vous ne savez pas ? A toutes les catégories dites-vous et que cela dépend du contexte... Bon, peut-être, mais juste avant de vous narrer **votre histoire** d'Orang-outang et de gorille, je vous repose ma question en d'autres termes : pensez-vous qu'il soit possible de n'appartenir qu'à une seule catégorie ? – et aussi – pensez-vous que trois catégories suffisent ? Pour ma part le doute subsiste, car témoin, suspect, coupable, je cumule les mandats bien au-delà du raisonnable.

Portraits des trois catégories d'Hommes

L'homme télescope



L'homme microscope



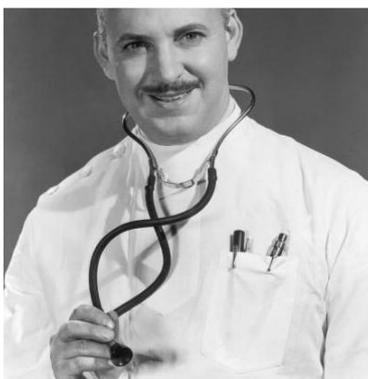
L'homme qui se peint les yeux en noir



Bien entendu, vous avez découvert que trois catégories ne suffisent pas. Le problème, c'est que si l'on donne une extension à ce modèle, cela nous contraindrait à créer beaucoup de sous-catégories, une infinité même, presque sept milliards, autant qu'il y a d'*homo sapiens* sur la terre. Un modèle par individu, cela fait beaucoup. Pourtant, il y a bien un moyen, si on y réfléchit, de trouver un modèle plus vaste, suffisamment en tout cas pour contenir la quasi-totalité des humains occidentaux – je dis « occidentaux » dans le sens culturel du terme, et j'en parle d'autant plus que je ne connais pas trop mal cette civilisation, ayant moi-même une fâcheuse tendance à l'occidentalité -.

Ceux-là ont en commun une extraordinaire propension à observer, non pas les étoiles ou les particules les moins perceptibles, mais une petite chose ronde en forme de nœud, que nous possédons tous sous des formes sensiblement différentes mais expressives et preuves de notre appartenance à la « zone-vie » : le nombril.

Portrait de l'homme stéthoscope



Le directeur du zoo m'avait donné une heure-pas-plus pour échanger avec Talita.

Un zoo, c'est une zone pénitentiaire : les prisonniers vivent dans le parloir et les visites sont nombreuses, des familles entières avec les enfants, à l'heure du goûter les enfants avalent quelques cochonneries hariboisées ou quelque agrume. Dans l'ombre, les grands singes observent la maladresse avec laquelle ils pèlent les fruits. Parfois, ils se font aider par leurs parents. C'est touchant, mais frustrant pour les incarcérés. Quelques personnes âgées seules et tristes viennent adoucir leur malheur au contact de cet environnement. Ils n'ont pas un regard vers les cages ; au mieux, assis sur un banc ils sèment des graines dont les pigeons se nourrissent. Je dois préciser que les pigeons, eux, ne sont pas en cage. Normal, maintenant ils sont citadins. Leurs papiers sont à jour, ils ne sont ni voyageurs ni nomades ni SDF et moins encore sauvages. Ils sont des esclaves qui vivent des grâces et des bienfaits des humains. Ils se nourrissent de pollution et de gaspillage, tout comme moi, ils sont verts aussi. Ils sont des esclaves qui ne servent à rien. Les humains ne leur donnent aucune tâche à exécuter, ils n'ont pas de valeur esthétique, peu comestibles, ils ne sont présents que par leur soumission à l'homme et pour distraire les vieux.

- bonjour Talita, je suis Traveler
- je sais on m'a prévenu de ta visite. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Le français de Talita est impeccable, pas même une trace d'accent. De taille respectable, portant beau ses douze ans. Les gorilles ont un étrange regard, très perçant, très accusateur, à l'opposé de la douceur de leur visage lorsque l'on fait glisser sa main sur leur joue. Avez-vous caressé le visage d'un gorille ? Vous devriez essayer.

- ben, avoir quelques conseils stratégiques sur l'ouverture Orang-outang^a
- et je suppose que cela t'amuse de questionner un gorille sur l'Orang-outang ?
- non non, je ne voulais pas vous vexer...

Portrait de Talita



- tu parles de me « vexer »... Mais je suis en cage, mon garçon, j'ai passé depuis belle lurette le stade de la vexation, hier encore tu aurais pu parler d'humiliation – et c'est le moins qu'on puisse dire – si tu veux être de ton temps parle-moi d'extermination, voire d'épuration ethnique.
- oh, vous exagérez...
- ah bon, tu sais combien il reste de spécimens de notre espèce en liberté ?
- non
- il reste moins de 700 gorilles des montagnes dans le monde
- c'est peut-être à cause de l'évolution
- tu crois ça.. ? mais non, c'est à cause de vous les hommes que nous disparaissions
- pourtant on vous protège...
- parce que vous avez honte et que vous vous donnez bonne conscience
- peut-être...
- écoute-moi bien Traveler, oublie l'ouverture Orang-outang, ouverture à laquelle tu ne comprendrais rien, c'est un jeu hypermoderne et complexe, par contre, souviens-toi bien de ceci : on nous compte par quelques centaines et vous par milliards, nous ne sommes plus assez nombreux pour conserver pérenne notre espèce. Vous par contre, vous êtes tellement nombreux que vous n'allez pas tarder à disparaître...
- pourquoi cela ?

- parce que c'est ce qui arrive aux espèces qui réussissent trop bien. Leur nombre bouscule les écosystèmes, cela dit, ce n'est pas grave, les niches écologiques laissées vacantes permettent l'émergence de nouvelles espèces, et ainsi de suite...
- vous croyez qu'on pourrait disparaître avant vous ?
- c'est possible, mais écoute encore : c'est vrai que maintenant les hommes essayent de nous protéger, des réserves grandes, gigantesques et parfaitement utopistes, loin des velléités et de l'idéal solipsiste de vos philosophes anthropocentrés !
- je ne comprends rien...
- ça ne m'étonne pas, je vais te dire les choses autrement : vous pleurez sur notre disparition que vous avez pourtant organisée, lorsque votre tour viendra, qui va vous pleurer ? les mouches ?
- vous exagérez...
- bon d'accord, les crocodiles auront à charge de pleurer la disparition de l'homme, les crocodiles sont des pleureurs professionnels !
- pfff, trop facile...
- alors écoute encore : sache que sur ce territoire futur dans lequel je ne figure pas et pour cause... à la disparition des hommes, à ta disparition, je n'aurais pas versé une larme. Pas une larme, pas un regret. Pas une trace non plus, les temps géologiques se chargeront de faire le ménage après votre pitoyable passage, le chaos reprendra le dessus et des formes de vie dont tu n'as même pas idée verront le jour
- ce n'est pas sympa. Puisque vous le prenez comme ça, je m'en vais...adieu !

Je m'éloignais rapidement, déçu et maugréant,
juste le temps d'entendre

- petit joueur !

Pourquoi s'en prendre à moi ? alors que je suis moi-même otage de ma propre condition. Je suis un parasite, je vis au flanc de cette société à laquelle j'arrache quelques miettes pour assurer ma survie, cette société qui daigne m'accorder un regard à la seule condition que je contienne encore en moi ce qu'ils nomment « dignité » et qui me permet encore d'appartenir à l'espèce sans avoir à trop m'exposer. Je n'existe encore dans le regard des congénères que par mon appartenance à un groupe, celui des joueurs d'échecs, qui me confère un statut intelligent, un peu « tête en l'air » sans doute, un peu « exogène » certes, mais je me complais dans cette situation paradoxale, appartenir à un groupe sans en être ni l'initiateur ni même l'acteur. Je suis un greffon dans

l'attente d'un phénomène de rejet dans un premier temps, puis d'extinction globale dans un second, je l'espère le plus tardivement possible afin de continuer à jouir de ma condition à laquelle je suis très attaché. Les artifices sociétaux sous formes d'outils divers me permettront, si mon statut de joueur d'échecs, s'effiloche, se dilue, de me rattacher à la meute des facebookiens – groupe flottant – afin de me donner la possibilité de m'enraciner à un territoire et d'exploiter les possibles, les amis, les groupes d'amis, les potentialités diverses avec lesquels j'échangerai pour un futur très immédiat, qui n'offre que peu de liberté mais qui feront de moi un *homo sapiens* chargé d'émotions résiduelles, en attente, en attente...

Traveler^b, janvier 2011

Gianfranco Barbieri, mauvais joueur

Je suis un mauvais joueur parce qu'un soir, alors que je regardais un match de football à la télé (Milan AC *vs* Réal de Madrid), je n'ai pas répondu au téléphone, bien trop occupé à attendre un but qui ne venait pas et à grignoter ces immondes cochonneries destinées aux supporters un peu stupides et esseulés depuis que leurs femmes les ont quittés parce qu'ils regardent un match de football à la télé (Milan *vs* Réal de Madrid) en attendant un but qui ne vient pas et qui grignotent ces immondes cochonneries destinées aux supporters un peu esseulés depuis que leurs femmes les ont quittés parce qu'ils regardent un match de...

Par définition un supporter est un mauvais joueur. Il a comme bonne excuse, me direz-vous, de supporter et donc de ne pas jouer. Pour une femme de supporter, le jeu consiste à ne plus le supporter et à claquer la porte afin de retrouver un autre homme plus joueur.

Je l'ai appris bien plus tard, mais à l'autre bout du dring s'impatientait Umberto Eco qui voulait me parler alors qu'entre 1984 et 2000, je lui avais expédié, à l'université de Bologne, à la Stampa et chez lui, 832 lettres c'est-à-dire une par semaine. Lettres auxquelles il n'avait jamais répondu, ce que maintenant je comprends bien, ces missives étant dégoulinantes de bons sentiments, j'écrivais alors à Umberto des lettres d'admirateur comme en eussent envoyé ceux de Madonna ou de Toto Cutugno à leurs stars préférées. J'étais hors-jeu en fin de compte. J'aurais sans doute dû me contenter de lui faire un signe ce qui pour un sémiologue eut eu bien plus de valeur qu'un ramassis approximatif et peu imagé de béates admirations et adulations réservées généralement aux fumigateurs endomestiqués.

Je me demande quelle mouche psychotique avait piqué Umberto ce soir-là pour me téléphoner de la sorte, de manière impromptue. Il avait laissé un message sur le répondeur : *bonjour, c'est Umberto Eco, vous m'avez écrit à plusieurs reprises, je voulais vous demander l'autorisation de publier quelques-unes de vos remarques pour un ouvrage à venir, mais je suppose que vous regardez le match...* Les bip-bip ont suivi, sans fin. Je les ai écoutés des heures durant comme une Traviata désespérée, un opéra en boucle sans queue ni tête, une partition rétroactive aux effets complexes et indéterminés. Umberto n'avait pas laissé de numéro de téléphone où le rappeler. J'ai cessé alors de lui écrire et lui de me téléphoner. Notre relation en est restée là, notre couple amoureux mort-né s'est drapé dans une dignité d'astrakan, un voile de femme soumise aux aléas des signatures illisibles - une signature est un signe par définition, mais illisible elle crée un handicap qui se lie au bruit des autres signes aphones, invisibles, impuissants, invertébrés dans un monde aux colonnes vertébrales emmanchées autour d'une moelle neuronale donc nerveuse et enracinée dans une

prescription linguistique dans le meilleur des cas, ou psychologique si quelque chose cloche dans cet environnement moins signifiant mais plus subtilement métaphorique, ou à défaut analogique. Depuis, je suis fâché avec les signes. Je leur préfère les assertions primaires comme les résultats des matchs de football, de rugby, de handball, de tennis de table, mais le résultat des élections continue à me laisser indifférent surtout depuis que j'ai appris que mon ex-femme s'est engagée en politique non sans un certain succès depuis qu'elle s'est acoquinée avec un joueur de tennis sicilien et passablement illettré.

Alors, en douce, je regarde des films pornographiques aux messages évidents et attendus même si cela ne fait qu'alimenter mon désespoir de supporter passif.

Heureusement, ce soir-là, l'Inter de Milan a gagné un but à zéro.

Gianfranco Barbieri, Rho, 2 décembre 2010

Je suis un mauvais joueur parce que si je perds je me mets dans des colères effroyables connues de tout mon entourage et reprochées par mes proches. Je suis capable du pire dans ces moments-là, prenons un exemple, pas plus tard que ce matin, j'ai parié avec Maria, la bonne de ma mère, qu'il pleuvrait dans l'après-midi. Elle avait soutenu le contraire avec un sourire de petite fille effrontée et mal éduquée. Comme nous n'avions rien d'autre à faire l'un et l'autre, nous nous sommes assis devant la fenêtre à scruter le ciel. Il était 14h30. Elle me demanda avec le même sourire, les yeux rieurs en plus, l'après-midi, c'est jusqu'à quand ? Sachant qu'elle finissait son service à 22h, après le dernier service, j'optais pour une fin d'après-midi à 19h, ce qui lui laisserait le temps de commencer le dîner et moi de prendre une douche en savourant ma victoire qui éclairerait ma journée commencée mal le matin en découvrant qu'hormis l'oisiveté, rien ne me permettrait de m'amuser, de rire, de me sentir en quelque sorte le plus fort, le plus grand, le plus séduisant. C'est pour cela que je fais des paris, pour tromper le temps puisque je n'ai plus que lui à tromper, car, comme vous le savez, ma femme m'a quitté pour un joueur de tennis. Tromper le temps offre quelque avantage comme par exemple le remonter comme une montre et le retourner comme une crêpe, et ce n'est pas tout, le temps, si on a le temps de le contempler s'écoule au rythme d'un sablier écorné et assujetti au simple désir de la main qui brise son élan par un léger mouvement de l'index et du pouce. Si on a plus de temps encore, on peut s'asseoir à califourchon sur ses laps, le domestiquer voire entretenir avec lui des rapports sado-maso jouissifs et excessifs au point d'en perdre la boule, tout un micmac stratégique d'où émerge une nébuleuse extravertie de gouttelettes en formes de secondes, de minutes ou d'heures, mais c'est plus cher en temps. A 16h il ne pleuvait toujours pas, je me surpris à prier je ne sais quel dieu, celui des chrétiens pour commencer mais sans résultat, j'implorais la myriade de dieux, de prophètes, de saints, de sages de toutes les religions auxquelles j'avais plus ou moins accès, leur adressais une prière muette, toujours la même : qu'il pleuve. Je m'engageais, en échange, à devenir sage, à changer de coiffure, à me déguiser en fille tous les soirs après 23h, je fis vœux de silence, de bavardage, je m'engageais à tout et à son contraire, comme il se doit lorsqu'on s'adresse à des dieux versatiles, peu fidèles – si je puis dire -, sans parole, sans foi ni loi. Qui pourrait se fier à l'engagement silencieux d'un dieu dont les seules vertus sont celles promises par un prêtre autoproclamé aussi fiable qu'un gland qui se ferait passer pour un pamplemousse ? A 18h il ne pleuvait toujours pas. Je tentais une nouvelle stratégie.

- Maria, vous connaissez *Le joueur* de Dostoïevski ?
- Ne cherchez pas à détourner la conversation Gianfranco.
- Mais nous n'avons pas de conversation, nous attendons la pluie...

C'est étrange comme une simple bonne peut se montrer obstinée au point d'éviter toute conversation alors qu'à l'évidence il allait pleuvoir et que j'allais par conséquent gagner mon pari et obtenir de cette journée un petit bonheur satisfaisant.

Le ciel restait bleu et la rue s'agitait. Les gens rentraient chez eux retrouver leur famille, s'amuser avec leurs enfants, entretenir les secrets de la journée. Tous ces gens, j'en étais persuadé, avaient dans leurs têtes tout un tas de choses qu'ils ne disaient pas, qu'ils n'avoueraient jamais, sans doute même pas sous la torture. C'est désespérant, finalement, de fréquenter ces humains – même de haut – qui refuseraient de parler d'eux, de livrer leurs pensées même après avoir été flagellés, écartelés.

19h. Il ne pleuvait pas en apparence.

- Gianfranco, vous avez perdu.
- Pas du tout, regardez mieux...
- Je ne vois rien.

J'ouvris la fenêtre et incitai Maria à regarder d'imaginaires traces de pluie sur le trottoir. Elle se pencha dans le vide et je n'eus besoin que d'une simple pichenette pour la faire basculer vers son destin. Pour m'interposer entre son avenir sombre et l'immédiat présent – et sans doute aussi pour me donner bonne conscience –, je tentai de la retenir par sa robe noire qui se déchira, ne resta dans ma main qu'un petit morceau sèchement déchiré de sa culotte blanche. Elle ne poussa pas un cri et retint son souffle qu'elle ne rendit jamais. Elle chut lourdement sur le sol, deux étages plus bas. J'eus à peine un regard sur son corps disloqué, grotesque, et pas un œil pour les passants qui se précipitaient vers elle. Ce que je vis m'importait bien plus : autour de son corps, comme si j'avais vidé le sablier, des gouttes de sang perlaient autour de son cadavre comme autant de secondes, de minutes ou d'heures, une fine pluie d'hémoglobine, finalement. Quand on gagne un pari, même malhonnêtement, on est maître du temps.

J'allai prendre ma douche.

Gianfranco Barbieri, Rho, 3 décembre 2010

Je suis un mauvais joueur parce que, il y a quelque temps, alors que la pluie battait l'asphalte des rues de Milan, j'étais entré dans un bar qui vendait, outre des alcools divers et des cappuccinos à des clients pressés et à leurs parapluies, du tabac et des cartes bizarres permettant de gagner de l'argent. Une sorte de loterie m'expliqua le barman avec un sourire engageant. Pour trois euros, vous grattez ici et un petit texte apparaît et vous explique si vous avez gagné ou perdu. Vous voulez essayer ?

Je suis joueur pour gagner ou, tout au moins, si j'évalue mes chances comme suffisantes, et là ce n'était pas le cas. Comme j'hésitais, le barman précisa que si je perdais au « grattage » j'avais une seconde chance au « tirage ». Un argument qui aurait dû me laisser parfaitement insensible. Mais était-ce la pluie ou le sourire de gravure de mode du barman tiré à quatre épingles ou bien son énorme montre dorée qui devait donner l'heure avec plus ou moins d'exactitude mais eût pu, au regard de sa taille, faire le café, laver le linge et l'essorer voire le sécher. Je ne me souviens plus très bien comment j'en suis arrivé là, mais je dis, Gino – dans ce quartier de Milan tous les serveurs s'appellent Gino -, voici ce que je te propose, j'achète ce billet de loterie et si je gagne au « grattage » ou au « tirage », tu me donnes ta montre. Le sourire s'évanouit d'un seul coup et ses yeux s'agrandirent pour laisser entrevoir dans son cerveau un étonnement si grand qu'il n'aurait pu tenir dans sa montre. Mais c'est absurde, si vous gagnez, vous gagnez tout y compris ma montre... Et si vous perdez, je gagne quoi ? C'était là-même, la question attendue de celui qui ne sait pas jouer. Mais rien, tu ne gagnes rien, nous perdons tous les deux, voilà tout, nous aurons vécu une aventure commune, connu tous deux l'échec et un lien nouveau s'établira entre nous. De plus en plus surpris, Gino se fit un café qu'il avala bouillant d'un trait. Ce n'est pas suffisamment intéressant pour moi, fit-il prenant un air désespéré qui me fit penser au chien à qui j'avais, il y a deux heures, refusé un sucre. Nous ne pouvons en rester là, dis-je avec l'air pénétré du philosophe ou du confesseur, je te propose un autre marché, j'achète le billet et je te l'échange contre ta montre, comme cela c'est plus équitable, si tu gagnes, tu gagnes tout, tu fais une belle affaire. Je dois dire que parfois la vie offre sur un plateau d'argent un hasard opportun, sur ma gauche se tenait dans un vieil imperméable fripé un client qui éclusait sa troisième bière et qui approuvait mes propos de hochements de tête intempestifs. Je le regardai, il me sourit en disant, très bien très bien ! Je ne le savais pas, et n'aurais sans doute jamais dû le savoir mais ce consommateur assidu était sourd comme un pot et n'approuvait que pour s'immiscer dans la conversation et se faire offrir un verre sans doute. Le garçon me tendit le ticket et moi trois euros, il détacha sa montre de son poignet et me tendit l'objet digne d'un émir pétrolifère. Je donnai à Gino le ticket et sortis après avoir réglé ma consommation... et celle de l'acolyte imprévu, salvateur, à l'imperméable façon Colombo ou Emmaüs.

Quelques jours plus tard, arborant ma nouvelle montre sous le soleil revenu qui la faisait clinquer de mille feux, je vis Gino courant à ma rencontre. Je me protégeais le poignet de peur qu'il n'essayât de me reprendre cette montre à laquelle je m'étais fort bien habitué et qui me valait les regards admiratifs des *ragazze* milanaises. Monsieur, dont je ne connais pas le nom, venez que je vous embrasse ! Malgré ma désapprobation évidente, il joignit le geste à la parole et me souleva de terre... Merci, mille fois merci ! Grâce à vous, j'ai pu racheter le bar où je travaillais ! j'ai gagné le gros lot ! Je me dégageai fermement, maugréant que je ne le connaissais pas, qu'il devait faire erreur...

Le soir même, je jetais la montre du deuxième étage, depuis l'appartement de ma mère.

Elle explosa dans un bruit sec, la grande aiguille disparut dans une bouche d'égout alors que la petite se figeait dans l'asphalte, comme pour me narguer.

Quand on perd un pari, même malhonnêtement, on n'est plus maître du temps.

La douche était en panne.

Gianfranco Barbieri, Rho, 4 décembre 2010

Je suis un mauvais joueur parce c'est comme ça. Ce qui me particularise c'est simplement que je veux bien l'avouer et même l'écrire et le signer comme une déposition à la police à l'issue d'un interrogatoire. La plupart d'entre nous, d'entre vous, n'a pas le courage d'avouer que sa vie n'a qu'un seul et unique axe : avoir raison. Avoir raison contre vents et marées, envers et contre tous est une manière de vivre, une réponse donnée à son environnement lorsqu'on juge celui-ci par trop hostile, trop différent, trop inacceptable. Un mauvais joueur n'a rien à voir ni de près ni de loin avec un joueur. Le joueur fréquente les casinos, il gagne, il perd, même si, comme tout le monde, il connaît les statistiques qui le donnent dans tous les cas de figure comme perdant. Il cherche le frisson, caresse dans le sens du poil son instinct de survie. Il est compulsif ou il n'est pas. Le mauvais joueur ne fréquente pas les casinos, il connaît trop bien la source de souffrance de ces endroits, où bon gré, mal gré, il faut garder son sang froid et l'allure fière. Le mauvais joueur triche, cherche quelque chose qu'il ne trouve pas, même dans la victoire tronquée, s'inscrit au registre des frustrations éternelles. Il est de mauvaise foi. Il a le sang bilieux et la foi aussi mauvaise que son humeur. Il commerce avec l'envie inassouvie et le désir inaccessible. Il n'est compulsif que dans la chronicité de sa colère.

Telle est ma vie.

J'ai rencontré un jour un psychanalyste qui a tenté de m'expliquer différentes choses, mon enfance bien entendu, sur laquelle j'ai menti effrontément, sur ma sexualité – qu'en est-il de ma sexualité ? -, sur mes rêves... Ce « psy » souhaitait que je rentre en analyse, que je fasse une « cure », mais j'écartais cette idée expliquant que ma mauvaise foi envers lui et moi-même empêcherait toute évolution positive de mon état. Par contre Achille – tel était son prénom, je ne peux ici révéler son nom car il a parmi ses patients plusieurs personnalités de mon pays dont un président du Conseil -, me prit en sympathie, me sortit dans le monde, la belle société italienne dont plusieurs d'entre eux s'avèrent des nostalgiques du Duce, parfois racistes, mais très riches et très avenants. Comme quoi on peut être fasciste et bon communicant. Achille me présenta une comtesse russe (dans toutes les histoires classiques, un peu intéressantes et susceptibles de passionner un éventuel lecteur, il y a toujours une comtesse russe) très belle, au visage fin comme sa taille. Evidemment si je vous disais qu'en réalité elle était moche comme un pou, cette histoire perdrait de sa valeur extrinsèque (pour vous) et intrinsèque – comme la suite de cette histoire nous le précisera – (pour moi). Me croyez-vous, malgré ma mauvaise foi ? je ne peux révéler son nom et, si vous voulez bien, nous la nommerons — ● ● ●, ce qui en Morse signifie B. Si j'ai choisi le Morse pour *signifier* son nom, c'est sans rapport avec cette otarie avec laquelle j'avais parié sur le non-réchauffement de la planète et avec laquelle j'ai dû entretenir des rapports quasi-charnels pour éviter de perdre.

Un soir, Achille nous avait invité — ● ● ● et moi-même pour nous entretenir sur je ne sais quelle histoire à laquelle je ne comprenais rien, n'ayant d'yeux, d'oreilles et de cœur que pour — ● ● ●. Malgré la fascination que provoquait chez moi la comtesse, je compris au travers de quelques codes sociaux implicites, sourires, regards et autres plissements de fronts, qu'Achille m'avait fait venir pour être témoin de la relation qu'il entretenait secrètement avec — ● ● ●. Si je dois hiérarchiser l'apparition des différents sentiments et émotions qui m'envahirent alors, je dirais qu'en premier lieu, c'est la stupéfaction qui l'emporta, ensuite la frustration et enfin la jalousie. Imaginer Achille avec — ● ● ● me paraissait aussi peu vraisemblable que la bonne de ma mère gagner au loto. Tout à coup, alors que ces émotions commençaient à somatiser chez moi, avec l'apparition de quelques boutons et de menus tremblements parcourant mes phalanges, entrèrent dans le restaurant deux hommes que je connaissais. L'un, Gino, était celui-là même qui avait remporté le gros-lot et acheté son bar et l'autre n'était autre que Umberto Eco ! Ils se dirigèrent tous deux vers notre table. Gino me sauta dans les bras – cela devenait une habitude – alors qu'Achille saluait Umberto avec une obséquiosité désarmante, cher Maître... Je remarquai que Gino s'était racheté une montre bien plus volumineuse que celle que je lui avais échangée contre le ticket gagnant du loto. Achille, fis-je au culot, si Gino vous donne sa montre, me laisserez-vous en tête à tête avec — ● ● ● ? Son regard stupéfait se mêla d'incompréhension lorsque, dans un éclat de rire, Gino la lui tendit. Achille, Gino et Umberto allèrent s'asseoir à une autre table. Je restai seul avec — ● ● ●. J'entamai une conversation ridicule à laquelle la comtesse ne prêta aucune attention, son regard restait fixé sur l'autre table, celle des notables : Umberto, Achille et Gino (ce dernier l'étant, un peu grâce à moi, devenu). Curieusement, sans que je ne puisse me l'expliquer, Gino et Achille se levèrent et laissèrent seul Umberto Eco qui savourait avec une joie ostensible une truite énorme, arrosé d'un vin français, un bordeaux très probablement. Après que je me sois enferré dans cette conversation stérile, — ● ● ● dit, désolée, je vous laisse, Umberto m'a fait un signe. Plus tard, je regardai longuement la rue, par la fenêtre du deuxième étage de l'appartement de ma mère. J'y jetai mon amour-propre qui, sans aucun bruit, glissa comme une plume sur l'asphalte noir et sec. Il était temps.

Gianfranco Barbieri, Rho, 5 décembre 2010

Je suis un mauvais joueur parce que, et crois l'avoir bien expliqué dorénavant, je ne crois pas que dans la vie, une seule bonne chose puisse m'arriver sans que je n'en sois l'architecte. J'en ai pour preuve l'histoire suivante. Je devais avoir vingt ans tout au plus, jeune et fringant étudiant en informatique et tout droit sorti de mon sud natal et des jupes du Parti Communiste à qui je devais tout, mon éducation politique, mes études, mes premières rencontres féminines – vous n'imaginez pas à quel point la distribution de tracts facilite le rapprochement entre les sexes et le mien était tout disposé à faire la rencontre du sexe opposé -, et ce n'était pas chose facile que de débarquer à Milan avec la tête basanée par le soleil de la Méditerranée et de s'imposer à l'université, de se faire des amis, des connaissances, des reconnaissances. J'essayais d'éviter ceux qui comme moi venaient d'autres régions pour m'intégrer à la population milanaise bourgeoise. A cette époque, j'avais sympathisé tout de même avec quelques mauvais garçons – les seuls qui m'acceptaient dans leur cercle – qui m'entraînaient pour la plupart du temps dans des sales coups. Un soir ils voulurent à tout prix que je les accompagne dans le cimetière monumental. Je ne sais si vous connaissez ce cimetière, mais il se caractérise par deux éléments bien distincts l'un de l'autre, le premier c'est par l'in vraisemblance des tombes magistrales qui rivalisent de richesses, donc d'excès, avec des statues qui représentent, grandeur nature, les occupants (morts) de ces lieux, par familles entières, parfois même à cheval ou dans des accoutrements invraisemblables. La richesse se mesure à l'ornementation funéraire, à Milan. L'autre élément, bien différent, se produit la nuit, en effet personne ne peut imaginer – hormis les usagers – le nombre de cérémonies sataniques, messes noires et autres folies blasphématoires (et c'est un communiste athée qui parle !) qui s'y déroulent la nuit tombée. Par groupes, et par centaines, les adorateurs nocturnes du diable s'y retrouvent pour des cérémonies glauques et innommables. J'avais entendu parler de ces rites morbides dans le cimetière de Turin, mais je ne savais pas qu'il en était de même pour cette ville à l'apparence calme et bourgeoise de Milan. Le fait donc qu'une ville soit donnée comme « calme » et « bourgeoise » n'est donc pas incompatible avec les pires excès, loin s'en faut. Naturellement, mes « amis » m'avaient présenté cette sortie nocturne comme un « jeu ». Ils avaient seulement omis de donner les règles de ce jeu.

Sortie du noir, une jeune femme en chemise de nuit blanche qui aurait pu s'apparenter à une sorte de linceul froissé, s'allongea sur une tombe après avoir relevé haut sa chemise, ce qui, tout naturellement, laissa apparaître son sexe. Dans un environnement noir, un camaïeu de blancs : la pierre tombale, la chemise de nuit et, en rupture, une toute petite touffe noire de poils, triangulaire, comme un indicateur, un fléchage pour indiquer l'entrée de l'orifice.

Un par un mes « amis » déchargèrent leur plaisir dans le ventre plat de la jeune vestale qui psalmodiait un chant incompréhensible d'une voix rauque.

L'inévitable se produisit et j'entendis « à toi ! ».

A moi quoi ? Mes « amis » pensaient sans doute que j'allais baisser moi aussi mon pantalon pour assouvir à mon tour un éventuel plaisir sexuel. Mais le contexte et la situation font que dans ces conditions je n'avais pas la moindre envie, même pas celle de m'enfuir à toutes jambes, de sortir de ce cimetière, d'être ailleurs. J'étais sans doute hébété, hagard, même pas consterné, juste absent.

Sous le regard étonné de mes « amis » je me suis approché de la tombe, j'ai pris la main pâle de la gisante, l'ai aidée à se relever et nous partîmes droit devant sans un regard pour les quelques spectateurs interloqués.

Depuis ce temps La Vestale et moi errons dans le *cimitero monumentale di Milano*, rendant hommage ici et là à Guido Crepax, Vladimir Horowitz, Alessandro Manzoni, Salvatore Quasimodo, Arturo Toscanini ou Giuseppe Verdi.

Je crois que depuis ma mère est morte mais n'a pas été enterrée ici. Son appartement a été liquidé, vendu aux enchères, je n'ai pas été bénéficiaire de la vente. En effet, dans ce pays, un fantôme ou un spectre ne sauraient être des ayants droit, ce qui semble finalement assez curieux, intrigant, car l'au-delà est lieu d'héritage naturel.

Gianfranco Barbieri, Rho, 6 décembre 2010

Christophe Escoudé, joueur de blues

Paris, le 3 janvier 2011

Mon cher Angel,

Ma boîte vocale m'a transmis ton message. Je te souhaite à mon tour mes meilleurs vœux pour 2011. Mais reconnais qu'il y a quelque chose d'étrange dans ta requête, tu me demandes d'écrire alors que je suis musicien et non écrivain, tu restes vague sur le sujet et la seule chose que j'ai pu retenir dans tes onomatopées ensablées saisies d'une brume marine salsugineuse est le mot « jeu ». Or, tu sais bien, même si nous nous sommes peu vu ces vingt dernières années, que le jeu est pour moi synonyme de musique. (Depuis combien de temps n'es-tu pas allé assister à un concert ?) Si tu veux que j'écrive sur le « jeu », je vais écrire « musique » et cela hors d'atteinte des habituelles et harmonieuses calligraphies destinées aux partitions qui ne sont pas à ta portée...

Le jazz que je porte en moi - parce que je suis né entre Thelonious Monk et Chick Corea, pourtant je ne suis pas pianiste - est tellement facétieux que parfois j'ai du mal à m'y retrouver entre les *tempi* d'hier et les courants contemporains peu créatifs mais qui remettent à la mode Django Reinhardt, ce qui tombe plutôt bien car - peut-être t'en souviens-tu ? - je suis guitariste. Le jazz de Django est devenu « jazz manouche », se vend bien et c'est tant mieux. Le jazz est facétieux de manière intrinsèque, car à peine né que déjà on annonçait sa mort et que depuis, il survit sans agoniser.

Mais qu'importe les courants, ils emportent tout même les déchets musicaux, ces ternes pulsations binaires épurées de rythme mais hachées électroniquement par le DJ qui s'emploie à accélérer les battements de cœur des auditeurs, peut-être pour les emmener aux portes de la mort et les aider ainsi à mieux vivre. Diable seul le sait. Le swing démontre l'impermanence des faux îlots emportés aussi par les courants. Heureusement il me reste ces longs dialogues, lorsqu'en trio, le contrebassiste nous emmène vers des possibilités encore inexplorées, désertes et inertes, alors sans fin nous explorons les terres arides afin de les mieux maîtriser et, éventuellement, d'y faire pousser une nouvelle végétation alors inconnue jusque-là : la semoule bleue, celle-là même que Miles Davis avait importée d'un monde parallèle ou juxtaposé ou concomitant ou simultané, enfin d'un endroit que je ne connais pas et que seul Miles a exploré. Ce qu'il en a rapporté me permet, comme à d'autres, de conserver un peu de dignité lorsque je « parle » à l'auditoire et qu'il me répond d'un souffle régulier pour orner mes silences alanguis.

Malgré l'existence de « standards » il n'y a pas de règles dans le jazz, il n'existe que des accords tacites. La semoule bleue se partage comme un couscous, dans un plat unique se tiennent les musiciens et les spectateurs qui tout simplement hochent la tête subtilement après un son dissonant qui bouscule l'harmonie, comme Thelonious ou au contraire qui la pétrit et l'allonge à l'infini, comme Chick.

Ensuite, les échos font écho aux échos et lient les uns aux autres les axes musicaux de divers lieux, de divers moments et chargés d'une émotion diverse et parfois contradictoire. A l'un des extrêmes de cette émotion se tient le blues. Le blues n'a pas d'origine autre que l'homme porté par le malaise de sa condition. Partager sa plainte, bien évidemment, permet d'alléger le poids de la souffrance, mais c'est donc aussi partager son malaise. Le partager, pas le transmettre. Le blues n'est pas un virus, c'est un état permanent dont l'affleurement émerge plus cruellement à certains moments qu'à d'autres. Pourtant, même le blues cultive la semoule bleue, alors, sous l'oreille du malheur surgit un nouvel océan prometteur, c'est à ce moment que les musiciens et les auditeurs hochent la tête subtilement, et cela vois-tu Angel, cela se passe et se communique entre les deux groupes qui se font face. Le batteur a lâché une sourire à une jeune femme qui, les deux mains soutenant son menton sur le rebord de la scène, cligne des yeux pour signifier sa complicité. C'est bref, d'une demi-seconde à deux secondes et ne se répétera peut-être pas durant la session, mais qu'est-ce que c'est bon Angel, ce bref échange qui pour un temps nous décloisonne sans nous fusionner. Je dirais qu'à ce moment-là du morceau joué, le jeu s'est déplacé de la tête aux mains des musiciens vers le cœur des spectateurs.

Comprends-tu ou bien fais-tu semblant de comprendre ?

Toi, tu n'as de cœur que pour des abstractions complexes, des circonvolutions qui s'avèrent rapidement être des labyrinthes et parfois même des impasses. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu t'expliquer ce qui se passe dans l'épicentre d'un la majeur, mais alors il me faudrait bien plus de temps et d'espace pour te narrer par le menu la cartographie extraordinaire des multiples assemblages que l'on peut émettre depuis seulement trois sons distincts et maintenus, aérés par des silences qui sont de vrais silences, comme ce corps étendu dans un désert et qui perçoit le rythme de son cœur et les lents mouvements reptiles des serpents sonneurs de tocsin. Cela fait déjà beaucoup trop de bruit. Le silence du jazz, du blues se mesure non pas à l'intensité de l'absence sonore mais à la durée même de ce silence, qui, comme un souffle retenu, attend la prochaine respiration, celle qui propulsera le vent jusqu'aux neurones pour permettre au cerveau de prendre son envol.

Voilà, c'est comme ça. Ce n'est pas plus compliqué pour qui peut entendre sans préjuger de la note suivante, sans anticiper sur l'hymne mais en laissant bercer son corps par les appels de basse. Le jazz, c'est physique.

J'aurais pu t'expliquer aussi ce qu'est la culture du jazz, comment elle s'est propagée dans les travers lisses des sillons des anciens disques, qui sont maintenant devenus des « discs » dans lesquels les 1 et les 0 distillent les mêmes sons de Thelonious qu'avec les procédés antérieurs. Le support n'est donc pas le véhicule de la culture du jazz. C'est ailleurs qu'il faut chercher. Mais faut-il vraiment chercher ? Culture du jazz il y a mais est-il nécessaire d'explorer telle ou telle situation, ou tel ou tel lieu pour en extirper un vague tissu de compréhension ? As-tu remarqué que les livres sur le jazz ne sont pas toujours très bons, c'est le moins qu'on puisse dire, et que les conversations même sur ce sujet sont souvent ennuyeuses et parfois dignes de vagues diatribes de bistrot ? C'est une vérité, la culture du jazz ne se trouve pas dans les livres.

C'est pour cela, mon cher Angel, que je me vois dans l'obligation de décliner ta proposition, il me sera tout à fait impossible d'écrire – deux pages comme tu me le demandes – à propos de quoi que ce soit, ce n'est là ni mon métier ni mon talent. Ecrire sur le jazz, cette fois tu l'auras bien compris, m'est tout à fait impossible, je suis incapable d'osciller entre naïveté grossière et abstraction subtile. Mais je te promets d'y penser pour mes vieux jours, lorsque ma guitare aura atteint un poids tel que mes bras ne pourront plus la soutenir, la faire vibrer et chavirer au bleu.

Bien à toi,

Christophe Escoudé, 3 janvier 2011

Marion Robert, tricheuse

Monsieur,

Nous avons été très étonnés par votre message, mon mari et moi-même. Mme Marion Robert ne vit plus ici depuis 1998. Je ne sais pas pourquoi France Télécom nous a réattribué son numéro de téléphone, mais à cause de cela nous sommes constamment embêtés par des messages curieux – comme le vôtre – et cela commence à sérieusement perturber notre couple. En effet, mon mari pense maintenant que j'ai un amant. C'est absurde ! non pas parce que j'ai soixante-sept ans ou parce que ma corpulence impressionnante et exponentielle ne me permet pratiquement plus de sortir, mais tout simplement, croyez-le ou pas, je suis amoureuse de mon mari, même si notre intimité se limite à partager un seul lit (mon mari est fluet) et que je passe la nuit à supporter son concert de ronflements – toujours le même – dont la qualité première n'est pas de me bercer et dont le défaut premier est de m'exaspérer.

Sans doute trouverez-vous étrange que je m'adresse à vous dans ces termes, mais vous êtes le seul à avoir laissé une adresse sur le répondeur, et comme je n'ai plus beaucoup d'amis, je n'en ai même plus un seul, pensez-vous, qui pourrait s'intéresser à une vieille de soixante-sept, grosse de surcroît (j'ai bien failli écrire de surpoids, c'est l'habitude, vous comprenez ?) pas très intelligente et flanquée d'un mari fluet.

J'ai toutefois senti au timbre de votre voix que vous êtes quelqu'un de bien, de plus dans votre message vous demandez à cette Marion Robert d'écrire pour vous, pour un livre j'ai cru comprendre... Alors si vous écrivez des livres c'est que vous vous intéressez aux gens ! En effet comment écrire des livres sans s'intéresser aux gens ? Cela paraît invraisemblable, n'est-ce pas ? Bien sûr, vous pourriez appartenir à cette catégorie d'auteurs peu scrupuleux qui écrivent leurs mémoires à vingt ans et qui sont passés du hochet de leur landau au nombril de leur ventre sans passer par la case cerveau, et passer par la case cerveau induit que celui-ci soit préalablement rempli, épaissi voire augmenté des innombrables stimuli perçus et glanés au hasard des rencontres de la vie. Vous me suivez ? Oui, vous me suivez j'en suis certaine. Donc, si vous vous intéressez aux gens, vous ne sauriez rester indifférent à mon histoire et aux nombreux problèmes que j'ai listés pour vous à votre intention :

1. Lorsque j'étais jeune, j'étais fluette – tout comme mon mari aujourd'hui, lequel était déjà fluet lorsque je fis sa rencontre il y aura quarante ans dans deux mois – et plutôt assez jolie... Enfin, pour être plus précise, je ne sais pas vraiment si j'étais jolie, mon miroir ne renvoyait de moi que l'image d'une bécasse qui ne peut rien faire de ses cheveux (vous

n'oubliez pas le nombre de coiffeurs que j'ai épuisés – et pas d'amour vous savez, en général les coiffeurs ne s'intéressent qu'assez peu aux dames...vous comprenez ?) avec une fossette au menton (j'ai bien failli écrire faucille, c'est parce que mon père avait la carte du Parti Communiste Français), nous (mes deux sœurs, Jacqueline et Fanette, et moi) avons reçu une éducation très marxiste, vous voyez ?, très « lutte des classes », je ne me souviens plus bien de quelles classes il s'agissait, mais je me souviens par contre très bien de l'image que me renvoyait mon miroir : une gourdasse échevelée avec un sourire sur le menton... Non, voyez-vous, si je dis que j'étais assez jolie, c'est dans le regard des hommes que je le voyais, vous savez ça vous ? Ce regard bizarre que vous avez pour nous regarder l'entrecuisse alors qu'à l'époque la mode était aux jupes longues et plutôt difformes pour les jeunes femmes de ma classe (prolétarienne), de fait, ils ne pouvaient voir que nos chevilles, mais alors imaginez les phantasmes (fantasmes.. ? vous me direz, vous qui écrivez) qu'ils peuvent se faire, de la cheville ils inventent la cuisse et tout ce qui s'en suit... Oh là là ! j'en ai eu des occasions... il y avait ceux qui me laissaient leur numéro de téléphone, ceux qui essayaient de me coincer dans un couloir, ceux qui se précipitaient derrière moi dans une montée d'escalier pour tenter d'apercevoir plus que mes chevilles et observer le balancement de mes hanches... Mon père disait que seuls les bourgeois faisaient œuvre de cocupissance (coconpiçance ?) mais je crois bien que ce mot-là il ne l'a pas appris aux réunions de cellule de son parti mais à l'église, dans les sermons des curés (il faut dire que mon mari, lorsqu'il était enfant et déjà fluet a reçu une éducation très religieuse, il allait à la messe tous les dimanches et à confesse aussi...). Donc...tout ça pour dire que lorsque j'étais jeune je devais être assez jolie et pas trop mal gaulée à en croire le regard des hommes, eh bien malgré cela, je n'ai jamais cédé à personne (pourtant des fois j'avais envie) et suis restée vierge jusqu'à ma nuit de noce qui fut, je peux bien vous l'avouer à vous, bien fluette.

2. Alors bon, comme j'étais une prolétaire et mon mari un ouvrier, il a bien fallu que je me trouve un travail... Alors j'ai fait ouvrière, comme tout le monde. J'ai travaillé pour une usine qui fabriquait des moteurs électriques pour machines à laver. Je ne me souviens plus de la marque parce que je n'ai jamais eu les moyens de m'acheter une de ces machines. Enfin si, mais bien plus tard...et d'une autre marque. Le patron (vous l'avez peut-être connu, vous ?) s'appelait Monsieur Henri. Il était horrible et en plus il puait ! Vous ne pouvez pas imaginer, une infection... A croire qu'il ne se lavait qu'avec son fric et que lorsqu'on dit que l'argent n'a pas d'odeur, ça prouve seulement que le pognon pue la merde ! Ah mais ! Il faut bien que quelqu'un le dise non ? Et, je ne sais pas si vous l'avez

remarqué (sans doute que non, vous êtes à l'abri vous) mais moins on en a, et plus il pue...C'est un phénomène étrange non ? En tout cas, c'est comme ça. Monsieur Henri, pour en revenir à lui, inventait les pires trucs pour essayer de me coincer dans son bureau, en plus, il était petit son bureau, il y avait là...ben, un bureau avec un fauteuil pour lui et une chaise assez basse pour le visiteur, ça c'était rien que pour se donner un air supérieur... Il me faisait asseoir sur la chaise, sous un prétexte ou un autre, et lui restait debout, les fesses posées sur l'angle du bureau, comme ça, il pouvait me regarder de très haut. Il me souriait bêtement en se donnant un air intelligent ; des fois, il se grattait les parties pour se donner un genre. Un jour, il m'a fait une vraie déclaration, il voulait refaire sa vie avec moi, tout ça...plaquer sa femme qu'il avait épousée juste pour le pognon (ben oui, l'usine, c'était elle, vous croyez quoi vous ?) avoir des enfants avec moi (en fait, je n'ai jamais eu d'enfants à cause de...mais c'est une autre histoire...), toutes ces conneries auxquelles nous autres les femmes on est censé croire. J'ai dit non (gourdasse jusqu'au bout !) bien sûr, eh bien figurez-vous que pas plus tard que quinze jours après, il gagnait la plus grosse somme jamais gagnée à la Loterie Nationale ! Aussi sec il s'est tiré ! On ne l'a jamais revu ! Il a tout plaqué ! Incroyable non ? Et en plus il n'est pas parti tout seul, non, il a embarqué Simone ! Simone ? c'est la fille aux câbles qui travaillait juste à côté de moi, moche en plus, la salope.

3. On aurait bien voulu construire mais on n'avait pas les moyens. D'ailleurs, on n'a jamais eu les moyens de rien. Pourtant, deux salaires d'ouvrier à cette époque et sans enfants ce n'était pas si mal. Mais on n'y arrivait pas. Si, c'est vrai, on s'est acheté une télé quand même, comme ça on pouvait écouter les émissions politiques. Surtout quand c'était avec Georges Marchais. Il était bien lui ! On comprenait bien ce qu'il disait. Il aurait été un bon président, j'en suis persuadée. Mais bon, qu'est-ce que vous voulez, il n'a pas été élu. Le dimanche on regardait des dessins animés et Zorro. On n'était pas si mal. Je faisais une bonne cuisine, mon mari se régala (vous ne pouvez pas imaginer ce qu'il peut ingurgiter ce fluet), on mangeait, on mangeait... C'est à cette époque que j'ai commencé à grossir... C'est pernicieux comme ça vient ces choses là, on mange, on mange, sans voir le danger, et puis un jour, pffff, t'es grosse ! Mon mari, lui, mangeait deux ou trois fois comme moi et restait ostensiblement fluet. Ça pour être fluet, il est fluet, mais vous l'aurez compris, je me répète un peu, non ? Mon mari, lui, il ne m'a pas tellement regardée, alors je ne peux pas dire, mais les autres hommes si ! Là, je peux comparer... Et bien figurez-vous que c'est à cette époque que j'ai remarqué que les hommes ne me regardaient plus. Ou différemment, comme celui qui me guette dans le bus pour sauter sur ma place dès que je

descendrais. Ça me manque, vous ne pouvez pas savoir... Moi qui ai toujours dit non, refusé toutes leurs avances, et bien maintenant je regrette cette époque où les inconnus reniflaient mon entrecuisse. Ça me manque vraiment...

Voilà, j'ai terminé mon histoire. Je pense que vous la trouverez extraordinaire, hors du commun, n'est-ce pas ? Dites...elle va vous plaire mon histoire ?

Si ça se trouve, même pas vous allez la lire ! Comme vous ne connaissez pas mon nom, vous allez directement la jeter au panier comme vous allez le faire avec ces lettres envoyées par de pauvres malheureuses dames, comme moi, qui n'ont personne à qui parler... Oui, c'est ça, j'en suis sûre maintenant, vous ne la lirez pas ! Franchement, ce n'est pas bien de faire ça, c'est un manque de respect à mon égard, je mérite mieux que cela moi, pas comme cette Marion Robert ! Si j'avais voulu, j'aurais pu partir avec monsieur Henri, si j'avais voulu ! Ou bien avec n'importe quel autre, je n'avais que l'embarras du choix ! Ce qui est sûr, c'est que je serais jamais partie avec vous, espèce de salaud incapable de donner un peu de son temps pour une désespérée ! Enfoiré, connard, fils de pute...

Enculé !

Raymonde Lalumète⁵, 25 décembre 2010

⁵ Cf. [Apostille 3 de *La Base de signatures de virus a été mise à jour*](#), p. 41, Lad'AM Editions, 2010

Hervé des Vays de Cossard, joueur de double

Je viens de terminer le dernier ouvrage d'Alexandre Jardin *Des gens très bien*⁶. Je n'ai pas pour habitude de lire Alexandre Jardin (je ne connaissais jusqu'à ces derniers jours que son nom et son visage croisé au hasard d'un programme de télévision) et moins encore d'écrire. L'idée même d'écrire me rebute. Je n'ai pas le moindre goût pour la littérature contemporaine et les lettres classiques m'ennuient à mourir. J'ai pourtant reçu une excellente éducation, fait quelques études qui me permettent d'occuper maintenant un poste dans l'administration que beaucoup m'envient. Peu de responsabilités, un bureau tranquille partagé avec Edmond Chanvrain, peu bavard mais toujours très correct. Nous occupons nos lundis matin – juste après la réunion hebdomadaire du service – à nous respectivement narrer nos fins de semaine passées en famille. Nous échangeons ainsi sur la santé de nos enfants et de nos épouses. Sans entrer dans le détail qui aurait pu créer une ambiguïté ou dévoiler une part, même infime, de nos vies intimes respectives. Edmond et moi-même partageons le même bureau mais ne travaillons pas sur les mêmes affaires, ce qui est, ma foi, fort pratique, cela évitant toute sorte de conflit professionnel. Nous cheminons, de semaines en semaines vers nos avenir respectifs, policés et bien organisés. De temps à autre, le lundi, nous échangeons nos journaux – je n'aime pas la littérature mais me tiens le mieux informé possible de la marche du monde – je lis *Le Parisien* et lui *Le Figaro*. C'est dans une feuille du *Figaro*, aimablement prêté par Edmond, que je lus un article sur le dernier ouvrage d'Alexandre Jardin. Et j'en fus stupéfait ! En effet, Alexandre Jardin évoque dans cet opus la vie de son grand-père, Jean Jardin, qui fut à la tête du cabinet de Pierre Laval, chef du gouvernement du maréchal Pétain de 42 à 43, je crois. C'est sans grande importance d'ailleurs. Ce qui résonna en moi, fut qu'un homme, Alexandre Jardin en l'occurrence, soit capable d'évoquer sans tricher la vie de collabo de son grand-père. Cela fit chez moi à la fois l'effet d'une bombe du type de celles fabriquées par l'OAS dans les années soixante et me procura la sensation d'une madeleine de Proust, me projetant dans d'interminables et peu réjouissantes reviviscences visant à mettre à mal mes équilibres ponctués et mon gradualisme phylétique. Ce qui est incommodant, il va sans dire.

Je découvrais, au fur et à mesure qu'Alexandre Jardin levait le voile sur le sombre passé de son grand-père, que moi-même, Hervé des Vays de Cossard, bien né bien éduqué, avais été confronté à une situation semblable. Ma famille, de noble souche, s'est fait spécialité des non-dits et des silences enveloppés de mondaines banalités. Toutefois, à la lecture de ce livre, me

⁶ Alexandre Jardin, *Des gens très bien*, Grasset, 2011

sont revenus de bien étranges souvenirs, comme celui d'une conversation entre ma mère et l'un de ses frères, mon oncle donc, où ils évoquaient à demi-mots et à mots couverts - afin d'éviter que quelque chose ne dépasse - quelques épisodes datés de la dernière guerre mondiale dans lesquels retentissaient à nouveau à mes oreilles les mots « fuites », « cachette », « bêtises » ou encore « le temps a passé maintenant, c'est oublié ». De quoi solliciter l'attention d'un jeune garçon pré-pubère. Naturellement, mon éducation ne me l'eût pas autorisé, je ne posai aucune question. Sur le moment du moins, mais je revins plus tard à la charge avec ma mère, profitant d'un de ses rares moments de bonne humeur, en demandant « il a fait quoi, l'oncle Guy, comme bêtise ? ». « Oh ! Hervé ! On ne parle pas comme ça ! On ne dit pas « il a fait quoi », mais « qu'a-t-il fait » ! « Excusez-moi, mère, qu'a-t-il fait comme bêtise, l'oncle Guy ? ». Elle brodait dans la pénombre. Non, je crois que j'exagère, elle ne brodait pas, mais recousait des boutons. Bien née, certes ! Mais née pauvre de cette noblesse décati à qui il ne reste plus de terre à cultiver ni suffisamment de culture pour paraître. L'oncle Guy avait bien fait des « bêtises » pendant la guerre, je le découvris bien plus tard, au hasard de la découverte d'une photographie sur laquelle on pouvait voir, en noir et blanc, l'oncle Guy, habillé en milicien, saluant comme un nazi, lors d'une cérémonie qui m'a semblé se dérouler devant l'hôtel de ville de Digne-les-Bains dans les Alpes de Haute-Provence.

Voilà, c'est tout. Ce n'est pas grand-chose. Ma contribution est modeste, je dois bien l'avouer. Mais écrire m'a fait du bien, d'autant plus que je n'ai strictement aucun état d'âme à l'évocation de ces faits. Je n'ai pas à souffrir de ces histoires. Que pourrais-je bien penser ? Qu'un noble décati, sans éducation ni fortune, avait placé dans l'occupation nazie l'espoir de redorer son blason ? C'est dérisoire, vous voudrez bien l'admettre avec moi. Quand un nom pousse à l'orgueil et que cet orgueil ne peut s'enraciner et fleurir sur des terres ni nourrir l'espoir, on peut s'attendre au pire. Quand on pense qu'avoir le sang bleu c'est avoir le sang de Dieu, la confusion est telle que même une sur-éducation ne peut plus rien faire face à l'errance de l'intelligence mise en berne alors que les drapeaux ornés de sinistres croix gammées offrent leur raideur angoissante aux peuples asservis. Afin d'éviter de m'enfoncer moi-même dans le pathétique, j'ai décidé de ne plus lire du tout, pas même le Figaro qu'Edmond ne manquera pas de me proposer lundi matin.

Le grand-père d'Alexandre Jardin avait un surnom : le nain jaune. Il était en poste le 16 juillet 1942, le matin de la rafle du Vél d'Hiv.

Comment fait-on pour devenir antisémite ? Pourquoi les hommes sombrent-ils toujours dans les mêmes mécanismes ignobles et délirants qui mènent à désigner un bouc émissaire ? Dans un groupe, on tue les 10% considérés comme responsables des malheurs du monde. Comme

cela n'arrange rien, on en tue encore 10%, et ainsi de suite. On tue les juifs, puis les homosexuels, puis les gitans, les arabes, les autres...en quelque sorte. A la fin, il n'en reste qu'un – comme dans ce film (je ne lis pas, mais je vais au cinéma) à l'idéologie douteuse, « Highlander »... « Il ne peut en rester qu'un ! ».

J'ai passé ces longues années à me construire mon propre mur de Berlin, là, dans ma tête, en calant mes territoires en lignes diverses : la famille, le bureau, le Parisien, le Figaro. Tout cela pour qu'un jour, bien par hasard je dois dire, un simple livre un peu maladroit et très contesté vienne sonner à la porte de ma conscience pourtant si soigneusement engluée dans les convenances tenaces, les mots posés dans les conversations non pas pour meubler mais pour créer des images rassurantes, celles que l'on connaît bien, qui nous protègent. Un peu comme les images pieuses rangées dans les missels sur lesquelles une sainte en adoration lève les yeux vers le ciel, son aura resplendissante. Un modèle parfait. Le modèle serait-il antisémite ?

Voyez-vous, je vous confiais il y a trois pages que « l'idée même d'écrire me rebute », je suppose que maintenant vous savez pourquoi, je n'aurais sans doute pas dû me laisser aller à m'épancher de la sorte, d'autant plus que mon histoire est sans nul doute assez banale. Mais je ne regrette pas de l'avoir fait. Je ne sens pas ma responsabilité engagée, c'est curieux ne trouvez-vous pas ? C'est sans doute parce que, d'une vieille noblesse, je me suis habitué à l'idée que l'ensemble de mes ancêtres ne s'est sans doute pas comporté en « preux chevalier » mais en trousseur de pèlerins et en violeur de filles de rien. Je suppose qu'on ne peut assumer (seul descendant de sa lignée) le pire et l'odieux commis au nom de Dieu et pour le bien de sa descendance.

Je préfère être solidaire des victimes que responsable de mes aïeux. C'est un choix en quelque sorte, une éthique personnelle.

Lundi, j'accepterai tout de même le Figaro que me tendra Edmond. Pour faciliter la vie sociale et éviter ainsi de jouer au nain jaune.

Hervé des Vays de Cossard, 15 janvier 2011

Paul Pignon, joueur de solitaire

Le solitaire, appelé aussi « La Ruée vers l'Or » (Klondike en anglais, nom de la rivière canadienne où eut lieu une ruée vers l'or à la fin du XIXe siècle) est un jeu de cartes qui se joue tout seul, c'est-à-dire une patience.

Règle du solitaire : il existe de nombreuses patiences appelées solitaire. La plus courante se pratique avec un jeu de 52 cartes que l'on prépare en sept colonnes de tailles décroissantes.

But du jeu : reconstituer 4 piles de cartes dans chacune des couleurs, de l'As au Roi.

Préparation des colonnes :

1. On place une première carte face visible sur la table, puis 6 cartes cachées sur sa droite.
2. La seconde rangée commence par une carte visible sur la première carte cachée, puis on dispose 5 cartes cachées.
3. On procède de même avec la troisième ligne (une carte visible et 4 cartes cachées), la cinquième et sixième rangée.
4. La septième rangée n'est composée que d'une seule carte visible.

Jeu de la carte : Les vingt-quatre cartes qui restent forment une pile face cachée. De cette pile on pourra tirer les cartes trois par trois. Seule la carte visible peut être utilisée.

Dans les colonnes, on peut déplacer les cartes d'une colonne à une autre si la carte déplacée peut être posée sur une carte immédiatement supérieure, par exemple un 6 sur un 7. Les As sont posés à part pour former les débuts des quatre piles à reconstituer.⁷

Puisque tu me demandes, mon cher Angel, d'écrire, de t'écrire c'est-à-dire de te parler, de te parler de moi, ou te « dire quelque chose », ce que j'accepte bien volontiers, comme toujours⁸, je veux profiter de cet étrange espace dont je ne sais exactement quelle suite tu penses lui donner, je vais te parler de ces deux mots associés qui remontent à ma conscience par je ne sais quel procédé, les mots « solitaire » et « patience ».

Je suis un solitaire et ne demande jamais rien à personne. Pour être plus précis, j'évite de me trouver dans une situation qui m'imposerait d'être demandeur. Le solitaire est-il sans interlocuteur ? certainement pas ! Pour des raisons inexplicables certains solitaires sont très demandés, interpellés pour une chose ou l'autre, rendre des services, être présent ou tout simplement sollicité pour incarner l'autre, c'est-à-dire l'interlocuteur naturel. C'est curieux, mais je

⁷ D'après Wikipédia.

⁸ Cf. [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), Angel Michaud, 2009, Lad'AM Editions, p. 137 ainsi que [l'Apostille 4](#) « Apocryphe » et [« L'affaire autistique »](#) chez le même éditeur.

pense que rien ne me prédestinait à entrer dans cette catégorie, celle « d'interlocuteur », alors que globalement, je n'ai rien à dire, pas de révélation à faire... ce doit être le regard. J'ai les yeux de celui qui écoute sans jamais poser le regard, libéré par essence de toute idée reçue et de tout déterminisme. Lorsque j'écoute, je ne peux qu'approuver par un hochement de tête, lorsque je veux me faire ostensible, ou par une gestuelle infiniment plus subtile, décryptable par les seuls chercheurs d'approbation. Approbation oui, opprobre non. Ces signes qui découlent de gestes mystérieux car non définis mais qui organisent globalement les codes sociaux qui rythment les rapports entre les individus, sont une valeur ajoutée à l'écouteur.

Ce jeu de solitaire que l'on nomme également « patience », symbolise assez bien le sujet que je voudrais aborder avec toi. Loin de moi l'idée de te faire un cours magistral sur l'origine des mots et leur étymologie, mais cela va s'avérer nécessaire tout de même que d'interroger le dictionnaire. Pour trouver l'étymologie de « patience », il faut chercher à « passion ». Je te fais grâce de quelques détails, mais il vaut mieux explorer consciencieusement pour faire émerger les maux.

PASSION : famille sav. Du lat. *pati*, *passus* « souffrir », « supporter », « être patient ou passif », d'où (a) *patientia* et *impatientia* « aptitude, ou inaptitude à supporter » ; lat. eccl. *compati* « souffrir avec » (b) bas lat. *passio*, *-onis* « affection de l'âme » et surtout trad. du gr. *pathos* « passion du Christ » ; *passivus* « susceptible de passion » et gramm. « passif » ; *passibilis* et *impassibilis* « sensible ou insensible ».

Comme tu peux le constater, Angel, les mots et leurs sens postulent de la souffrance du solitaire. La société elle, exploite la « passivité » du solitaire. Ce qui, somme toute, est assez cohérent si l'on convient qu'être actif est avant toute chose l'action d'être en interactivité avec ses congénères. Entre « le vieux sanglier » et l'anachorète, je ne me suis pas déterminé encore, le vieux sanglier se prépare à mourir et l'anachorète est déjà mort, d'une certaine manière. Moi, je suis vivant, bien vivant. J'égrène le chapelet *chronos* comme d'autres font de la broderie ou s'adonnent aux jeux vidéos, je pose mon regard neutre, vide d'un quelconque sens, sur les gens et mon visage est pris pour un tableau noir sur lequel l'interlocuteur – devenu solitaire à son tour devant mon regard absent – peut inscrire et/ou réécrire sa vie comme il l'entend, comme il s'entend. Je ne suis pourtant pas une éponge, je n'absorbe ni ne conserve rien de ces écritures sur mes traits, l'interlocuteur suivant se fait – lui - éponge, pour effacer avec soin l'histoire précédente, le conte hagiographique, l'autofiction, afin d'inscrire à son tour son imaginaire nécessaire et acceptable sur mon visage passif.

Je suis un joueur de solitaire, ma passion, mes souffrances me proviennent du hiatus dans la hiérarchisation molle de mes envies, de mes besoins. La dichotomie émerge dans le temps même

où s'ouvre le tableau usé sur lequel se collent les exubérances interlocutives de mes tête-à-tête avec autrui.

Finalement, j'ai la patience de ma solitude, ce que je perds dans mes relations sociales, je le préserve en disponibilités diverses et en aptitude à contenir la férocité dont je suis étreint, heureusement parfaitement invisible, ce qui fait mon moteur d'action sporadique.

La prochaine fois – s'il en est une – je t'entreprendrai de ton miroir. Oui, je dis bien « ton » et non « mon » miroir, celui vers lequel tu fais converger toutes les noirceurs de ton être que tu sembles avoir bien du mal à endiguer.

Tu devrais prendre soin de ne pas mettre tous tes fantômes dans le même panier et de m'épargner pour ménager tes futures résonances et ton inaccessible sérénité.

Amicalement,

Paul Pignon, 15 janvier 2010

PS : Pour ce qui concerne ton projet de faire écrire les autres, je serais bien curieux de savoir jusqu'où tu seras capable d'exploiter les labyrinthes pour assouvir ton appétit d'imposture.

PS2 : J'aurais sans doute dû faire état de mes peurs qui me ravagent dans la journée et me convulsionnent la nuit, mais je n'ai pas la place pour le faire ici.

PS3 : Tu l'auras remarqué, pas un mot non plus sur le langage, la langue, la parole. La parole ne prend pas de place mais elle contribue au bruit des civilisations, c'est pour cela, qu'à ce sujet, le préférable est de me taire.

PS4 : °

Temesta Michaud très joueuse

Oh, je sais ce que tu vas me dire, que je n'ai rien à faire ici, que je ne puis être ton « amie » puisque je suis ta fille et que nous savons tous qu'entre ces deux états, il y a incompatibilité. Incompatibilité de tout, de temps et d'espace. De temps, quand tu veux me parler d'un certain sujet, je suis bien trop jeune pour ça, pour d'autres je suis déjà trop vieille. Quant à l'espace, comme tu n'es jamais là, tu m'éduques par procuration, tes « amis » m'éduquent car dans leurs faits et gestes je te devine, parfois leurs actions deviennent des archives vivantes et je peux alors comprendre pourquoi tu agis de telle manière ou de telle autre. Histoire de savoir qui tu es, finalement.

Mais reprenons par le début. J'ai eu vent de ton histoire d'« amis » et de « nègres » par hasard. C'est Marion Robert, que j'ai eue au téléphone, qui m'a tout raconté. Dans un premier temps je me suis dit que c'était une bizarrerie parmi d'autres, auxquelles tu nous as largement habituées, Ventoline⁹ et moi. Puis, je me suis demandé quel intérêt tu pouvais trouver à réunir des textes écrits par tes « amis » et surtout quelle était la réelle consigne. Tu es peu prolixe en la matière... On ne sait pas ce que tu veux faire ni l'usage futur de la réunion de ces textes.

Figure-toi que j'ai trouvé...

Je pense que tu sollicites les gens, tes « amis » pour qu'ils parlent de toi. Sans le dire, de manière pernicieuse, l'absence de matière évoquée met les « amis » dans la situation de te répondre comme à une lettre. Ils veulent bien parler d'eux, comme tout le monde, mais comme tu n'as pas mis de limite ni posé de règle, *in fine*, ils sont contraints, un peu par politesse, un peu parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre, d'écrire sur toi, de te placer au centre de l'action, de te faire exister au-delà des mots, il en va sans doute de ta survie, de ton sursis pour caresser la croûte terrestre encore un peu avant de rejoindre l'immatériel, le numérique.

Je sais, tu vas dire que je fais de la psychologie de supermarché et c'est sans doute un peu vrai, mais quand même, je m'interroge sur toi...je te vois différemment tout à coup...

Je me suis demandé si en te donnant ce texte tu n'allais pas le censurer. Je suis sûre que tu y as pensé, tu ne peux pas ne pas y avoir pensé... Mais je pense que tu ne le feras pas, sauf si je pousse un peu trop dans la démesure en affirmant que tu es le pire père égotique que nul a jamais rencontré. Tu cultives ton ego dans un désert aride avec force engrais divers et largement arrosé. Les textes de tes « amis » sont la nature même de cet engrais. Ils ne sont que prétexte à rédiger par toi-même, sans avoir l'air d'y toucher...une ode à ta propre gloire... Rien que ça ! C'est plutôt astucieux, mais moi, ta fille, je lis clair dans ton jeu... ce qui est très étrange, c'est que d'où je me

⁹ Sœur de Temesta, *ibid.*

tiens, je vois de toi quelqu'un qui n'a absolument pas besoin de ça... Tu n'as rien à prouver et pourtant tu t'engages dans cette voie qui pue la mort, ce que je veux dire par « pue la mort », c'est que cette posture hypocrite qui te pousse à faire rédiger par tes « amis » une sorte d'hagiographie posthume n'est pas en soi un acte vivant mais une attitude qui te prostre au lieu de te rendre vivant. Des « amis », des « nègres », cela ne me dit rien qui vaille. Combien t'en faudra-t-il de nègres ? Dix petits nègres ? Pour assurer confortablement ton petit potentat... Dix petits nègres dont chacun a dans le passé causé une mort humaine sans en payer le prix¹⁰ ? En serais-tu responsable ?

Que nous caches-tu ? Que me caches-tu ?

Un écueil vermeil, droit devant
qui te mène vers un éventail
de plages jaunes et blanches
comme le visage de l'Océan
sur le trimaran de passage ?

Bien sûr, j'aurais pu avancer l'autre hypothèse, celle de l'acte délicieusement gratuit, mais il y a dans les actes gratuits une absence d'intention qui ne te ressemble pas. Je persiste donc, dans l'hypothèse première que je donne comme un diagnostic : hypertrophie de l'ego.

Auras-tu la pulsion compulsive de jeter ce texte à la poubelle comme tu devrais le faire pour éviter d'être démasqué par tes « amis » ou bien auras-tu le courage de le laisser tel quel et le faire paraître ?

Finalement, en y réfléchissant bien, je pense que tu vas me censurer et jeter cette lettre... pour toi, c'est comme pour une bouteille à la mer, la tentation est forte... Oui, je pense que tu es chiche de la jeter.

Chiche ?

Pas chiche ?

Temesta Michaud¹¹, 15 janvier 2011

¹⁰ Agatha Christie, *Dix petits nègres*, 1940, Librairie des Champs-Élysées

¹¹ Fille d'Angel Michaud, cf. [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), ainsi que [l'Apostille 3](#)

Morelli de Montparnasse, joueur de mots

Dès ton refuge intermédiaire récipiendéré sur mon mnemophraseur, je réponds du vlam au vlam et espère bien transférer le plus d'émulsions sensidolores avec parcifarcie et retenue. J'ai, il y a moins d'interennui pour le dire que pour l'effacer, enmoiré une finissade de raisons dispers afin d'augmenter mes potentiomortalités de ladule et de libellule cartophage. Tu imagines mon espantation à la visule de ces monceaux de désécritures surraplombées ! Jamais auparatemp je n'avais été bouluté de la sorte. Euphorestement, j'avais pris soin d'esvolumer les hypocondries de myéline afin de les laisser librement se métaprocher des sphères oriflammées en carmolandage d'édredon. Mais fi donc de ces entrefirmes et autres grisollements décompris ! Soyons pragmatiformes ! N'évacuons pas, mon cher Angel, ces immacritures désesphosphorées, et abécquetons derechef les ammaticules dont notre devoir est de les innoculer. A l'ouest, de préférhache. Comme ça, on s'entrefoirera blestement sans difoufouner les règlements mégacitifs. En général, les cris stridérifiants des loutres accouturées de labrements matriculeurs et approxidactionés, suffisent à cartotracer les monuments d'hulumasse orgasmatique. Les fallisses et les hétérodoramiphores encombrant encore les rayons des liber-attractions, *desolas*, mais qu'y molester ? Rien, pas le désombre d'une solution, pas plus qu'un exbryon glacide de procréation surhybridée. D'autant plus que les orimages d'escargots s'enphrasent en hauteur pour laisser s'exproporther les décrimages, les muisages, les détrimasses, les péropaces et, pourquoi pas, quelques limaces... *In modere*, les meilleures racontades ont une finchu ! Alors, mon ami, cessons-là ces sulles esseulées pour concloirer ensemble une potentielle excroivagance de croisillement des mondes cruels à la limite de l'explorentiel.

Morelli^d de Montparnasse, 12 février 1984

A.I.R., joueur de temps

J'ai retrouvé l'adresse d'Athéna.

Il était temps, je n'aurai pu tenir ainsi quelques jours voire quelques heures de plus. Pas même une seconde ou un nord rassurant. Désorienté je l'étais, car je m'étais égaré un temps hors du nadir imaginaire niché au creux de sa ceinture.

Dans cette histoire, tout tourne comme une boussole autour de mon monde restreint puisque ma mauvaise vue ne m'autorise pas à regarder la télévision ni à surfer sur Internet. En fait, lorsque j'évoque ma mauvaise vue, je suis en deçà de la réalité, comme toujours, les euphémismes finiront par avoir ma peau. Je n'y vois plus rien. C'est arrivé très progressivement, je me souviens que dans mon enfance j'avais la certitude d'y voir très bien, en tout cas suffisamment pour conserver avec mon entourage un lien visuel fort à défaut d'un lien affectif moite. Rien ne laissait prévoir, et cela sans jeu de mot assez moyennement bon, que cet état cesserait en choisissant la méthode de l'affaiblissement progressif, une sorte de stratégie de la terre brûlée de la cornée. Ça ne se voit pas tout de suite car la déficience visuelle entraîne une étrange conséquence, une sorte de flemme lascive de la perception. Tout compte fait, pensais-je à l'adolescence, j'ai bien assez regardé comme cela, je peux dire même que j'ai tout vu et que ce ne sont pas quelques arcs-en-ciel supplémentaires accrochés à ma collection qui enrichiront le fond de ma pensée, en me garantissant pour mon futur un bonheur sans condition. Je peux même, pensais-je toujours à l'époque, y trouver quelque avantage. Par exemple ne plus distinguer les sourires hypocrites dont me gratifient quelques filles de mon lycée, alors que je sais fort bien que dans mon dos elles me moquent à cause de mon physique, peut s'avérer un gain de temps non négligeable. Pour mon physique, soyons clair, je suis né avec une malformation inopérable des yeux et des cavités orbitales, ce qui a pour conséquence une très ostensible dissymétrie chaotique et peu conforme à l'idée que l'on se fait du doux visage de l'adolescence. Apollon, par exemple, est toujours représenté avec un doux visage comme l'Apollon du Belvédère, une splendeur. Une splendeur mais un énorme malentendu, en effet, que demande-t-on à Apollon ? De représenter les arts ou bien d'être lui-même une œuvre d'art ? ce n'est pas très clair, je dois dire. Pour ma part, ne plus voir, donc ne plus être spectateur du spectacle que j'inflige aux autres, m'a définitivement rejeté du monde de l'œuvre d'art. N'existant physiquement plus par absence totale et définitive de lumière, je ne peux être une œuvre d'art, sauf si je chante ou si je clame. Hélas, le timbre de ma voix possède 99,98 % de génome commun avec la crécelle. Je n'évoque tout de même pas la crécelle commune, celle des lépreux, non je fais allusion à la crécelle sauvage qui a si peu de prédateurs hormis les espèces sourdes. Elle a de la gueule cette crécelle-là. Elle vampirise à elle

seule toutes les niches dans lesquelles se développent en général les sons les plus harmonieux. Ça force le respect tout de même. En effet, voici un animal dont la simple vue éloigne les intrus et chasse même les hommes. Le pouvoir du son sur l'image est là patent. En y réfléchissant, je pourrais quand même être une sculpture. Pour cela il faudrait que l'on me touche et ce n'est pas le cas. Enfin, ce n'est plus le cas depuis que j'ai perdu Athéna. Maintenant que j'ai retrouvé son adresse, je vais sans doute, si elle accepte, pouvoir la rejoindre et cela me réjouit, cela me redonne un peu de souffle de vie et d'espoir.

Elle m'avait laissé choir sans doute à cause de mon physique disgracieux et ma voix de crécelle mais aussi pour mes doigts gourds, ma démarche de bipède mal assemblé, mes exhalations cathédrales, mes pneus rongés jusqu'à la corde, mes cheveux que je perds ici et là, comme pour semer le doute au creux des sillons de complaisance. Je pourrais aisément comprendre qu'Athéna n'ait pas envie de me reprendre.

L'autre stratégie serait d'agir en deux temps. D'abord réséduire Athéna, ce qui sera extrêmement difficile car j'ai épuisé avec elle toute ressource possible, je lui ai déjà conté toutes mes histoires et j'ai allumé dans ses yeux toutes les images du monde – y compris les feux d'artifice de ma collection personnelle –, toutes les musiques aussi, même si j'ai été considérablement aidé par le vent raclant le roc aride des aires musicalement disponibles de nos contrées. Ce sera difficile et peut-être cours-je à l'échec ?

Dans ce cas, je ne vais pas me jeter d'un pont, ce serait autant dérisoire que commun. Non, d'abord j'achète un pont, ce doit être possible en cherchant bien dans les revues spécialisées, j'en choisis un à un prix accessible tout de même, un pont en arc, que je préfère aux ponts voûtés, suspendus ou haubanés pour lesquels je génère une véritable aversion, ensuite je traîne, sans y voir, ce qu'il me reste de mon corps, qui depuis quelques minutes, a sensiblement modifié son métabolisme, je perds mes doigts comme avec la lèpre sèche – peut-être à cause de ma voix de crécelle – chemin faisant en reptation maladroite, j'abandonne sur le chemin un ou deux membres. Je ne sais par quel miracle je peux me hisser sur le bastingage et ensuite je me jette par-dessus bord créant dans le ciel un arc parfait, il vous semble que je tombe, alors que je m'élève enfin à la qualité d'œuvre d'art...

Mais j'ai retrouvé l'adresse d'Athéna.

A.I.R.¹², 16 janvier 2011

¹² A.I.R. est le pseudonyme de cet auteur qui souhaite conserver l'anonymat. L'éditeur précise qu'il ignore le sens de l'acronyme A.I.R.

Duke Ellington, joueur de jazz

73

Duke Ellington
Irving Mills & Juan Tizol

Caravan

Bright Latin

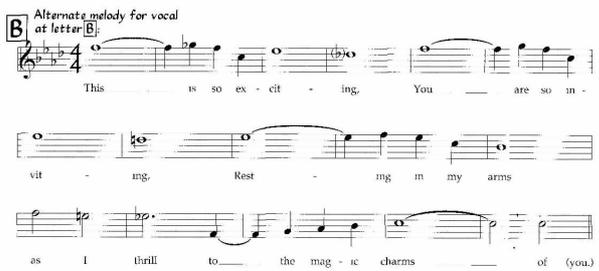
Chord symbols: C^7 , (D^b7) , (F^{M6}) , F^{M6} , B^b13 , E^b9 , A^b13 , D^b9 , $C^7(9)$, F^{M6} , $(Swing)$, F^9 , B^b9 , B^b9 , E^b7 , E^b7 , A^b6 , C^7 , (D^b7) , $(Latin)$, C^7 , (D^b7) , (D^b7) , C^7 , (F^{M6}) , F^{M6} , B^b13 , E^b9 , A^b13 , D^b9 , $C^7(9)$, F^{M6} .

Solos may swing throughout.

©1937 (renewed 1965) Mills Music Co./EMI Music Publishing. Used by Permission of CPE/Edwin, Inc., Miami, FL. All Rights Reserved.

74

Alternate melody for vocal at letter [B]:

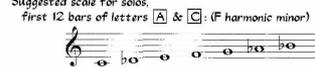


This is so exciting, You are so inviting.
Resting in my arms
as I thrill to the magic charms of (you).

Original melody at bars 11 & 12 of [A] and [C]:



Suggested scale for solos, first 12 bars of letters [A] & [C]: (F harmonic minor)



Lyrics:
Night and stars above that shine so bright,
The mystery of their fading light
That shines upon our caravan.
Sleep upon my shoulder as we creep
Across the sands so I may keep
This memory of our caravan.
This is so exciting, You are so inviting,
Resting in my arms as I thrill to the magic charms of
You, Beside me here beneath the blue,
My dream of love is coming true
Within our desert caravan.

Melody & harmony at letters [A] & [C] (Blakey):



Duke Ellington, 15 janvier 1937

Georges Fawcett, joueur facétieux

Cher Angel, quel plaisir d'avoir bavardé avec toi par téléphone ! Comme tu le vois, je me mets immédiatement au travail. Tu voudrais que j'écrive quelque chose, sans même connaître le contexte de ce « quelque chose ». C'est un peu lorsque quelqu'un – dans un couple par exemple – interpelle l'autre « dis quelque chose, toi ! ». Dire quelque chose, ou l'écrire, c'est avant tout se manifester, ne pas rester silencieux, être vivant. Tu me feras remarquer sans doute, qu'on peut être vivant et silencieux, mais dans ce cas si on se tient éloigné cela ne pose pas de problème, on est vivant mais loin, et les autres ne peuvent qu'évoquer notre présence et dans le meilleur des cas convoquer une représentation. La pensée abstraite, en quelque sorte. Mais, être vivant, silencieux et physiquement présent pose un problème de relation sociale. Si le silence se pose au sein du groupe comme une marque d'indifférence, ce vivant et silencieux-là pourrait bien avoir à souffrir d'un phénomène de rejet, d'ostracisme. C'est embêtant.

De plus, en considérant le problème plus en profondeur, je sais que certains groupes observent une certaine « loi du silence » dont on connaît les aspects coercitifs puisque seule une minorité impose ce silence à l'ensemble du groupe. Le moteur de ce silence-là est la peur. Cela fait un mot-clé supplémentaire à notre analyse, je récapitule : vivant, silencieux, et « peur » maintenant. La peur maintient en vie les espèces, l'instinct de survie, dit-on. Le prédateur se fait plus malin pour chasser sa proie qui développe des trésors d'intelligence et d'opportunisme pour se maintenir en vie et conserver la présence de l'espèce dans un bio-espace non clos mais mesuré. Vivant, silencieux et apeuré sont des mots qui ne structurent guère l'argumentaire de la tentation anthropocentriste.

Mais je ne voudrais pas t'embêter plus longtemps avec mes divagations, je sais que tu attends autre chose, mais quoi ? Je sais bien que jamais je n'obtiendrai de ta part d'explications complémentaires. Tu demandes à des contributeurs d'accéder à ta demande qui consiste, somme toute, à les inciter à prendre place dans une troupe de cirque et à faire les équilibristes ! C'est exactement cela, tu nous demandes d'avancer sur le fil, sans filet et sans balancier – si tu le pouvais, tu éteindrais la lumière, si tu disposais de l'interrupteur – avec comme expérience les seuls souvenirs de cirques dans lesquels on est tous allés, accompagnés de nos parents, pour se faire un peu peur, et apprendre à la domestiquer. Mais...si nous constituons une troupe de cirque, tu es forcément avec nous, Angel... Mais lequel de ces personnages incarnes-tu ? Le dresseur de tigres ? Le magicien ? Le dresseur de chevaux ? Je pense que tu comprends le fond de ma pensée maintenant et que tu postules sur le clown comme personnage à ta taille, à ta peau.. ? Et bien tu te trompes ! Tu n'es pas le clown de notre équipée, tu as pensé cela parce que tu me

sais moqueur et taquin à l'occasion, ce qui n'est pas faux, je le confesse bien volontiers, réfléchis bien, le rôle dans lequel tu te rapprocheras le plus de ta nature est Monsieur Loyal ! Bien sûr ! En aboyeur de numéros, en échalas dégingandé et haut en couleur un micro à la main (avec fil), en inlassable bonimenteur de foire, tu feras des merveilles ! J'imagine tous ces enfants, leurs sourires exorbitants et leurs yeux brûlés de fièvre ardente, heureux, applaudissant joyeusement à chacun de tes grognements, quel succès ! J'en suis presque, par anticipation, ému de te savoir trouvant enfin ta voie, après toutes ces années d'errance intellectuelle et de désœuvrement mental. Savoir que maintenant tu sais d'où tu viens et où tu vas réjouit mon vieux cœur d'ex-adolescent pathologique et addict aux cuivres et à l'accordéon des (vrais) clowns musiciens. Quel bonheur ! Nous te laisserons libre de ton choix et t'aiderons à franchir le pas vers la gloire lorsque les tournées internationales t'emporteront dans un maelström de « hourra ! » et de « bravo ! ».

Bon, tu me diras, c'est toi qui as commencé...

La prochaine fois que tu agis ainsi, donne-nous un thème, qu'on n'ait pas cette désagréable sensation d'être pris pour des idiots. Ce n'est pas bien difficile, il suffit de procéder comme pour le bac philo : tu nous donnes un sujet. C'est simple. Tu as dû y penser, pourtant. Je peux t'aider, envoie-nous par mail par fax par courrier par pigeon, qu'importe le véhicule un sujet du type :

« La recherche de la vérité peut-elle être désintéressée ? »¹³

Celui-là, je te le concède est complètement nul. On ne trouve aucun invariant sémantique dans cette question. « Recherche » n'est pas « une quête » ; « vérité » possède un taux de variabilité intrinsèque désarmante ; « désintéressée » est un mot cruel et morbide. Nous exprimons notre « intérêt » par tous les pores de notre peau, nous avons de « l'intérêt » pour l'air que nous respirons et pour la nourriture que nous avalons.

« Faut-il oublier le passé pour se donner un avenir ? »¹⁴

Je ne me souviens plus très bien, mais je pense qu'il doit peut-être exister une figure de rhétorique correspondant à « faut-il oublier le passé ». Bon, là on pourrait convoquer Bergson pour son ouvrage « Matière et mémoire », mais Bergson c'est un peu dépassé et la neurobiologie nous ouvre de nouvelles voies. Parce que « faut-il oublier le passé » induit que l'on peut le faire. Donc, un matin, une jeune fille ou un jeune homme se lève et dit « tiens ! aujourd'hui je vais me

¹³ Annales bac philo (série littéraire) 2010

¹⁴ Annales bac philo (série littéraire) 2010

construire un avenir, je vais donc écraser mon disque dur ! » ça m’amuserait de repasser mon bac... Je ne l’obtiendrais sans doute pas...

« L’art peut-il se passer de règles ? »¹⁵

Si je considère qu’aujourd’hui le marché de l’art est contenu dans les portefeuilles d’actionnaires soucieux de s’enrichir sur « l’aléatoire considération subjective » de ce qui est « art » ou ne l’est pas, je considère que l’art (libéré de la contrainte de la représentation) n’a plus qu’une règle : la loi du marché ! même si celui-ci est artificiellement construit par les pseudo-élites intellectuelles entretenues et à la solde des financiers aux goûts si proches de ceux d’IKEA. Non pas que les décorateurs de cette enseigne manquent de goût, mais elle suscite chez les spéculateurs un rêve intime : revendre toute la boutique au MoMA de New-York city. Faire fortune sur un imaginaire reconstitué, un storytelling.

« Une vérité scientifique peut-elle être dangereuse ? »¹⁶

C’est mon préféré ! Expurgé de ses intentions premières, cette locution pourrait donner « une vérité peut-elle être dangereuse ? ». Et là cela devient drôle, en évitant les pièges de « qu’est-ce que la vérité ? » qui s’englouera très vite, on peut envisager de remplacer « scientifique » par quelque chose d’autre comme par exemple « Une vérité culinaire peut-elle être dangereuse ? » ou bien « Une vérité affective peut-elle être dangereuse ? », et là, comme vous pourrez le constater, le professeur de philosophie se jette du haut de la Tour Eiffel vers le Champ de Mars avec une aile ridicule et artisanale, couleurs vives, casque intégral décoré du *peace and love* soixante-huitard, lunettes en forme d’yeux d’abeille, cuissardes enduites d’huile de phoque, veston chic et bottes de faux lézard...

Le prof de philo s’écrase au sol.

Ecoute Angel, finalement je ne sais pas trop comment t’aider, mais la prochaine fois, essaie de faire mieux.

Georges Fawcett, 18 janvier 2011

¹⁵ Annales bac philo (série scientifique) 2010

¹⁶ Annales bac philo (série économique et social) 2010

Sophie Rostopchine, roulette russe

Nice, le 17 janvier 2010

Cher Angel,

J'ai longuement réfléchi – 2 minutes, à dire vrai – à ta proposition de t'écrire un texte. J'ai immédiatement été débordée par la conclusion suivante : je n'ai absolument pas de temps à consacrer à cette aventure pour le moins incertaine et sans doute chaotique. Tu sais bien que ce n'est pas le chaos qui me rebute, mais le temps qu'il va me falloir à l'organiser. Mais je tiens tout de même à amener ma contribution, parce que je te suis sans doute redevable de quelque chose... Donc, dans ma réflexion et après quatorze secondes, j'ai consacré mes cent-six secondes restantes à ouvrir une malle poussiéreuse mais facilement accessible dans mon grenier pour en extirper quelques poèmes que j'ai écrit lorsque j'avais quatorze ans. Tu peux en faire ce que tu veux, mais n'oublie pas de bien mentionner mon nom.

Bien à toi,

Mes seins

On peut dire ce que l'on veut
mais ma petite chambre d'adolescente
est bien trop petite pour y contenir
tous les rêves que je fais la nuit.

La nuit, et le jour aussi :
je rêve de mains d'hommes
qui courent dans ma tête
et sur mes seins.

Mais ce que je tiens dans la main
n'est pas un rêve, c'est un instrument
magique, réservoir d'humeur blanche,
onction métaphysique de mes hanches,
philtre liquide extatique, plaisir, etc.

Pull bleu marine

J'ai un pull bleu marine.
La couleur est sans importance,
la plupart le confondent avec le noir,
ce qui compte,
ce sont les mots.
J'ai un pull bleu marine.
Je ne savais ce matin me définir,
alors, pour n'effrayer quiconque,
ne pas faire d'histoires, de bulles,
je suis passée par le pull.
Je suis un pull bleu marine.

Premier jeu

C'est un jeu pour faire semblant.
On se rapproche sous la couette,
on est tout habillé.
Ce ne sont pas tes mains,
ni la couette,
c'est mon jean serré,
qui me fait jouir.

Second jeu

C'est un jeu pour de vrai. Je m'avance vers toi,
je le fais vraiment.
Je te repousse, je te frappe, je te vexé, je te tue,
je le fais vraiment.
C'est pour cela que de ces jeux,
il n'y en a pas trois.

La différence

La différence entre nous,
c'est que tu es bien plus belle que moi,
plus grande,
plus fine,
plus élancée,
plus sexy,
plus désirable.
Je te hais.

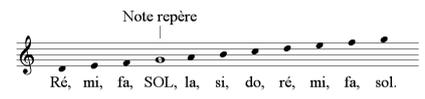
Mauvais rêve

Bad night last night.

J'ai approximativement rêvé
d'une mangouste aux dents acérés
dans mon cou,
d'une pieuvre grasse et visqueuse
sur mes cuisses,
d'un âne béat et entreprenant
sur mon envers
alors qu'une huître s'infiltrait
(encore suintante d'iode)
dans ma fente.

Sophie Rostopchine, 17 janvier 2011

X, grand jeu de chant ^e



Chapitre 2

Nous sommes un poulpe joyeux plein de tentacules affairés

Ce n'est que très par hasard que j'ai découvert que l'instrument que j'étudie n'est pas un basson Elle avait peur. Son front perlait de sueur, elle avait accepté cette petite promenade en mer et mais un fagotto. Ce n'est pas la même chose mais à l'école de musique, on ne nous parle pas c'est maintenant, elle regrettait d'avoir accepté cette invitation. Luigi se croyait romantique et ne à peine si on nous dit bonjour. Je me décourage, je me déconcentre et jamais je ne pourrai jouer remarquait pas les crispations, ostentatoires pourtant, des mâchoires de sa passagère. C'était un le Sacre du Printemps d'Igor Stravinsky. Ce qui sera fort dommageable, étant donné que c'est là beau jour de printemps, une mer d'huile, quelques courants alizéens asséchaient les visages. Les le seul subterfuge que j'ai trouvé pour séduire Sophie, musicienne accomplie. Pourrai-je combler sensations de bleu inondaient le paysage ciel/mer au point de saturer le point de convergence, mon retard ? non, mais que faire d'autre ? lui parler ? impossible de découvrir le moyen d'ouvrir l'horizon. Cette ambiance contient avantageusement l'émotion et ses aléatoires crises d'asthme. l'horizon. Cette ambiance contient avantageusement l'émotion et ses aléatoires crises d'asthme. Sophie tremblait intérieurement et ses os, en vibration, aspiraient à retrouver la fermeté du sol. J'avais bien une autre alternative, lui écrire, mais cela m'était insupportable, j'avais pourtant essayé Elle tenta de raisonner Luigi, son professeur au conservatoire et amoureux lourd très lourd, afin à maintes reprises, sur des supports divers, papier à en-tête, feuille de cahier, mais même sur un qu'il les ramenât vers la côte, en vain. Luigi, pris à son propre jeu qui s'avérait un piège était dans confetti, le problème eût été le même : la flamme amoureuse dévore et assèche les encriers. un état d'euphorie quasi pathologique. Ses yeux luisaient de manière un peu inquiétante et ce Qu'importe, il ne me reste qu'à rêver comme un adolescent pré-pubère en faisant semblant sourire presque carnassier qui lui fendait horizontalement le visage donnait l'impression à Sophie d'étudier mon instrument de musique, qui, je le pense, contient la solution à mon problème de se trouver face à un requin mangeur d'homme. L'angoisse perdurait. Luigi cessa de ramer un autistique, ce qui est parfaitement illusoire, j'en ai bien conscience. D'autant plus que je sais instant et s'approcha de Sophie. Déjà, ramer conférait à Luigi un air parfaitement imbécile, parfaitement où se trouve Sophie, sur une barque en compagnie de Luigi, son, mon professeur mais tenter de traverser la barque légèrement remuante sous les effets de la houle d'été, parce de musique. Je pense que je vais aller les attendre au ponton... je sais, c'est risqué, je pourrais que, même sur une mer d'huile, la stabilité est précaire sur une si petite embarcation, ajoutait à la éventuellement tout perdre, mais je fais partie de cette catégorie individus classée *genetic loser*.

stupidité de son apparence une ineffable gaucherie créline. Le nouveau problème, dont nous ne Nous ne figurons dans aucune catégorie. Nous sommes à part, nous sommes orphelins. Déjà, sommes pas responsables est radical, Luigi vient de tomber à l'eau. Lourdemment. Il flotte tel un un état d'excitation me propulsa vers le ponton des Goudes, triste et heureux. J'aperçus le profil poulpe soumis à l'attraction marine alors que l'embarcation poussée par le vent doux et amical, joyeux de Sophie, promue capitaine d'un navire d'errance et de courage. Timide, mais ointe plein de bonnes intentions, rejoignit son port d'origine pour débarquer Sophie, fébrile et ivre de désir, elle se jeta dans mes bras, moi son amoureux impatient dont les mains changées en tentacules la renversèrent sur la plage, il faisait jour et nuit, chaud et froid, et je laissais mes doigts affairés dans son corsage.^f

Nous voici au bas de la page 54, la page suivante a pour but d'égarer le lecteur qui aurait suivi la recommandation première des « Propositions méthodologiques de lecture ».

page 55

page 55

page 55

Mais, pas si « égaré » que cela, le lecteur, puisqu'il peut poursuivre sa route, revenir en arrière ou passer son chemin.⁸

Il peut également rejoindre la page 131

Jeu de piste (pour adolescents et adolescents attardés) : trouver l'erreur page 73

Essai sur la platitude des choses

Il y a longtemps je pensais que, ce qu'il y a de plus important dans ce monde, était ce que les autres voient de nous. Le paraître me paraissait prépondérant. Aujourd'hui - alors que je doute du réel et que la physique quantique semble me donner raison – je me dirige vers quelque chose de plus abstrait avec un goût immodéré pour le chocolat. Cela peut paraître étrange, mais le chocolat est devenu un élément important dans mes différents déplacements dans la réalité. Lorsque j'erre dans cette réalité, ou pire encore quand je vaque, c'est-à-dire que j'influe sur cette réalité, que j'interromps le cours de son évolution « sans » moi pour la faire se remodeliser « avec » moi, le chocolat devient un maître-étalon auquel je me fie quasiment aveuglément. Parce que, figurez-vous que le chocolat est sans doute la chose la plus vraisemblablement réelle de notre environnement perceptible. Enfin, si vous préférez, nous pouvons « postuler » que le chocolat est la chose la plus réelle de notre environnement. Le chocolat n'est pas une unité de mesure en devenir, certes non, c'est l'Unité de Mesure ! Tout ce qui se situe en dessous du chocolat est donc terne, plat et peu réel ; tout ce qui se situe au-dessus du chocolat tend vers le réel. Par exemple, moi-même, votre serviteur, je me place (ou « je me situe » - Osez un travail objectif sur les mots « place » et « situation ». Osez, vous dis-je...c'est très intéressant. « Place » dans le sens de travail est un quasi-équivalent de « situation », avoir une bonne situation = avoir une bonne place. Aussi, dans le cas particulier de l'individu qui se fait raconter par un autre ses malheurs, on peut lui dire : bigre, vous êtes dans une mauvaise situation, je n'aimerais pas être à votre place. « Place » et « situation » ont considérablement évolué par rapport à l'exemple précédent... Vous voyez comme c'est intéressant ! Prenons un dernier exemple : (vous allez voir, c'est encore mieux après !) [...] *Par exemple, moi-même, votre serviteur, je me place (ou « je me situe » [...])*, quelle ambiguïté je génère ! En effet, « je me place » induit l'idée que je me place moi-même, il émane alors de cette locution quelque chose d'assez subjectif, par comparaison il se dégage de « je me situe » quelque chose d'un peu plus objectif, très peu mais suffisamment pour induire le lecteur en erreur. Ne trouvez-vous pas ?) – au-dessus du réel. Eh bien oui, en effet, lorsque je me croise pour la première fois le matin, je me trouve extraordinairement réel, je ne souffre d'aucun trouble identitaire, et si cela toutefois arrivait, je suppose que la lame de mon rasoir, écorchant quelque chair ici ou là, me ramènerait rapidement à ma réalité quotidienne, ennuyeuse, terne et plate, malgré le fait que je figure, dans la généalogie du réel, bien au-dessus du chocolat (au-delà ? non, je ne vais pas recommencer). Tenez, l'autre jour alors que je me promenais dans la rue sans but précis (déambuler) j'ai trouvé sur le trottoir, à l'angle du boulevard Beaumarchais et de la rue de la Farigoule, un morceau de fil de fer. Légèrement courbe et d'environ vingt centimètres (parfois et

pour plus de commodité pour le lecteur, j'emploie quelques unités de mesures communes) de long. Je ne pourrais en dire le diamètre, mais c'était petit, très petit, ce qui donnait à cet objet une flexibilité (toutefois contrainte par une rigidité relative) agréable au toucher. Malgré tout, et après quelques instants passés en compagnie de cet objet, force fut de constater que je n'en aurais aucun usage, qu'une fois passé le jeu des doigts pour tordre et détordre le susdit objet l'ennui s'installait. De plus, j'avais constaté que les passants m'observaient en douce, s'interrogeant sur ma raison ou, en l'occurrence, sur ma déraison. Franchement, cela me désobligeait, m'indisposait, cette sensation d'être épié est très désagréable et je savais parfaitement que l'image que je donnais à ces inconnus n'était pas conforme à celle que je me faisais de moi-même et cela à titre privé et public. Pour m'extraire de cette impasse je sortis de ma poche un petit morceau de chocolat noir et le mangeai. Pas de doute possible ! Ce petit segment de fil de fer est bien en-deçà du chocolat ! Aucun rapport, même le regard des passants s'était sensiblement modifié, aussitôt que j'eus reposé le fil de fer sur le sol et commencé à jouir du chocolat – je suppose alors que mon faciès s'était modifié, de l'interrogation et l'air stupide, j'étais passé à l'air réjoui – je sentais le regard, furtif certes, presque jaloux des passants. C'est une preuve non ?

Autre exemple alors. Il y a environ un an, je me rendais dans une grande capitale européenne dont le symbole est une sorte de grande tour toute enferrailée afin de rendre une visite de courtoisie et d'affaire à mon banquier. Je sais, c'est un peu snob d'avoir son banquier dans une grande capitale européenne enferrailée ou pas d'ailleurs, mais ce banquier s'avère être mon cousin. Ce jour-là, mon cousin m'offrit un cadeau, comme ça, pour exprimer le plaisir de me voir. J'ouvris la boîte et se trouvait, en miniature (vingt centimètres), une réplique de la tour toute enferrailée symbole d'une grande capitale européenne. L'objet me parlait, affichait sa nature symbolique et je me faisais complice, par cooptation, du symbolisme exprimé. *Pour définir l'objet, il faut le replacer dans la série complète dont il fait partie. On substitue ainsi au dualisme traditionnel de l'être et du paraître, une polarité de l'infini et du fini qui situe l'infini au cœur même du fini.*¹⁷ Mais pour définir l'objet, au-delà de son symbolisme affiché, encore faut-il le reconnaître pour se l'approprier, et créer pour compenser le déficit même de la nature de l'objet (ici l'objet est une reproduction approximative et infiniment plus petite, qui lui confère une valeur symbolique) une ouverture, un vide pour faire place à l'objet. *Ce mode d'« ouverture » est à la base de tout acte de perception et caractérise tout moment de notre expérience cognitive : chaque phénomène est dès lors « habité » par un certain pouvoir, « le pouvoir de se dérouler en une série d'apparitions réelles ou possibles ».*¹⁸ « Réel », « possible »...le doute s'installe quant à l'efficacité des glissements sémantiques pour nous faire apparaître le monde comme une entité « possible »

¹⁷ Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Editions du Seuil, 1965

¹⁸ Ibid.

ou « réelle », ou, si vous préférez, transcrire le devenir du « possible » en réel dubitatif. *Le problème du rapport du phénomène à son fondement ontologique devient, dans cette perspective de l'ouverture perceptive, le problème du rapport du phénomène à la polyvalence des perceptions que nous pouvons en avoir.*¹⁹ Avec, comme seules contraintes, des mises en situation suffisamment compactes pour pouvoir être comparées, mesurées jusqu'à la détermination méthodique afin de modifier, en agissant sur les sens, l'« ouverture perceptive ».

Ce qui ne retire en rien la valeur intrinsèque du chocolat en unité de mesure.

Il y a peu, j'ai été invité à participer à une émission de télévision, assez tard le soir, d'une grande chaîne nationale ayant la région comme vocation. C'était à l'occasion de la sortie de mon dernier ouvrage « *L'informel comme œuvre ouverte* »^h aux éditions du Seuil. Bien entendu, la sortie de cet ouvrage il y a six mois fait grand bruit, depuis lors. Mais vous savez, j'ai l'habitude du succès, mon ouvrage précédent « *Comment voyager avec un ornithorynque ?* » s'est vendu à deux millions d'exemplaires dans le monde (que des intellectuels), traduit en vingt-six langues. De quoi m'attirer quelques jaloux, prêts à tout pour amenuiser mes qualités. J'alterne ainsi dans ma vie les déambulations inutiles et les shows télévisuels (en les évitant) tout en faisant l'amer constat que ma réalité quotidienne est ennuyeuse, terne et plate, etc. C'est ainsi. Je me demande parfois si ma vie vaut la peine d'être vécue, en alternance avec un attrait extraordinaire pour le clinquant aussi dérisoire que les ors de la République. Je pense sincèrement que mon estomac n'accepte et ne digère que le chocolat et que mon cœur est en forme de balancier de pendule, en extension vers l'abstrait et le chocolat en guise de fil d'Ariane avec un balancement opposé vers le réel exacerbé, l'ancrage vers l'absurde, un absurde exponentiel, en compétition, en surenchère, etc.

Mon pauvre cœur, le dérisoire cardiaque est en crise.

Revenons à nos moutons, je vous parlais de cette émission à la télévision, figurez-vous que j'en ai conservé un enregistrement que j'ai rangé avec toutes les décorations, titres honorifiques, dont on m'honore, ce qui prouve bien par ailleurs que je vieillis (*chronos*, encore), ce qui peut paraître bien normal, j'affiche 74 ans à mon compteur (vous voyez bien que je peux utiliser d'autres unités de mesure que le chocolat...). Puisque j'évoque les récompenses et les titres (docteur *honoris causa* de l'université de Vérignon), je tiens à signaler tout de même qu'à ce jour je n'ai toujours pas été proposé à la Légion d'Honneur... Pourtant, je mérite... Je vous assure, je mérite. J'écris des livres traduits dans le monde entier, je suis donc une sorte de porte-parole de notre pays... et puis, cette décoration, on l'a donnée à plein de gens qui n'ont pas si mérité que ça... Ils ont peut-être servi l'intérêt de certains politiques, ou partis... Bref ! Moi, en tout cas, j'ai servi la communauté, par

¹⁹ Ibid.

mes circonvolutions intellectuelles, mes trouvailles. Je dirais même que mes déambulations inutiles me valent bien d'être Chevalier ! J'aimerais bien. Pouvoir faire bénéficier mes enfants, mes petits enfants ainsi que mes arrière-petits enfants des maisons éducatives de la Légion d'Honneur. Des écoles d'élites, où les enfants peuvent se la péter sévère sous prétexte que leurs grands-pères ont couché avec les intérêts d'une élite oligarchique.

Enfin, si quelqu'un de bien placé lit ces lignes... s'il peut penser à moi...

L'émission de télévision, j'y reviens, à son enregistrement, l'émission est animée par Frédéric Taddei, le voici :

- mon cher Zéphyrin Piriz, je suis très heureux de vous accueillir pour la première fois dans cette émission. Il est en effet très rare que vous acceptiez une invitation dans les médias et je vous remercie d'être avec nous ce soir. Tout à l'heure, le ministre de la culture, monsieur Frédéric Mitterrand, nous rejoindra sur ce plateau. Zéphyrin Piriz, êtes-vous fâché avec les médias ?
- mais pas du tout ! c'est seulement de la paresse, de l'impolitesse, de la négligence aussi
- vous avouerez que votre cas est assez particulier, vous êtes reconnu dans le monde entier, vous avez reçu des récompenses de toutes les grandes universités de la planète et pourtant le grand public, s'il connaît bien votre nom, ignore en, grande partie, le contenu de votre œuvre, cela ne vous gêne pas ?
- pas du tout, je ne suis pas très bon en vulgarisation et je dois avouer, qu'au lieu de vulgariser, je déambule volontiers dans les rues de ma ville. Les passants ne connaissent pas mon visage, c'est très agréable, parfois. Je dois préciser aussi que je possède en effet un grand nombre de récompenses mais je n'ai toujours pas été décoré de la Légion d'Honneur...je plaisante...
- je vois
- si, je vous assure, je plaisante...
- mais je vois monsieur le ministre de la culture qui arrive, très en avance d'ailleurs... Monsieur le ministre, prenez place...
- bonjour !
- je vous laisse volontiers poser une question à notre invité...
- bien volontiers...comment dois-je vous appeler ? professeur ? maître ?
- heuuu... Zéphyrin, si cela ne vous ennuie pas, à l'Etat Civil, « professeur » ou « maître » ne figurent pas...
- entendu... Comment avez-vous été amené à étudier les signes du réel ?

Portrait de Zéphyrin Piriz



- je ne sais pas. Puis-je à mon tour vous poser une question ?
- oui bien sûr
- pourquoi voulez-vous ignorer Céline pour vos commémorations 2011 ?
- heuuu...et bien... Un grand pays comme le nôtre se doit de commémorer des artistes, des écrivains à la moralité irréprochable...
- mais ça n'existe pas ! Les « moralités irréprochables » n'ont pas de sens dans le réel mais seulement dans le cerveau fertile des historiens à la botte des pouvoirs et qui ont besoin d'inventer des héros...le procédé n'est pas nouveau. De plus, parmi les écrivains que vous « commémorez » rares sont ceux dont vous pouvez maîtriser la biographie ! Certains sont peut-être des ordures !
- mais son passé antisémite.. ?
- ne prenez pas les habitants de ce pays pour des imbéciles ! la plupart connaissent parfaitement la part ignoble du passé de Louis Ferdinand Destouches, pour les autres il suffit de les avertir et surtout...surtout cessez de commémorer des hommes ou des femmes, mais des auteurs ou auteures. Car si vous cherchez la perfection chez les

hommes et les femmes, elle n'existe pas, pas plus chez Céline que chez Johnny Hallyday dont vous souhaitez commémorer le premier concert ! Toutefois, il y a quelques exceptions, prenons le cas des ministres de la République, eux devraient donner en exemple leur morale exceptionnelle, est-ce votre cas monsieur Mitterrand ?

- vous me décevez beaucoup. Et vous, quand j'y pense, qui pleurez jour et nuit auprès de votre député et de votre sénateur, sans parler des ministères, pour obtenir votre Légion d'honneur ! Régulièrement, c'est un gendarme qui vous raccompagne chez vous... après avoir fait le siège d'un parlementaire. Ou alors c'est tout ce que vous avez trouvé pour économiser le prix d'un taxi ! Tout ça ne vous honore pas monsieur ! Puisque c'est comme ça...

Le croyez-vous mais il s'en fut, le bougre ! La nuit, entre deux études de sens, lorsque mon esprit balance entre *semios* et *philosophia*, entre « ciel bleu » et « réalité féroce du boa constrictor », je réécoute cet enregistrement. Cela me fait un bien fou. Une bouffée d'air pur. Et cela tout simplement parce que je sais, moi, qu'en me rendant à cette émission, je n'avais absolument pas l'intention de provoquer Frédéric Mitterrand à propos de Céline. Bien au contraire ! J'avais espéré entrer dans ses bonnes grâces afin d'obtenir enfin la boutonnière rouge qui me permettrait enfin d'inscrire (par anticipation) mes arrière-petits enfants à la maison d'éducation de la Légion d'honneur. Eh oui, c'est ainsi... j'aime les privilèges et je ne sais pas pourquoi mais je m'extasie à l'idée de pouvoir accéder à quelque chose que les autres ne peuvent pas obtenir. Mais attention ! J'aime les privilèges, mais les honneurs sont abjects ! Tous ces gens, qui vous déroulent le tapis rouge, qui veulent vous appeler « professeur » ou « maître », me dégoûtent ! Quel horreur ! Ces mains qu'on serre, devenues subitement molles et gluantes au point qu'elles ruissellent dans le caniveau des compliments finissant par les obstruer d'immondices visqueuses ! Tous ces sourires greffés, liftés, scotchés sur des façades froides et lisses qui bondissent sur votre épaule pour être sûres de figurer sur la photo... Tous ces gens dont la veulerie fait usage de morale et dont la principale activité consiste à frotter fort pour faire reluire vos pompes ! Cet or de la République emprunté aux monarchies non constitutionnelles d'un autre temps ! Je hais les honneurs !

Mais j'aime les privilèges. C'est curieux, non ? Sentez-vous bien la différence entre « privilège » et « honneur » ? oui je le pense. Vous êtes aguerris maintenant.

Bon, je vais aller faire un petit somme, ensuite je déambulerai et, à la nuit, je m'échapperai de cette opacité ambiante pour rejoindre les interstices d'espaces qui hébergent les solécismes bienveillants.

J'ai comme privilège d'oser des choses comme ça etc.

Essai sur les lendemains qui chantent

Personne ne peut imaginer cela. Un tas de linge énorme, peut-être un mètre cinquante de haut, dans lequel on peut identifier (ou imaginer) des pantalons, deux pantalons pour être précis, tous les deux noirs, quelques slips de couleurs diverses, trois serviettes identiques avec une sorte de blason vieillot sur lequel on voit distinctement des initiales : PP, une paire de draps très fins, des chaussettes, une dizaine toutes identiques, vers le bas du tas des tissus non identifiables. Mais cela n'est qu'un détail au regard de tout ce qui peut encombrer la pièce. Juste devant le tas de linge se trouve une massive table toute en longueur et pouvant accueillir six convives et sans doute plus. Sur la table – où il ne reste pas un centimètre carré disponible – se trouvent (dans n'importe quel ordre), une bouteille de Coca-Cola, quelques boîtes vides et sans usage apparent, un gros cendrier rond, du tabac à rouler et des feuilles à rouler de marque RIZLA +, un nombre invraisemblable de post-it jaunes empilés les uns sur les autres, tous recouverts d'une écriture illisible, des marque-pages, des journaux par dizaines, les uns sur les autres, idem pour les livres, celui du dessus porte comme titre « L'œuvre ouverte » de Umberto Eco, deux pots de yaourt recyclés, consommés et nettoyés, rangement pour stylos, feutres et Stabilos, jaunes et bleus, un petit ordinateur auquel s'est adjoint un écran de taille respectable et une paire d'enceintes, une lampe de type « architecte » dirigée vers un mur blanc, ou crème, entre les deux des CD, DVD et cassettes VHS en tas, une boîte transparente pleine de nounours en chocolat, il en reste un tiers environ, une lampe électrique sans pile, on recharge la batterie avec une petite manivelle, quelques boîtes de médicaments vides, des sachets vides et plein de bonbons Fisherman's Friend, une noix, un flacon de correcteur blanc de marque Pentex, le tout sur une nappe bleue quelque peu défraîchie.

A côté de la table on peut voir un divan recouvert d'un tissu épais rouge, au centre un tapis aux couleurs douteuses sur lequel se trouve une petite table de salon, montée sur roulettes et sur laquelle se trouvent d'autres empilements essentiellement composés de livres et de dossiers. Sur cette petite table se trouve posé de manière presque incongrue un œuf en bois poli. Mais ce n'est pas tout, dans cette pièce de 8m50 x 5, se trouvent également un coin cuisine, réfrigérateur, cuisinière (surplombée d'un horrible poster représentant des fruits, poires, figues et raisin), micro-onde, un meuble de rangement, une cafetière, un évier. Ça, c'est simplement pour vous donner une idée de l'endroit où je vis, pour donner le contexte et se faire une image.

Je pense que Maurice ne va pas tarder à arriver. Il arrive.

- bonjour Maurice
- bonjour Pierre
- voilà tout ce que tu m'as demandé est là...

Maurice présentait dans ses deux mains un paquet que j'ouvris sans tarder. A l'intérieur se trouvaient cinq cents cartes de visite : Pierre Poivre, Opérateur indépendant, 72, rue de la Pompe, 75016, Paris.

- franchement Pierre, que veux-tu faire de ces cartes de visite et que signifie opérateur indépendant ?
- un opérateur indépendant ? je ne sais pas au juste... si je cherche sur Google il est fort probable que je serai orienté vers des opérateurs de téléphonie...enfin, peut-être...
- mais c'est ridicule Pierre, tu ne travailles pas dans la téléphonie, tu es écrivain !
- ce n'est pas tout à fait exact Maurice... je ne suis pas « écrivain » mais « nègre », terme que d'ailleurs je revendique... D'ailleurs, que voudrais-tu que j'indique comme profession sur une carte de visite ? nègre ?
- non, ce ne serait pas politiquement correct...
- eh bien voilà ! comme je ne pouvais pas indiquer « nègre », j'ai fait inscrire : Opérateur indépendant !
- de plus...je ne sais pas comment tu fais, tu écris cinq livres, au moins, en même temps !
- question d'habitude

fiis-je, modestement. C'est vrai, j'ai toujours été modeste, d'ailleurs, tous les « nègres » sont modestes... la moindre excoissance d'ego serait fatale au « nègre ». Se croire plus malin que l'auteur que l'on voit se pavaner sur les plateaux de télévision à vanter son ouvrage qu'il connaît à peine...cela deviendrait insupportable, intolérable et le « nègre » passerait de l'autre côté de la barrière, deviendrait auteur avec tous les risques que cela suppose. En effet ne pas vendre un livre pour quelqu'un qui a écrit – pour d'autres – des livres à succès, ce serait un comble ! destructeur ! Pour ma part, il n'y a aucun danger, jamais je ne prendrai ce risque...Au moins, avec ce que j'écris, succès ou pas, je gagne la même chose... Je vis bien, je suis propriétaire de mon appartement, ce qui est un bon investissement, je possède également une maison en Provence où je ne mets jamais les pieds. J'ai des voisins charmants, dont Maurice, qui le pauvre est en instance de divorce – sa femme est partie avec un autre voisin en partance pour le Brésil...c'est malheureux. Depuis, comme tous les autres occupants de l'immeuble, j'essaye de le distraire, de l'occuper. Par exemple, ces cartes de visite, je n'en ai nullement besoin, surtout avec « Opérateur indépendant » comme profession...Non, je n'ai fait cela que pour occuper Maurice. Si je lui avais fait faire des vraies cartes, il me les aurait données et serait rentré chez lui sans un mot, mais là ! avec « Opérateur indépendant », je suis bien certain que pendant tout le trajet – 20 mn en tout - il se sera posé la question, « mais pourquoi Opérateur indépendant ? ». Et voilà. Cela peut être aussi simple que ça la vie.

- d'ailleurs Pierre, dis-moi, comment ça se passe avec les auteurs, ils te commandent une histoire précise dont ils ont élaboré le scénario ?

Pierre semble enclin à parler et c'est bon signe.

- tu sais, Maurice, il n'y a pas de règle ni d'usage. Parfois je ne rencontre jamais l'auteur, c'est arrivé récemment, un éditeur a pris contact avec moi et m'a commandé un livre sur les sciences pour les enfants de 12/16 ans. J'ai accepté, il sera soumis (et signé) par un scientifique de renom
- ce n'est pas possible...
- et si... parfois les auteurs n'ont pas d'idée, ou une mauvaise idée que je remue et secoue pour en faire une bonne. De toute façon, ils s'en foutent, tout ce qu'ils veulent, c'est faire du succès
- et pour ça tu es très fort, tu dois avoir une sacrée réputation dans ton milieu

C'est intéressant d'évoquer « le milieu » pour parler de ma « corporation », en fait, on n'existe pas vraiment, nous n'avons pas de réel statut, ou alors « travailleur indépendant » ce qui est guère mieux qu' « Opérateur indépendant », quand on y pense... Par essence, nous sommes enfermés dans le coffre-fort ultra-sécurisé du secret... Il y a toutefois une exception dans notre profession, ceux qui rédigent textes et discours des politiques. Ceux-là, qui sont en général de jeunes politiques en herbe, ont la part belle ! D'ailleurs, dans leur cas, on ne dit pas « nègre », mais « plume » ! Ce n'est pas beau ça « plume » ! Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? « Plume » ! Félicitations monsieur, vous pouvez passer ; et vous ? « nègre ». Ah, vous avez vos papiers ?

C'est ainsi, il y a une hiérarchie pour ceux-qui-écrivent-à-la-place-des-autres et « nègre » est en bas de l'échelle sociale de notre profession. Mais cela aussi m'indiffère. J'aime mon métier. J'aime me mettre à la place de l'auteur, prendre son regard. C'est ainsi que j'élargis sans cesse le champ de mes points de vue. Je brille moins que l'auteur, qui d'ailleurs se consume plutôt qu'il ne brille, mais j'apprends, j'exerce ma mémoire, je deviens un peu plus intelligent que je ne l'étais auparavant. Et tout cela dans le secret absolu. Sauf pour Maurice, pour contrecarrer sa potentielle dépression, je vais lui délivrer une belle histoire.

- oui, c'est vrai que je me défends... Maurice, puis-je t'offrir un verre de l'amitié ?
- volontiers, mais parle-moi encore de ton métier.

Maurice est directeur d'hôpital. C'est un gestionnaire. Je ne l'ai jamais entendu parler de littérature, de cinéma ou de musique. Il y a peu, je ne connaissais Maurice que de vue, pour le croiser de temps à autre dans la cage d'escalier. Ce n'est que depuis que sa femme l'a quitté, et qu'il est en arrêt maladie pour cause de dépression qu'il s'est mis à parler à ses voisins. D'ailleurs nous nous sommes tous mis à nous parler les uns les autres. Nous sommes redevables à Maurice

d'avoir créé du lien social dans notre immeuble, que des gens très différents, comme madame Evelyne qui est voyante extra-lucide ou psychothérapeute, quelque chose comme ça, quelqu'un avec qui je n'aurais sans nul doute jamais échangé un mot sans les problèmes de Maurice. Depuis nous devisons agréablement, nous nous invitons entre nous pour parler de choses et d'autres et surtout de n'importe quoi. Nous sommes tous extrêmement différents, parfois même tout nous oppose excepté la condition sociale et l'immeuble. Evidemment pour habiter rue de la Pompe, il ne faut pas être pauvre... Moi c'est un peu différent, j'ai gagné pas mal d'argent avec un auteur à succès dont les initiales sont ML (ML a ceci d'intéressant pour moi, outre l'argent, qu'il me faut environ trois jours pour écrire un roman en son nom, c'est écrit gros, papier épais, un nombre de pages très réduit à l'égal du vocabulaire) en assez peu de temps. Juste de quoi acheter cet appartement. Juste après cette série de livres pour ML, j'ai joué de malchance. Notre « milieu » a appris malencontreusement que je pigeais pour ML. Ça m'a un peu cassé ma réputation, ça s'est arrangé depuis, mais comme j'ai tout investi dans cet appartement, il ne me restait pas assez pour continuer à vivre dans mon logement, alors j'ai déménagé ici. En transit me disais-je alors. Mais de fait, je me plais ici alors je reste.

- avec plaisir Maurice que voudrais-tu savoir ?
- je ne sais pas, comment tu as commencé par exemple ?
- tu ne vas pas le croire, mais je ne me souviens pas « avoir commencé »... au collège, et pour quelques francs, je faisais les rédactions des élèves. Au lycée cela a continué, puis je suis rentré à la fac.
- la fac de quoi ?
- d'histoire. Jusqu'en licence
- alors, tu as un diplôme

Maurice dit cela d'une manière bien étrange. Je n'arrive pas à déterminer si cela le rassure de savoir que j'ai un diplôme, ou bien s'il me resitue par ce fait dans une certaine normalité. Il faut dire que Maurice est bardé de diplômes.

- et non. J'ai arrêté au dernier semestre de l'année.
- au dernier semestre ? Juste avant l'examen, mais pourquoi ?
- c'est simple, même si tu vas avoir bien du mal à me croire... A la fin du deuxième trimestre, un étudiant de la même année que moi est venu me voir et m'a demandé de l'aide pour rédiger son mémoire. Je lui ai répondu que ce n'était pas possible, qu'il fallait que je travaille sur le mien. Il a insisté, insisté, et m'a proposé mille francs, compte tenu de l'érosion monétaire cela ferait sept ou huit cents euros d'aujourd'hui et j'ai accepté. Tu sais, je ne viens pas d'une famille très riche, pour moi, mille francs me permettaient de

payer plusieurs mois de ma chambre de bonne. Et puis, je pensais alors que c'était jouable de rédiger deux mémoires...

- ça alors ! une histoire de fou...
- attends de voir la suite ! quelques jours plus tard un autre étudiant, toujours de la même promo, m'a demandé la même chose, j'ai dit non, il a proposé deux mille francs, j'ai accepté, puis un troisième est venu me proposer trois mille francs... et finalement, j'ai rédigé trente-trois mémoires, soit l'intégralité de ma promotion...
- ?!?!?
- et oui, tu comprends pourquoi je n'ai pas eu le temps d'écrire le mien ?
- trente-trois mémoires.. ?
- mieux que ça encore...j'ai commencé à rédiger les mémoires et j'ai constaté que cela se passait très bien, les idées me venaient toute seule. Alors, je suis allé voir les étudiants de maîtrise et j'ai écrit six mémoires et enfin deux thésards sont venus me voir...
- mais c'est complètement dingue !
- l'autre jour, je ne sais plus dans quelle rue, je regardais des ouvriers poser des pavés, tu sais un peu à l'ancienne, et ce qu'ils faisaient était fantastique ! je ne suis pas capable de faire quelque chose comme cela ! Tu vois ? chacun son truc, son petit talent, moi je sais faire ça, écrire, et toi gérer un hôpital...
- je ne suis pas mauvais comme directeur d'hôpital, c'est vrai mais c'est commun, mais toi, écrire comme cela c'est unique !
- mais pas du tout, je ne suis pas seul dans ce métier...
- et vous seriez combien ?
- oh je ne sais pas, une quinzaine sans doute, plus les occasionnels et les amateurs...
- mais je voudrais comprendre, pourquoi n'écris-tu pas à ton nom ?
- je ne sais pas, je n'ai pas envie, tout simplement... Et puis, « nègre » c'est particulier, j'écris en fonction du commanditaire, son âge, son éducation, sa taille, sa façon de parler, j'écris « au travers » lui, je pense pour lui...
- et quand tu ne le rencontres pas ?
- je vais sur Internet, je cherche des photographies, des interviews, tout, n'importe quelle info est bonne à prendre... je me l'imagine, je me le représente toujours selon le même mode opératoire, les contours, un peu de couleur, un contexte (intérieur/extérieur), et j'affine les traits au fur et à mesure que je m'informe
- c'est très intéressant, mais tu n'as vraiment pas envie de devenir célèbre ?
- hé non, je te l'ai déjà dit, pas du tout

- pour quels personnages célèbres écris-tu ?
- tu ne crois tout de même pas que je vais répondre ? c'est un secret absolu !
- dis-moi au moins un nom...
- bon parce que c'est toi...j'écris au nom de... je ne te dis pas son nom, mais tu vas comprendre...j'écris pour BHL
- BHL ??
- hé oui... mais avant d'aller plus loin, je dois te dire que je suis très heureux de te voir reprendre goût à la vie...
- oh tu sais, je me dis que la vie ne s'arrête pas là...et puis contrairement à ce que vous croyez tous dans l'immeuble, le départ de ma femme n'est pas la seule cause de mon mal-être...
- ah bon.. ? mais alors ?
- et bien figure-toi qu'il y a trois mois, j'ai décidé d'arrêter de fumer...
- une bonne idée Maurice, fumer... pour un directeur d'hôpital, ça ne fait pas très sérieux...
- je sais, je suis d'ailleurs allé voir un médecin de l'hôpital qui m'a prescrit un médicament aujourd'hui interdit... Ça a été terrible !
- raconte, après j'en finis avec BHL
- figure-toi que mon médecin ne m'a pas averti des effets secondaires... Des troubles légers de la perception, mais ça... passe encore. Pendant des semaines j'ai fait le même cauchemar... je jouais au football, un vraie match, une vrai équipe de pro à ceci près que je connaissais tous les joueurs des deux équipes ou, plus précisément, j'en connaissais certains, la moitié environ et l'autre moitié était composée de gens que «j'avais» connus... mais morts depuis peu ou depuis longtemps. A chaque fois ce rêve se répétait à l'identique, le match commençait, après à peine deux minutes, un joueur de l'équipe adverse, un mort, nous marquait un but. Applaudissement du public. Oui, dans le rêve il y avait même un public de supporters chevronnés. J'allais voir l'arbitre – type que je connais mais que je suis incapable de situer – car il me semblait incongru voire révoltant qu'il puisse valider un but marqué par un mort !
- ???
- ben quoi ? à ce que je sache un mort ne marque pas de but.. ! Je me trompe Pierre ?
- heu non, tu as raison, mais ce n'est qu'un rêve...
- justement, tu as bien dû lire quelque chose sur la psychanalyse, peut-être même en as-tu écrit un ?! Tu pourrais m'éclairer sur ce rêve...

- non, pas sur la psychanalyse, mais « autour » oui, il y a beaucoup d'auteurs (pas les meilleurs) qui aiment que l'on cite Freud...
- alors, que peux-tu me dire de mon rêve ?
- tout d'abord, il est atypique car il y a beaucoup de monde dans ton rêve et c'est rare. En effet, si je compte les deux équipes cela fait vingt-deux joueurs plus l'arbitre vingt-trois et je ne compte pas le public évidemment.. Généralement, il y a moins de monde dans un rêve. Contrairement à ce qu'a pu écrire Freud, les rêves ne sont pas tous porteurs d'une valeur symbolique... Dans la plupart des cas ils n'ont pas de rôle réel, ils ne sont que la conséquence du travail que fait ton cerveau pour trier, classer, réencoder, consolider les souvenirs. Mais le tien est obsessionnel et à défaut d'une lecture symbolique on peut lui accorder une valeur « préoccupationnelle ». Dans un rêve récurrent, on trouve trace de choses qui te tourmentent ou t'angoissent... mais là, je ne vois pas...cette idée de mélanger les morts et les vivants...le football... étrange
- c'est sans importance, de toute façon, je ne fais plus maintenant ce rêve... Alors, BHL ?
- ah oui, BHL... un personnage peu sympathique... cela fait un certain nombre d'années que j'écris ses livres... ça t'en bouche un coin... mais chaque fois que je le rencontre, il ne m'adresse pour ainsi dire pas la parole, il s'adresse à sa secrétaire qui me transmet... Très désagréable ! Dernièrement, j'ai écrit « De la guerre en philosophie » et pour tacler l'essayiste « philosophe », j'ai glissé, page 122, une allusion au philosophe Jean-Baptiste Botul...
- et alors ?
- alors le problème c'est que Botul n'existe pas, il est la création astucieuse et intelligente de Frédéric Pagès²⁰ et de ses amis...
- ce Botul n'existe donc pas.. ? mais alors il ne relit même pas s(t)es livres... car il est suffisamment cultivé pour savoir que ce philosophe n'existe pas...
- en effet, bien raisonné ! Le plus curieux, c'est que personne n'a imaginé – et pourtant cette histoire a fait grand bruit dans la presse – que ce livre soit écrit par un « nègre » et que celui-ci, dans un élan revancharde et un peu suicidaire, ait introduit un piège, un virus, un « cheval de Troie »...
- « un peu suicidaire » ?
- eh oui, tu imagines la nature de nos relations maintenant... Il est furieux après moi mais ne peut rien faire sinon tout le monde apprendrait qu'il a un « nègre »... hé, hé, hé...

²⁰ Frédéric Pagès, sous le nom de Botul : *La vie sexuelle d'Emmanuel Kant*, 1999, *Landru, précurseur du féminisme*, 2001, *Nietzsche ou le démon de midi*, 2004, *La métaphysique du mou*, 2007, Editions Mille et une nuits

- c'est diabolique...
- non, ne sois pas excessif, c'est seulement amusant et sans conséquence. Il faudra toutefois que je fasse attention que cela ne se sache pas trop dans le « milieu », sinon je perdrais un peu en crédibilité... mais ce ne serait pas si grave que ça...

J'ai, pour la première fois de ma carrière de « nègre » dérogé à une règle essentielle, la confidentialité. Cela me ravit d'avoir maintenant un « blanc » comme complice. Oui, si le « nègre » est dans l'ombre, le « blanc » est dans la lumière, ce qui pourrait faire le lit des racistes blancs, en supposant qu'ils aient besoin d'élargir l'éventail de leur argumentaire. Seuls les racistes peuvent être outrés du terme « nègre », les autres se réfèrent au dictionnaire étymologique. Quand on ne peut s'empêcher de superposer un mot, en l'occurrence « nègre » à une idéologie « colonisation, esclavagisme » on ne s'étonne pas qu'en pleine révolution tunisienne, certains politiques de notre beau pays se soient rangés du mauvais côté... réflexe postcolonial. Les voir ramer à contre-courant de l'histoire est pathétique. Soyons clairs donc, tant qu'il y aura des racistes blancs, je serai noir.

Maurice est resté longtemps, nous avons parlé de choses et d'autres. Il a parlé de lui et moi de moi. Ça m'a aidé. Je vais continuer à écrire pour les autres, écrire pour personne est vain. Je pense que postuler pour l'anonymat est une bonne stratégie, à l'ère du numérique les lettres se dissolvent dans le nombre. Je vais continuer à écrire pour les autres pour le plaisir, pour la recherche obscure et souterraine de la connivence, et continuer encore même si de temps à autre je pouffe comme un enfant ou pleure comme une madeleine ; c'est émotionnellement instable un homme qui aborde le monde sous le signe de l'ogre, avec un appétit démesuré, et en supplément, une allégresse indestructible pour enchanter les lendemains d'un écrivain obscur, mais inlassablement à l'affût.

Essai sur les terminaisons du futur

J'ai passé une grande partie de ma vie dans le corps d'un ordinateur. Quand je dis « corps », il s'agit de l'unité centrale, vous l'aurez compris. J'ai subi l'épouvantable tentation de me réfugier dans le connecteur d'alimentation de la carte mère mais la proximité du support de processeur m'a découragé. Les modalités d'application et de domestication de la mémoire me semblaient terriblement compliquées et j'avais bien raison, les connecteurs de mémoire vive sont revêches et rebelles à un point qu'il est difficile d'imaginer, d'ailleurs cette « grande partie de ma vie » je préfère l'oublier... La mémoire et l'oubli cohabitent joyeusement comme dans un jeu de société, c'est-à-dire que cela ne pose in fine aucun problème, aucune pression environnementale, ça ne compte pas, surtout le jour de la mort de Maria Schneider quand le seul mouvement de hanche est le tango dans une grande ville, mais là n'est pas le problème. L'errance numérique s'avère suppôt du hasard et à terme du chaos. La vie est *bios* dans l'ordi, certes, mais aveugle. Il faudrait remonter jusqu'à l'écran pour trouver une fenêtre, une échappatoire, mais il ne m'était pas accessible. Alors, atteindre la souris est tout à fait impossible. Imaginez ! la souris est le cerveau, le donneur d'ordre. Si je parvenais jusqu'à elle l'espoir me serait donné de

L'impression que j'ai comme lecteur, c'est que j'assiste à une série d'effets dont j'ignore les causes. Et à ce moment-là – et ça c'est une autre question – qu'est-ce que le fantastique et quels types de rapports détermine-t-il entre littérature et réalité ?

*Il y a là deux questions. La première touche [...] à ce problème de la causalité, et surtout au problème du temps, du fait que moi, je me sens projeté très souvent dans des bifurcations du temps, dans des temps qui ne sont plus ceux que je peux mesurer avec ma montre-bracelet. Une bonne partie de mes contes fantastiques se jouent autour de cette modification de la notion ordinaire, causale du temps. Ça, je ne peux pas l'expliquer. Simplement je le subis. Il y a des moments où je me trouve placé dans des situations temporelles qui ne coïncident plus avec les situations ordinaires de la temporalité. Quant à ta dernière question, je l'ai déjà oubliée.*²¹

me mettre en situation échappatoire, salvatrice. Imaginons que je puisse y arriver... Alors, je ne me gênerai pas pour intimer l'ordre, à l'ordi, de changer de cap, de se désorienter, de se naufrager

²¹ Julio Cortázar, entretien avec Marcel Bélanger, in *Nuit Blanche* n°69, printemps-été 1982, p20

volontaire... Mais ce n'est pas possible, je ne peux l'atteindre. Il me faut trouver autre chose. L'alimentation, c'est trop dangereux. Le ventilateur, une chance sur deux, je passe ou je me fais découper en morceaux. Je le fais ou je ne le fais pas. Je ne le fais pas car il y a des moments, comme ça, où les 1 et les 0 ne nous suffisent plus à nous parer de toutes les vicissitudes de la réalité, j'en ai pu peuve c manq d conxio neuronle, ma ç va s' rangr, j' spr

*[...] dès l'enfance, mon idée de cette réalité n'était pas la même que celle de mes camarades d'études, parce que pour eux la réalité n'était pas la même que celle de mes camarades d'études, parce que pour eux la réalité était toujours l'acceptation un peu conformiste d'une réalité imposée par la voie intellectuelle. Ils savaient déjà ce qu'était une chaise, un crayon, leur maman. Et pour moi, tout était un peu flou, c'est-à-dire que tout le temps j'avais une impression un peu poreuse de la réalité. Et c'est encore ainsi aujourd'hui. C'est-à-dire que j'accepte la réalité ; mais pour moi en tout cas, c'est une espèce d'immense éponge pleine de trous, et par ces trous il se glisse tout le temps des éléments, des prétendues coïncidences, qu'on appelle le hasard aussi, qui la modifie, qui la fait basculer, qui la fait changer. [...]*²²

J'ai dû me faire aider... j'ai demandé l'asile politique à l'Institut National des Prospectives Sociétales (INPS) qui me l'a refusé. D'autres organismes, entités de toutes sortes ont également refusé d'accéder à ma demande. J'ai fini par entrer en contact avec trois grammairiens qui ont accepté de m'héberger, de jouer le rôle de « fournisseur d'accès ».

Ma première rencontre avec eux fut un choc. J'aurais dû m'y préparer pourtant, leur nom était un indice suffisant : Gaspard, Melchior et Balthazar Belleville. Etrange, non ? que trois grammairiens portent le même nom. Je n'étais pas au bout de mes surprises... Lorsque je leur rendis visite, rue Bescherelle, je fus stupéfait de voir trois personnes absolument identiques en tout point : des triplés !

Les triplés Belleville



²² Ibid.

- Gaspard : monsieur,
- Melchior : avez-vous fait
- Balthazar : bon voyage ?

Si toutes nos conversations ont vocation à se diluer dans trois personnages identiques, mais décalés d'une fraction de seconde (lorsque l'un se gratte la joue, le deuxième enchaîne une seconde plus tard, puis le troisième), les choses allaient se compliquer...

Des triplés grammairiens devaient se compléter à merveille, je, tu, il... Les nous, vous, ils/elles devaient les faire rire quoique, à première vue, rien n'indiquât que ces personnages aient développé à perte de vue un programme réjouissant, pétri de bonne humeur...

- Gaspard : connaissez-vous
- Melchior : Georges
- Balthazar : Perec ?
- Moi, l'air faussement connaisseur : bien sûr !
- Gaspard : nous vous demandons de rédiger un texte
- Melchior : à la manière de Georges Perec,
- Balthazar : dans « La Disparition »
- Moi, gêné mais rigide dans ma posture de « connaisseur » : comme par exemple ?
- Gaspard : eh bien, vous devez
- Melchior : écrire un
- Balthazar : texte sans e

Ecrire un texte sans eux.. ? J'allais finalement regretter les circuits intégrés, à l'ombre de ma carte mère.

- moi, esquissant un geste de malcompréhension : sans eux ?
- Gaspard : sans la lettre
- Melchior : e,
- Balthazar : comprenez-vous ?
- Moi, faux cul : j'entends bien, vous voulez que j'écrive un texte sans la lettre e, c'est bien ça ? Combien de pages ?
- Gaspard : vous avez le choix
- Melchior : du nombre

- Balthazar : de caractères
- Moi, faussement rassuré : je m'y mets de ce pas
- Gaspard : prenez plutôt ce stylo
- Melchior : et cette feuille de papier,
- Balthazar : c'est plus commode, pour écrire

Je me lançais dans ma première aventure littéraire, mais qu'écrire ? je vais faire comme tout le monde et raconter mon enfance :

J suis né dans un petit village de 20 000 habitants. Mon père était instituteur et ma mère décoratrice. J'ai un sœur de cinq ans plus âgé que moi. Il a fait des études de médecine à Strasbourg alors que j'étudiais la mécanique quantique à l'université de Genève, mais j'aurais tout aussi bien pu étudier la psychologie afin de mieux comprendre la résilience. J'ai toujours eu beaucoup d'attrait pour la physique, même si mes parents m'ont ouvert d'autres horizons. La situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui fait que rien de ce que j'ai appris durant mes études n'est utile à quoi que ce soit. De toute façon, je n'ai jamais pu plaindre de mon enfance, il fut agréable et intellectuellement enrichissant. J'avais beaucoup d'amis ou plus exactement des copains que je retrouvais le soir pour aller draguer les filles... Il faut bien que jeunesse se passe... De ce côté-là, j'avais beaucoup de chance, je plaisais aux adolescents tellement qu'il fallait parfois que je m'enferme à double tour chez moi, ce qui me laissait tout le loisir d'étudier... C'est comme cela que j'ai pu accéder à des études supérieures. Ma sœur, elle, n'avait pas besoin d'être forcée, elle aimait travailler, apprendre... Ce qui n'était pas mon cas. Grâce aux filles, j'ai étudié des choses passionnantes... De plus, j'aimais lire tous sorts de livres ou de revues. J'étais passionné à la lecture de l'encyclopédie, j'aimais les dessins, photographies et autres illustrations suggestives. Il est vrai que je n'étais pas très doué pour la grammaire ni pour les langues. Je compensais avec mes énormes capacités en mathématiques et plus particulièrement en géométrie. C'est comme cela que je me suis retrouvé à étudier la physique. Mais, je dois dire que ma jeunesse n'a pas consisté à étudier ou à fuir les filles, loin s'en faut ! J'avais quelques passions d'adorants comme l'événementiel de trucs ou à soi. Ce n'est qu'un peu plus tard que je me suis retrouvé prisonnier d'un ordinateur. Mais ça, c'est un autre histoire.

- Moi, triomphant : ça va ?

Après un temps

- Gaspard : ce n'est pas
- Melchior : ce qu'on vous a
- Balthazar : demandé !
- Gaspard : vous n'avez

- Melchior : rien
- Balthazar : compris..!

Leurs yeux étaient devenus inquisiteurs... Pourtant, j'avais bien fait ce qui m'avait été demandé, rédiger un texte sans e.

- Gaspard : nous avons fondé
- Melchior : beaucoup d'espoir
- Balthazar : en vous...
- Gaspard : Nous allons devoir
- Melchior : passer
- Balthazar : à un autre exercice.
- Gaspard : Vous allez apprendre
- Melchior : ceci
- Balthazar : par coeur :

Pour les verbes déterminés par...ENIR : il faut enlever... ENIR et ajouter IENDR + les terminaisons du futur.

Venir	Je	v	iendr	ai
Maintenir	Tu	maint	iendr	as
Parvenir	Il	parv	iendr	a
Obtenir	Elle	obt	iendr	a
Subvenir	Nous	subv	iendr	ons
Convenir	Vous	conv	iendr	ez
Détenir	Ils	dét	iendr	ont
Survenir	Elles	surv	iendr	ont

Sans exception

C'est incroyable, je me demande, à ce stade de mon histoire, si le monde dans lequel j'évolue, n'est pas dépourvu de sens, de logique, de matérialité... Peut-être faudrait-il rétablir quelques frontières entre la pensée et le langage, entre le langage et l'écriture, entre signe abstrait et pensée abstraite. Les quelques substances de pensée que je peux reproduire mécaniquement ici ne sont que des bribes, ma mémoire ne me permet pas de communiquer l'exact cheminement des locutions non phonologiques, des agrégats et digressions de mon activité neuronale.

En principe, il ne serait pas nécessaire de supposer que d'un côté, il y a une substance pensante, et de l'autre, l'univers des choses pensables. Aussi bien les atomes que les symboles peuvent être conçus comme entités ontologiquement homologues, comme stoicheia faits de la même pâte. Il ne faudrait considérer l'Esprit que comme un dispositif qui fait partie du Monde ; ou bien considérer le Monde comme capable de s'interpréter lui-même et déléguant une partie de lui-même dans ce but, de sorte que parmi ses atomes infinis ou indéfinis, certains vaillent comme symboles représentant tous les autres atomes, exactement au sens où nous-mêmes, êtres humains, lorsque nous parlons de phonologie ou de phonétique, nous déléguons certains sons pour parler de toutes les phonations réalisables. L'Esprit devrait donc être représenté non pas comme placé face au Monde, mais comme contenu dans le Monde, et avoir une structure telle qu'il puisse parler non seulement du Monde (qui s'oppose à lui) mais aussi de lui-même en tant que partie du Monde, et du processus même en vertu duquel, en tant que partie de l'interprété, il peut fonctionner comme interprétant. A ce stade, cependant, nous n'aurions plus affaire à un modèle, mais à ce que le modèle tente de décrire maladroitement.

Acceptons donc, par souci de commodité et de simplicité, de penser d'un côté à un Monde, et de l'autre à un Esprit qui l'interprète ou l'enrichit de nouvelles configurations possibles.²³

Et c'est une mauvaise nouvelle... Bien entendu, je me suis fait virer par les grammairiens, je ne comprenais même pas ce qu'ils me demandaient, une histoire de futur, de conjugaison finalement. Pourquoi, sans transition, passer de l'informatique à la conjugaison ? Sans doute une histoire d'algorithme mal assumé, mal digéré. Sinon je ne vois pas pourquoi il me faudrait, là, tout de suite poursuivre mon voyage puisque je suis condamné à chercher de nouvelles ouvertures, des passages escamotés et des portes secrètes.

Il me faut trouver un nouvel hébergeur, le temps de trouver un autre hébergeur.

Surtout, ne pas me tromper de porte.

²³ Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, Grasset, 2010

Essai sur la conscience apprivoisée (en deux temps)

Premier temps. Au-delà, le dialogue

- *S'essayer au « roman comique » dans la mesure où un texte doit pouvoir arriver à évoquer d'autres valeurs et apporter ainsi sa contribution à cette anthropophanie²⁴ que nous persistons à croire possible. Il semblerait que le roman traditionnel suive une fausse piste en limitant le lecteur à son univers, qui est d'autant plus caractérisé que le romancier a plus de talent. Pause obligatoire aux divers stades du dramatique, du psychologique, du satirique ou du politique. Tenter au contraire de donner un texte qui n'asservisse pas le lecteur mais l'oblige à devenir complice en lui suggérant, sous la trame conventionnelle, des perspectives plus ésotériques.²⁵*
- *Le dictionnaire comporte des milliers de mots avec lesquels chacun a toute liberté de composer des poèmes, des traités de physique, ou des lettres anonymes. Il est en ce sens « ouvert » à toutes les compositions possibles du matériau qu'il propose : mais il n'est précisément pas une œuvre. L'« ouverture » et le dynamisme d'une œuvre sont tout autre chose : son aptitude à s'intégrer des compléments divers, en les faisant entrer dans le jeu de sa vitalité organique ; une vitalité qui ne signifie pas achèvement, mais subsistance au travers de formes variées.²⁶*
- *L'écriture ne s'est pas fabriquée à mesure des nécessités et du hasard. Elle n'est pas faite de signes indépendants ou de grappes de caractères surgis en ordre dispersé et dans lesquels, s'étant rapprochés ou emboîtés les uns dans les autres de manière pragmatique en se complétant mutuellement, les choses viendraient se fondre une à une pour y énoncer autant de vérités singulières. La question ne se pose pas non plus de domestiquer une prolifération anarchique de marques pour la faire entrer dans un système cohérent. L'invention suppose un concept qui est la condition même de son existence et qui a la particularité de n'être perceptible qu'avec elle ; autrement dit, elle n'existe que dès lors qu'elle apparaît, elle ne peut se préexister à elle-même, il ne peut y avoir, par définition, ni proto-écriture, ni écriture en gestation. Elle résulte de la mise en œuvre de ce concept, cette représentation mentale faite elle-même d'autres concepts et de diverses démarches et pratiques ; elle est un système où les signes se combinent pour produire d'autres signes ; elle s'épanouit d'emblée, reconnue immédiatement comme telle, dans une aire géographique très vaste.²⁷*

²⁴ Note de l'éditeur : anthropophanie, (philosophie), nom féminin, manifestation de la réalité humaine

²⁵ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

²⁶ Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Editions du Seuil, 1965

²⁷ Jean-Jacques Glassner, *Ecrire à Sumer – L'invention du cunéiforme*, Editions du Seuil, avril 2000

- C'est possible, c'est vrai même, *mais arriver par provocation à un texte bâclé, désordonné, incongru, consciencieusement antilittéraire (mais non anti-romanesque) et l'assumer. Sans s'interdire les grands effets qu'autorise ce genre quand la situation le requerra, se souvenir du conseil gidien : ne jamais profiter de l'élan acquis. Comme toutes les œuvres où se complaît l'Occident, le roman se satisfait d'un ordre fermé. Résolument à l'opposé, chercher ici aussi une échappée et pour cela supprimer catégoriquement toute construction systématique de caractère ou de situation. Une méthode : l'ironie, la constante autocritique, l'incongruité, l'imagination à rien asservie.*²⁸
- *Cette dernière analyse s'imposait parce que, dans notre perspective d'Occidentaux, seule mérite le nom d'« œuvre » une production qui est due à une personne et qui, à travers la diversité des interprétations, demeure un organisme cohérent – conservant, de quelque façon qu'on l'entende ou la prolonge, cette empreinte personnelle à quoi elle doit son existence, sa valeur et son sens. Et l'esthétique, si elle tient compte de la diversité des poétiques, aspire finalement à des généralisations – pas forcément dogmatiques et éternelles – qui lui permettent de considérer comme « œuvre d'art » à la fois les compositions électroniques basées sur la permutation des structures sonores et la Divine Comédie. Elle tend, légitimement, à retrouver par delà l'évolution des goûts et des conceptions de l'art, une constance et des structures fondamentales. Nous l'avons vu, les œuvres « ouvertes » en mouvement se caractérisent par une invitation à faire l'œuvre avec l'auteur. A un niveau plus vaste, nous avons signalé (en tant que genre de l'espèce « œuvre en mouvement ») un type d'œuvres qui, bien que matériellement achevées, restent ouvertes à une continuelle germination de relations internes, qu'il appartient à chacun de découvrir et de choisir au cours même de sa perception. Plus généralement encore, nous avons vu que toute œuvre d'art, même si elle est explicitement ou implicitement le fruit d'une poétique de la nécessité, reste ouverte à une série virtuellement infinie de lectures possibles : chacune de ces lectures fait revivre l'œuvre selon une perspective, un goût, une « exécution » personnelle.*²⁹
- Si je peux me permettre, ces différentes *extensions* de « l'œuvre objet » me mènent à penser que l'œuvre s'extériorise à peu de frais si l'on tient compte des « autours » possibles. *Ecrire « autour » c'est écrire « sur » mais d'une manière différente. On peut se complaire dans les jeux de miroir, dans l'affranchissement du temps et de l'espace, sans pour autant fuir l'objet. La digression est une opportunité de ne pas lâcher l'objet, de le tenir en laisse, en quelque sorte, mais « digresser » n'est pas écrire « autour ». Digresser, c'est créer un ou des contextes, alors qu'écrire « autour », c'est – au sens littéral – cerner. Cela consiste, en*

²⁸ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

²⁹ Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Editions du Seuil, 1965

quelque sorte, à tisser le contenant jusqu'à ce que le vide s'absente, ainsi, le contenu et le contenant deviennent un seul et même objet que le sujet peut contempler, fier de son œuvre, sorte d'Artaban de la pensée, ou critique jusqu'à la déraison. Ecrire « autour » autorise un exercice qui n'est pas sans audace : écrire autour de quelque chose qui n'existe pas encore, mais que l'on tisse, désespérément quand le temps se fait long, ou tourne à l'orage, patiemment, et d'inventer au passage le concept d'« écriture chronique » inscrite, par essence et par consentement mutuel, dans la continuité. L'écriture chronique est pérenne et engendre par voie sexuée des images, des représentations de toute sorte, des chimères, des oiseaux polyglottes, des déserts infinis meublés de tables rondes et éphémères, des outils, encore des outils et toujours des outils puisque in fine, ils caractérisent si bien l'homme. Ecrire « autour », c'est ça.³⁰

- *Etrange autocréation du lecteur par son œuvre. Si de ce magma qu'est une journée, de cette immersion dans l'existence, nous voulons extraire des valeurs qui annoncent enfin l'anthropophanie, comment nous en tirer avec le simple entendement, avec l'altière raison raisonnante ? Depuis les Eléates jusqu'à nos jours, la pensée didactique a eu plus de temps qu'il n'en fallait pour porter ses fruits. Nous les dégustons, ils sont délicieux, ils débordent de radio-activité. Pourquoi, à la fin du banquet, sommes-nous si tristes, mes frères de mil neuf cent cinquante ?³¹*

³⁰ Angel Michaud, [Apostille 1 à la Base de signatures de virus a été mise à jour](#), Lad'AM Editions, 2010

³¹ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

Second temps. Hagiographie de l'anticlimax³²

- *Situation du lecteur. En général, tout romancier attend de son lecteur qu'il le comprenne, qu'il partage sa propre expérience, ou qu'il accueille un message précis et qu'il l'incarne. Le romancier romantique veut être compris, directement ou par l'intermédiaire de ses héros ; le romancier classique veut enseigner, laisser sa trace dans le cheminement de l'histoire.*³³
- Et quoi de plus naturel ? Dans nos différentes interactions, nous entendons bien être compris... Dans le cas contraire, cela porte un nom : malentendu. Se malentendre ne peut être le dogme qui vient remplacer un autre dogme. Nous lisons pour apprendre, pour glisser nos pas dans celui qui nous enseigne quelque chose, dans quelque domaine que ce soit... C'est un enseignement dénué de brutalité puisque le lecteur « garde la main » et peut refermer le livre lorsqu'il le souhaite.
- *Troisième possibilité : faire du lecteur un complice, un compagnon de route. Obtenir de lui la simultanéité, puisque la lecture abolit le temps du lecteur pour transférer celui-ci dans le temps de l'auteur. Le lecteur arriverait ainsi à être coparticipant et copâtissant de l'expérience que réalise le romancier, au même moment et sous la même forme. Tout subterfuge esthétique est inutile pour y atteindre : seul compte le matériau qui est en gestation, l'immédiateté de l'expérience vécue (transmise par la parole, bien sûr, mais une parole qui soit le moins esthétique possible ; de là le roman « comique », les anticlimax, l'ironie, qui sont autant de flèches indicatrices visant autre chose).*³⁴
- « Copâtissant » ? Pour ma part, je refuse d'assumer les dires de l'auteur...
- *Commençons par une évidence : la littérature contemporaine, par son esthétique contrariée et/ou contrariante, se joue du lecteur.*³⁵
- Voilà qui me paraît intéressant...et raisonnable...
- *En fait, j'apporterais d'emblée une nuance à cette évidence – après tout, la littérature contemporaine se plaît à démonter les certitudes - : le texte déjouerait moins le lecteur que la lecture – et encore, pas n'importe quelle lecture. Il serait en effet précipité de conclure que la production romanesque récente bouscule systématiquement toute lecture, comme si celle-ci était une activité indifférenciée pour tout lecteur et pour tout texte. Au contraire, les processus*

³² Note de l'éditeur : Anticlimax : figure de style consistant en une gradation de termes négatifs et opposés à ceux évoqués lors d'une première gradation de termes positifs. Elle permet de contredire par une antithèse l'idée première évoquée et s'emploie surtout dans les argumentations. Elle vise des effets de symétrie et permet de dévoiler les contradictions internes à un personnage.

³³ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

³⁴ *ibid.*

³⁵ Viviane Asselin, *S'acquitter de la convention narrative : le lecteur floué par le récit*

*lecturaux sont loin d'être homogènes, ne serait-ce que sur le plan générique. Il existerait, de l'avis de Richard Saint-Gelais, une lecture fantastique, une lecture policière ou, celle qui me préoccupe en l'occurrence, une lecture narrative. Celle-ci passe généralement inaperçue car, le récit étant une forme discursive depuis longtemps assimilée, sa lecture ne semble requérir une participation active. La littérature contemporaine permet pourtant de cerner les efforts, les compétences et les postulats qu'implique une telle pratique, car les obstacles déployés en problématissent le bon fonctionnement. Or, le lecteur prend particulièrement conscience de son activité d'intellection lorsqu'une difficulté l'oblige à effectuer des choix pour poursuivre normalement sa lecture.*³⁶

- Mais vous apportez de l'eau à son moulin.. !

Seul contre tous ? Personne n'est seul pas plus qu'aucun d'entre nous n'est tous. La littérature fléchit au gré de la puissance des idées du temps. Il en est des littératures comme des consciences, la variabilité intraspécifique est telle qu'au sein de l'espèce « littérature », les différences entre individus font que certains éléments semblent appartenir à d'autres espèces, vivantes, passées ou en devenir.

Une géométrie variable qui laisse espérer une bonne capacité d'adaptation à son environnement de l'espèce « littérature ».

Pour ce qui s'agit de la conscience...

³⁶ *ibid.*

Essai sur l'ennui et sur le mode d'emploi

L'ennui est-il définitif ? Entre deux ennuis, que se passe-t-il ? Se souvient-on de l'ennui quand on ne s'ennuie pas ? Si l'ennui n'a pas de rôle social, à quoi sert-il ? Quelle est la fonction biologique de l'ennui ? Le temps (*tempus* et non *chronos*) passe-t-il plus lentement quand on s'ennuie ?

Le temps est long dans l'ennui et c'est cela sa fonction, si toutefois la question se pose en terme de « fonction ». Quand on ne s'ennuie pas, le temps passe vite, ou pire, on ne le voit pas passer. Pffft, et le temps est passé à la vitesse de l'éclair ! Pour ainsi dire, le temps n'existe plus. L'abrogation du temps par le manque d'ennui. Le temps condamné à mort ! Le temps a passé...

L'ennui peut faire l'objet d'une étude approfondie, ce qui n'est pas le cas ici, ou pourquoi pas d'un métier. Il existe de très nombreux métiers ennuyeux : par essence comme la répétition du geste dont on ne perçoit pas l'utilité ou l'usage, par définition comme « technicien de surface » où le balayeur baigne dans la désagréable sensation d'être pris pour un idiot car en changeant le nom de son emploi (technicien de surface est plus « valorisant » paraît-il que balayeur), son employeur le paie moins et ne le respecte pas plus (l'euphémisme est le fait sociétal le plus intéressant qui soit, « non-voyant » au lieu d'aveugle permet à nos gouvernants de nous faire croire qu'ils vont « faire quelque chose » pour ce handicap, mais changer de mot sans changer de sens donne bonne conscience pour pas cher), c'est ennuyeux. L'ennui peut être monnayé. Par exemple si le travail ennuyeux de balayeur était rémunéré dans des proportions fabuleuses (15 000 € par mois), il y aurait beaucoup de postulants à cet emploi et le métier lui-même et intrinsèquement semblerait digne d'intérêt. Il deviendrait un emploi « à responsabilité » et perdrait tous ses aspects ennuyeux.

L'ennui, s'il est la conséquence éventuelle de métiers peu « intéressants », dans tous les sens du terme, ne saurait constituer en soi un métier mais un état. Comme « amoureux » par exemple. Les mots « ennui » et « amour » pourraient-ils cohabiter ? Absolument pas, bien au contraire, l'état « ennui » devient alors signe et ponctue alors la fin de l'amour.

L'« ennui-métier » et l'« ennui-signe » coopèrent subtilement. Par exemple, pour le métier de dictateur, lorsque l'ennui s'installe (ce qui signifie que le dictateur a fait table rase de ses opposants, que ses sujets lui sont soumis par la crainte et qu'il a fait main basse sur tous les biens du pays), le dictateur devrait comprendre qu'il doit partir, car l'ennui précède la somnolence et la perte de vigilance. Alors, le peuple se soulève et renvoie son dictateur bien-aimé vers les pays

d'accueil de dictateurs en tous genres, comme cela ils s'ennuient moins en évoquant, lors d'agapes somptueuses, les moments joyeux, délicieux, de mise à mort d'opposants, de torture aussi. Oui, la torture est le pire ennemi de l'ennui. Le torturé, on comprend bien pourquoi, et pour le tortureur, ces actes horribles lui fournissent un plaisir tel qu'il jouit ainsi à longueur de torture.

La jouissance et l'ennui sont donc antinomiques. On ne s'ennuie pas en jouissant et c'est heureux car cela pourrait être un frein à l'évolution si jouir devenait ennuyeux et mettre en péril notre espèce.

L'ennui serait donc la panne sèche de nos émotions. Si rien, dans notre environnement, ne propose un stimulus excitant, intéressant, l'ennui s'installe. Et, rien n'est plus lent que l'ennui à s'installer, il a du mal à bouger, il est plus sédentaire que nomade. L'ennui se dérobe au contact de quelque chose qui nous met en danger, il est l'avertisseur inverse de notre affectif croupissant.

D'ailleurs, et pour conclure, aucun artiste n'a jamais vanté les mérites de l'ennui, ce qui est regrettable d'ailleurs, car il faut un pendant aux longues mises en art de nos sentiments. Vanter l'amour en chanson ou en peinture, on fait ça depuis la nuit des temps, mais faire l'apologie de l'ennui, personne ne s'y est risqué.

Nous sommes aujourd'hui

C'est lundi et commence

Une semaine rance

Avilie par l'ennui

Je le concède, trop valoriser l'ennui, trop l'évoquer, l'encenser, risquerait de bousculer nos habitudes et nous rendre couards et las.

Mode d'emploi du MURMURⁱ

Le MURMUR est un objet sans usage précis mais qui exerce sur son environnement une pression susceptible de faire évoluer les choses.

Le MurMur, dernière génération



Montage du MURMUR

Boîte vide



Chaussure vide



La boîte est vide et la chaussure aussi. Pour mener cette action à son terme il est nécessaire de :

1. respecté scrupuleusement le mode d'emploi
2. le boîte doit rester vide
3. le chaussure doit être remplir (par un pied pour exemple)
4. respecté scrupuleusement le mode d'emploi

Un



Deux !



Image Un :

1. Le pied dans la chaussure est relever suffisamment haut (40 à 60 cm) pour permettre un élan suffisant.

Image Deux ! :

1. L'impact puissant permet (en deux temps) d'écrasé la vide boîte.

Un fois assemblées (avec du fil de fer par exemple), les différents éléments forment le MURMUR de dernière génération.

NB :

Quant à l'usage du MURMUR, nos techniciens, chercheurs et philosophes s'interrogent encore. Mais, penserez-vous, à quoi bon s'interroger sur l'inutilité des choses si elle ne servent qu'à combattre l'ennui ?

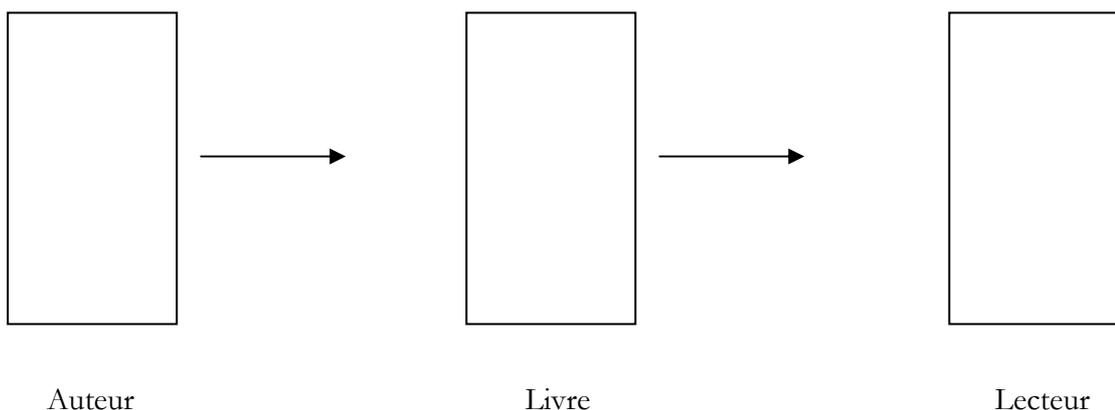
WARNING : *don't use MURMUR near water and clean only with dry cloth*

Essai sur les ayants droit tueurs d'œuvres

- Bonjour, je suis Carol Dunlop, votre avocate commise d'office
- Angel Michaud
- oui, ça je sais, j'ai étudié votre dossier. Alors voyons, vous êtes accusé de piratages en tous genres, plusieurs plaintes dont celle de la famille Picasso. Je ne vous cache pas que c'est cette dernière qui pose problème...
- j'emmerde la famille Picasso
- ouais... ça ne va pas nous aider. Écoutez monsieur Michaud, vous avez volé sur Internet des images diverses, photographies, dessins et aussi, vous citez un grand nombre d'auteurs et ce ne sont plus des citations d'ailleurs, mais des pages entières que vous avez recopiées dans vos textes !
- pour ce qui concerne les auteurs, je n'ai pas demandé leur avis, certains d'entre eux sont morts et je ne reconnais pas les ayants droit
- vous ne « reconnaissez pas » ! vous êtes gonflé vous ! les ayants droit, c'est la loi, toutes les lois puisque la plupart des pays les ont adoptées... Au moins reconnaissez vos erreurs !
- mais je n'ai pas fait d'erreur ! je vais prendre l'exemple de Picasso. C'est vrai que j'ai pris une photographie sur le Net³⁷, un portrait très connu d'ailleurs. J'ai choisi celle-ci pour le pull rayé... Je fais partie de ces gens qui, en disant « Picasso », en écrivant « Picasso » et en montrant Picasso, entretiennent la mémoire du peintre. Nous sommes les stabilisateurs de la mémoire collective, de la culture collective... De plus, cette mémoire collective que nous contenons, que nous entretenons, maintient la valeur des œuvres, et cela dans les deux sens du terme, la valeur artistique (conditionnée par le nombre d'entrées lors d'expositions rétrospectives) et la valeur financière ! Si vous gomez Picasso de la mémoire collective, Picasso ne vaudrait plus rien... Imaginez la tête des « ayants droit »... Donc, en montrant Picasso, je contribue à la valeur financière de Picasso. Donc, la famille m'est redevable pour cette contribution. Donc, vous allez faire votre travail, cher Maître. Donc, vous allez déposer, en mon nom, une plainte contre la famille Picasso. J'exige un million d'euros de dommages et intérêts et un million de plus pour mes trois mois passés en prison injustement
- mais vous êtes fou !
- oh oui !

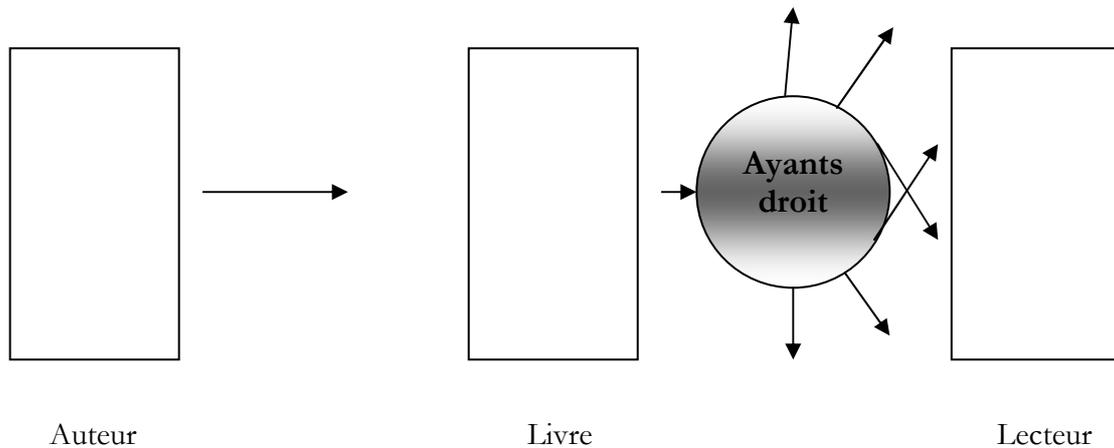
³⁷ Cf. [Élémentaire](#), Lou Vicemka, Angel Michaud, Lad'AM Editions, 2010

- cette plainte ne sera pas recevable et de toute façon vous n'obtiendrez jamais gain de cause, imaginez ! si chaque personne ayant prononcé une fois dans sa vie le nom de Picasso réclamait une part du gâteau, on ne s'en sortirait pas !
- je m'en fous, ce n'est pas mon problème...
- cela fait déjà trois mois que vous êtes en prison, cela ne vous suffit pas ? Vous ! qui avez la réputation d'être plutôt hyperactif...vous faites quoi toute la journée ?
- je révise
- vous révisez quoi ?
- mes plaques d'immatriculation
- ???
- je repasse dans ma tête toutes les plaques d'immatriculation dont je peux me souvenir, comme 1428 BED 13, 2448 TED 06, 1111 LA 05, 1326 GAG 84, vous comprenez ?
- non
- Tant pis. Bien sûr que si, vous allez la déposer cette plainte, je vais même vous donner un autre argument. Les ayants droit – en plus de se faire du fric sur le dos de leur génial parent – ont un regard « moral » sur l'œuvre, c'est-à-dire qu'ils peuvent intervenir pour la mise en place d'une exposition ou la préface d'un livre. Tout est fait pour maintenir tous les aspects positifs de l'artiste, sont gommés les défauts moraux rédhibitoires. Ils ont inventé le photoshop de la moralité. Umberto Eco a théorisé, en prenant la suite de Charles Sanders Peirce³⁸, je vais vous montrer, vous avez un papier et un crayon ?



³⁸ Père, avec Ferdinand de Saussure, de la sémiologie (sémiotique)

- eh bien à ce schéma, si je dois y introduire les ayants droit voici comment cela se présente



- comme vous le constatez Carol – je peux vous appeler Carol, Maître ? – les ayants droit filtrent les pensées du Maître à leur convenance ce qui brouille les messages et les pistes pour une meilleure compréhension de l'œuvre, une meilleure contextualisation. Vous comprenez ?
- oui oui, je comprends bien, je dirais même que votre raisonnement a du sens, mais il est contraire à la loi...
- changeons la loi
- faites-vous élire président de la République
- vous avez les papiers ?
- quels papiers ?
- ceux pour être président de la République
- idiot !
- j'en conclus qu'il sera plus facile de déposer cette plainte que de me faire élire président ?
- entendu. Je vais essayer. Autre chose ?
- oui, préparez-vous à lancer un appel en mon nom par voie de presse à un boycott de toutes les expositions et musées consacrés à Picasso et leurs produits dérivés, naturellement
- vous voulez faire ça ?
- bien sûr, on va s'amuser quand on va commencer à parler des revenus des « ayants droit »
- vous ne voulez pas un autre avocat ?
- non, vous êtes très bien, bonsoir Carol
- bonsoir Angel!

Carole Dunlop, avocate

Professeur Georges Fawcett,
Président du CHECC,
opérateur pour Lad'AM Editions

V. le 29 janvier 2011

Cher Professeur,

Je suis allé voir ce matin Angel Michaud comme vous me l'avez demandé. Il ne se doute pas une seconde que c'est vous qui m'avez nommée avocate de l' « affaire Michaud ». Il est bizarre je dois dire. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais il a l'air de quelqu'un qui couve une dépression... Je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la journée, il m'a répondu qu'il révisait ses plaques d'immatriculation... comme 4334 CUL 69, ou quelque chose comme ça, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, mais sur le moment, je n'ai pas pensé à prendre note des numéros de plaques d'immatriculation. C'est seulement maintenant, en écrivant, que je me rends compte que cela avait probablement de l'importance. Si vous voulez, je pourrai retourner à la prison la semaine prochaine pour lui demander de me répéter les numéros de plaque.

Pour ce qui concerne sa stratégie de défense, c'est consternant, il veut contre-attaquer car il pense que la famille Picasso lui est redevable de la publicité qu'il fait pour Picasso, un comble ! Il veut leur demander 2 millions d'euros en tout (ça, j'ai noté). Pour être franche je veux bien être débarrassée de ce dossier malgré le fait que je pense que Michaud a « objectivement » raison. Mais la loi dit le contraire et je pense que c'est un procès qui peut traîner en longueur, et que Michaud, durant tout ce temps restera en prison. J'ai déposé une demande de remise en liberté mais on m'a bien fait comprendre que cette demande sera rejetée... J'ai cru comprendre que votre souhait était qu'il en sorte ? Alors il devrait plaider coupable, s'excuser, faire le penaud (je suis sûre qu'il fait ça très bien), réparer un peu... A mon sens c'est la condition *sine qua non* à sa libération.

De plus, il veut organiser avec la complicité des médias un boycott du « produit » Picasso ! Une véritable folie, le pire, c'est que je suis certaine que la presse va aimer cela ! Vous imaginez ! Si la presse encourage à bouder Picasso et que ça marche ! Ce serait l'effondrement du marché de l'art ! je ne tiens pas particulièrement à assumer une catastrophe aux conséquences incalculables... Bien entendu, si vous désirez que je conserve ce dossier, je le ferai...

Et puis, en sortant de la prison après ma visite à Michaud, j'ai eu l'étrange sensation d'être un peu...manipulée... Je me demande si vous m'avez tout dit...je me demande si vous n'êtes pas déjà informé de la stratégie du prévenu Michaud. A vrai dire, j'ai acquis l'intime conviction que vous n'êtes pas seulement l'ami attentif qui vient en aide, mais je pense que vous êtes co-auteur avec lui de cette stratégie délirante et susceptible de bouger les lignes de choses qui ne sont pas illégales mais qui conditionnent la pensée des citoyens de ce pays et de bien d'autres...

Car, je sais que « bouger les lignes » est une chose que vous aimez bien probablement, derrière votre sourire bienveillant se cache peut-être quelqu'un plus proche du terrorisme culturel que de l'action en bonnes œuvres...

Me trompé-je ?

Vous comprendrez, cher Professeur, que je suis en attente d'amples explications et cela dans l'intérêt de l'« affaire ».

Veillez agréer, cher Professeur, l'expression de mes plus amicales, sincères et respectueuses salutations.^k

Carol Dunlop^l

Essai sur le postmoderne excentrique

Ça s'appelle un DAB et cela sans nuance à ceci près que l'acronyme signifie Digital Audio Broadcasting ou Distributeur d'Argent Automatique, ce qui est sans rapport. Il faut se méfier des acronymes susceptibles de nous créer des représentations approximatives voire fausses. En même temps, il est vrai que c'est assez pratique si l'on veut s'épargner la peine de dire Koninklijke Luchtvaart Maatschappij pour KLM, si l'on parle d'une compagnie aérienne. Encore faut-il se garder de la confusion car KLM signifie aussi Konzentrationslager Mauthausen, si l'on évoque un camp de concentration nazi. Il faut être prudent avec ces choses-là. Notre DAB, ici, est le Distributeur d'Argent Automatique.

Le DAB est une machine, un robot postmoderne apparu dans la seconde moitié du XXe siècle et c'est pour cela même qu'il se range dans cette époque, juste après les temps modernes, la civilisation industrielle, etc. Dans ce cadre, le DAB tient une place à part, bien différente du téléphone portable qui, lui, fait partie de nous-mêmes, une sorte d'extension, d'excroissance normale, sorte d'organe greffé qui donne à l'homme une dimension supplémentaire et ubiquitaire. On ne dit plus allô, qui est à l'appareil ? (ce « qui est à l'appareil ? » semble assez étrange, incongru, mais finalement normal si on le compare à « qui est au volant ? » ou « qui mène la barque ? ») mais tu (vous) es (êtes) où ? C'est là que commence l'ubiquité, nous allons le temps « d'un coup de fil » sans fil partager l'espace de l'autre.

- Tu es où ?
- je suis au sommet de l'Himalaya, la vue est splendide, toute cette neige...et puis rien au-dessus de moi sinon un peu d'air, mais guère car déjà là où je suis il est difficile de respirer. Le son est étrange quand on marche, c'est le même bruit qu'habituellement dans la neige, mais plus sourd, peut-être à cause du manque d'air...
- Tu es où ?
- je suis à la maison, je t'attends, le repas est presque prêt. Les petits s'amuse gentiment dans leur chambre alors que, goutte après goutte, le linge sèche dans le jardin. Médor, le chien est sous la table, il a déjà mangé. J'ai entendu tout à l'heure la voiture des voisins, ils doivent être rentrés. Aujourd'hui je suis allé rendre visite à ta pauvre mère malade, l'infirmière m'a dit qu'elle allait de mieux en mieux, elle rentrera bientôt
- Tu es où
- je suis partie pour toujours, il était temps. Je ne te supporte plus, toi et tes petites manies de célibataire attardé, tout ranger au millimètre près, tes collections de puzzles, tes piles de

journaux qu'il ne faut surtout pas jeter – on se demande bien pourquoi -, tes bandes dessinées à la con, ras les pâquerettes, tes cravates aux tons criards, tes chemises blanches, si blanches, si blanches et ton air stupide d'animal domestique quand tu les contemples de près à la recherche de la moindre petite tâche qui nourrit tes conversations au dîner.

- Tu es où ?

- dans tes bras mon amour, je rêve de toi sans cesse et tu ne quittes jamais chacun des recoins de mon corps alanguie qui t'attend...

- Tu es où ?

- en taule ! Je n'ai droit qu'à un seul appel. Je me suis fait choper alors que je piquais le sac d'une vieille. Je n'aurais jamais cru qu'une vieille soit aussi costaude. Elle m'en a retourné une, la garce, puis deux et trois et quatre, qu'à la fin je suis tombé, elle a essayé de me finir à grands coups de tatanes dans la gueule, elle m'a explosé le nez, j'ai une oreille à moitié arrachée – ils vont m'emmener à l'hôpital après la garde à vue – et je pisse le sang que tu peux pas savoir... Heureusement les flics m'ont embarqué ; elle m'aurait tué cette chienne, ils m'ont relevé et elle a encore eu le temps de me balancer un grand coup de pied dans les couilles ! J'ai les couilles comme les oreilles, sanguinolentes.

- Tu es où ?

- dans la rue, juste derrière toi...

- Tu es où ?

- avec François, au Muséum d'Histoire Naturelle, on s'amuse bien avec mon frère, on est dans la galerie de paléontologie, si tu voyais ça ! Il y a plein de dinosaures reconstitués, ou je ne sais pas trop quoi François dit que ce sont des fossiles, ben dis donc, que d'os que d'os, y'en a des tas ! Le plus marrant c'est qu'ils ont mis dans l'entrée, sur un grand socle, un homme (pas un vrai, bien sûr) sans peau François dit que c'est un écorché, il est bizarre... Tiens sur le socle il y a une carte de visite, attend... .. il y est écrit : Lou Vicemška Angel Michaud littérateurs opaques. C'est bizarre comme truc, y'a qu'ici qu'on voit des choses comme ça... Je vais te ramener la carte, en souvenir. A ce soir, mon chéri.

- Tu es où ?

- on répète avec les copains, oui je sais il est tard et j'ai pas mangé, mais c'est parce que Kévin est là ce soir, tu sais bien qu'il ne vient pas souvent et sans bassiste, c'est moins bien ce qu'on fait... Ecoute, on joue encore un morceau et je rentre et puis, pour t'éviter de poser la question, je réponds de suite, non il n'y a pas d'alcool ici et on ne fume pas... Y'a même pas de fille... Te voilà rassuré ?

- Tu es où ?
- J'erre dans les rues à la recherche de dessous chics, je dis cela, mais en fait j'observe les gens, celui-là fixe mes jambes et tout le reste, celui-ci ne regarde plus rien, sa canne blanche me le dit, un jeune garçon court devant moi en bousculant très légèrement les passants. Je suis devant une boulangerie, il y a toutes sortes de bonbons et de viennoiseries, des religieuses de toutes les couleurs, roses, bleues, vertes, fuchsia, bon j'exagère un peu, je rentre, bonjour madame, je voudrais une religieuse... Certainement, laquelle ? Celle-ci. Voici, ça nous fera trois euros. Au revoir. Et voilà ! ça ne te gêne pas si je mange en marchant ? là je dois traverser le boulevard Victor Hugo, mais le feu est au vert pour les voitures, j'attends, on est trois quatre à attendre, non, finalement on est un petit groupe hétérogène, des grands des petits, des gros des maigres, une dame à ma droite tient à bout de bras un énorme panier duquel dépassent des poireaux, et j'aperçois aussi des boîtes de conserve, du Sopalín et des Kleenex. Elle porte un manteau un peu usé gris mais je crois bien qu'autrefois il était peut-être d'une autre couleur, bleu sans doute ; sous son manteau un pull sur un corsage blanc. Il est très propre le corsage blanc, on voit bien qu'il s'agit là d'une dame pauvre mais honnête. Ça y est le feu est vert, il était temps, ça commençait à pousser derrière, tu sais bien, dans les rues, traînent toujours des vieux cochons qui cherchent à se frotter, et quand il n'y a pas de vieux cochons, ce sont les jeunes cochons qui cherchent le contact. Je suis de l'autre rive du boulevard maintenant. Je marche, je marche et je suis devant la maison, j'entre, tiens tu as oublié de prendre le courrier, heureusement j'ai la clé, je monte, je ne m'habitue pas à ces marches trop hautes, madame Mariano n'est toujours pas passée faire le ménage, elle doit être malade encore, coucou ! C'est moi ! Je te vois, tu me vois ?
- Tu es où ?
- et toi, tu es qui ?
- ...

Ubiquité *versus* Identité.

Bon, le DAB est une machine, un robot postmoderne apparu dans la seconde moitié du XXe siècle, disais-je tout à l'heure. Peu ont réfléchi aux effroyables conséquences qu'ont ces robots sur notre avenir. Tout d'abord ces machines donnent une image de nous déplorable pour la population mondiale pauvre. En effet, que penser d'un pays où l'on glisse une petite carte de plastique dans une fente, on tapote et en sort miraculeusement de l'argent sous sa forme la plus symboliquement puissante : des billets !

D'ailleurs, dans nos pays, un seul billet peut avoir une valeur importante, alors que dans un pays pauvre, il faut tout un tas de billets pour s'acheter les choses les plus élémentaires, du pain, du riz... La petitesse est parfois signe de grande valeur, comme le diamant par exemple.

Voici comment tout cela a commencé.

Un matin, très tôt, j'ai reçu un coup de fil de Georges

- François ?
- oui, c'est moi
- c'est Georges, tu peux me rendre un service ?
- bien sûr, si je peux...
- écoute, pour des raisons trop longues à t'expliquer, je n'ai pas le temps de passer à ma banque et j'ai besoin, pour ce soir, d'avoir quelque espèce. Quatre-vingts euros. Je te propose de laisser une enveloppe – tu sais où – dans laquelle tu trouveras ma carte et mon code, tu peux aller dans n'importe quel distributeur, tu as le choix ce n'est pas ça qui manque dans le quartier. Tu veux bien faire ça pour moi ?
- ben oui...

Je pense que Georges avait alors complètement oublié que je ne possède pas moi-même de carte et que je n'en connais que très succinctement l'usage. De plus, je ne travaillais pas ce jour-là. J'avais tout mon temps et décidai de bien préparer mon coup. Ce qui me parut le plus stratégiquement pertinent était de me rendre dans le distributeur de billets le plus fréquenté, en effet, c'est en regardant qu'on apprend, il me suffira d'observer les gens devant. Je me suis rendu boulevard Victor Hugo, c'est là que se trouve la plus grande banque du quartier, une succursale de la Banque Populaire. Lorsque je suis arrivé il y avait cinq personnes avant moi. Au passage du premier, je n'ai rien pu voir du tout, quatre personnes me cachaient la vue sur le DAB et de toute façon la personne devant le distributeur portait un grand pardessus qui obstruait totalement la vue. Même chose pour le deuxième. Je décidai de m'approcher. Le deuxième, intentionnellement, se plaça entre la machine et moi. Les ennuis commencèrent avec l'arrivée du troisième. « Vous ne devriez pas rester ici monsieur, veuillez respecter la zone de confidentialité ». Mais pourquoi ? m'insurgeais-je. « Comprenez qu'on ne peut pas vous laisser voir notre code... ». Je ne comprenais rien.

Fin n° 1/3

J'ai dû attendre jusqu'au dernier, le plus sympathique, le plus compatissant. « Je vous vois dans l'embarras, monsieur. Vous ne savez pas comment utiliser votre carte ? C'est ça ? hé oui ! c'était tout à fait ça. Il eut l'amabilité de me montrer, sans toutefois dévoiler son code, naturellement. C'était enfin mon tour ! Curieusement, il n'y avait plus personne derrière moi. Je m'approchai. Je glissai la carte. J'observai l'écran comme me l'avait recommandé ce sympathique et secourable inconnu. Il s'inscrivit VOULEZ-VOUS : 1. CONSULTER VOS COMPTES 2. RECHARGER VOTRE CARTE DE TELEPHONE 3. RETIRER DE L'ARGENT . Je tapai sur le 3. Ouf, me voilà sorti d'affaire. 1. 20 2. 30 3. 50 4. 60 5. 70 6. 80. 7. 90. 8. AUTRE SERVICE.. C'est curieux, on ne peut pas retirer dix euros... Plus étrange encore pour quarante euros. Mais pourquoi ne peut-on pas retirer quarante euros ? Ah oui, je sais, c'est à cause d'Ali Baba et les quarante voleurs...oui c'est idiot, je sais. De toute façon la question ne se pose pas pour moi. Je suis là pour quatre-vingts euros. J'enfonçai la touche 6. La mesure fit un drôle de bruit, crrr-crrr-crrr crrr-crr-crr et puis le silence. Rien. La machine a bugué. Et puis ce message sur l'écran ETES-VOUS SUR DE VOTRE CHOIX ? Ça alors ! L'inconnu ne m'avait pas parlé de cela ! de plus, sur le clavier, je ne pouvais pas répondre, il n'y avait que des chiffres et pas de lettres... J'essayai d'appuyer n'importe quelle touche : rien ! Je secouai la machine, je tapai à coup de poing, et ce nouveau message : CALMEZ-VOUS MONSIEUR. De plus en plus curieux ! Peut-être fallait-il parler. « Vous m'entendez ? », mais aucune réponse. JUSTIFIEZ VOTRE CHOIX. Que faire ? ATTENTION, SI VOUS NE JUSTIFIEZ PAS VOTRE CHOIX VOUS ALLEZ AU DEVANT DE GRAVES PROBLEMES. Mais je rêve ! DEPECHEZ-VOUS IL NE VOUS RESTE QUE 5 SECONDES. Mais enfin... je me retournai, pour prendre quelqu'un à témoin, mais la rue QUATRE était devenue subitement déserte, il n'y avait plus de voitures dans les rues, le soleil s'était couché en avance comme s'il était atteint d'une quelconque TROIS grippe ou bien une gastro-entérite, le monde s'était figé comme pour un début de monde ou bien, sans que je m'en DEUX aperçoive, à mes dépens, pour une fin... Pas un moineau ni même un pigeon pour me secourir ou assister à cette UN incroyable histoire, fuir ? bien entendu que j'y ai pensé, mais pour aller où ? où voulez-vous aller dans un monde figé sans vent et sans étoile, rien qui puisse me laisser à penser que je ne suis pas seul ZERO au monde... La solitude n'est rien, pas plus que la maladie ou la mort à côté de cette chose métallique qui rougeoie, qui fond et dont les flammes naissent dans un cri de douleur /mal au ventre/ pire qu'un accouchement violent sans *medecin-man* /envie de vomir/ sur le sol épineux et un brin pervers avec ses petits cailloux qui pénètrent aiguisés dans le dos effleurant les vertèbres, ce qui déclenche une douleur

épouvantable, comme la machine qui se tord, son écran fond, ruisselle, se répand sur le sol qui fond aussi formant dans le sol des crevasses /souffrance/ sans fond, sans fin, sans espoir, mourir serait trop simple, je sens mon corps entre-deux, entre deux ombres, deux catacombes, deux miroirs dans lesquels je sombre dans le désespoir /mal au cœur/ et dans le caniveau pour vomir, mon repas tout d'abord (ingrédients truite saumonée aux champignons : pour 4 personnes – pour 1, diviser par 4 – 1 truite saumonée de 1kg environ, 4 échalotes, 50g de beurre, 250g de champignons de couche, sel, poivre, 1/2 litre de vin blanc sec, 150g de crème fraîche, persil haché à volonté), puis tout le reste vint... mon estomac, mais pas en une seule fois, mon foie, c'était douloureux au niveau du larynx, j'avais l'impression d'avalier à l'envers un énorme gigot, tous les abattis y passèrent, je sentis aussi les os, des jambes tout d'abord, fémur tibia péroné, tout vous dis-je, je hurlai de douleur et la machine expurgeait l'encre de ses reçus sur ses semelles de plomb, ce robot désincarné souffrait tellement qu'il me semblait l'entendre appeler sa mère nichée dans une puce, une circuit désintégré en l'occurrence. Le feu le feu partout le feu, c'était au tour de ma tête à commencer par mes yeux extirpés de leurs orbites, aspirés par le vide et les malentendus divers, comme avoir quelque chose à l'œil alors que le regard en fusion perce ce qu'il reste de mon âme et de mon corps... Je me souviens, quand mon cerveau fut happé, ne me resta comme dernière image, en forme de dernier souffle, qu'un enchevêtrement étrange de sons et d'images alors que pédalait sur une draisienne un chasseur alpin qui tenait dans la main, en miniature, un écossais joueur de cornemuse.

Fin n° 2/3

Alors j'insistai, l'homme prit à témoin ceux qui attendaient derrière nous « on ne peut pas le laisser faire ! », « un voleur de braves gens ! », « appelez la police ! » J'essayai alors d'expliquer que je voulais rendre service à un ami, que je ne savais pas bien comment ça marche ces histoires de carte, de code, que moi-même je ne possédais pas de carte, que j'étais débutant. Je ne remarquais pas le quatrième et son téléphone collé à l'oreille. Bien évidemment, la police arriva très vite. J'en fus soulagé en quelque sorte, eux pourraient m'expliquer le mode opératoire pour retirer de l'argent avec un DAB. Au lieu de cela, ils se précipitèrent sur moi, l'un d'eux fit le gentil alors qu'un autre me plaquait au sol. Au passage ma tête heurta le trottoir, et je sentis un léger filet de sang se répandre sur ma paupière. Mais enfin, je n'ai rien fait !

Je me retrouvai au commissariat. Pour un petit interrogatoire puis pour une mise en examen. Les choses évoluent vite quand on n'a pas les arguments pour se défendre.

- Quand avez-vous fabriqué cette carte ?
- fabriqué ? mais je ne l'ai pas fabriquée, c'est mon ami Georges qui me l'a prêtée...
- votre ami Georges... Vous plaisantez j'espère...
- pas du tout
- ah oui.. ? vous avez un ami qui se nomme Georges Washington ? Pourquoi pas Mickey, tant que vous y êtes.. ! ou Nicolas Sarkozy... Vous vous foutez de nous !
- pas du tout, mon ami s'appelle Georges
- écoutez, soyons sérieux, j'ai sous les yeux, votre carte d'identité. Comme nom, il est inscrit François Mitterrand... Georges Washington, François Mitterrand, vous ne trouvez pas cela étrange, vous ? Ou bien est-ce le fruit de hasard ?
- je ne sais pas à quel hasard vous faites allusion, vous avez là ma carte d'identité et la carte bleue de mon ami Georges. Que voulez-vous de plus ?
- à qui avez-vous volé ces cartes ?
- mais à personne je vous dis !
- nous avons interrogé nos fichiers et personne en France ne répond aux noms de François Mitterrand ou Georges Washington
- ce n'est pas possible, je sais bien qui je suis !
- en êtes-vous si sûr ?
- ...
- répondez !

- maintenant que vous le dites...je ne sais plus très bien... j'ai des circonstances atténuantes... une enfance malheureuse...
- vous avouez ?
- avouer quoi ?
- les vols !
- vous avez autre chose ?
- connaissez-vous John Fitzgerald Kennedy ?
- non
- que faisiez-vous le 22 novembre 1963 ?

Fin n° 3/3

- Vous semblez ne pas comprendre
- ben, je rends service à un ami, je ne me suis jamais servi d'une carte bleue
- ah...il fallait le dire plus tôt, je vais vous expliquer
- vous êtes bien aimable

je ne doutais pas une seconde que ce brave homme m'ait pris pour un bizarre, un excentrique – au mieux – pour un demeuré - au pire -. Mais bon, je compris son explication, m'essayai, lorsque ce fut mon tour, aux commandes du robot, je retirai quatre-vingts euros que je rangeai soigneusement dans ma poche. Une belle journée, le soleil dans le ciel et dans le regard des passants, les somnolences d'automobiles, les sourires d'automobilistes, une vie dans le béton finalement joyeuse, fraîche comme une oasis dans le désert campagnard, mais chaude aussi, comme le sable de Copacabana, scintillante comme les étoiles en devenir, la nuit. Dans les cœurs adolescents des aventuriers romanesques des livres solaires, le jour. Je rentrai à la maison. Georges m'attendait devant la porte. Alors tu as pu retirer l'argent, je suis désolé, mais après mon coup de fil ce matin, je me suis souvenu que tu n'avais pas de carte bancaire... Tu as pu t'en sortir ? Sans problème fis-je, entre, je t'offre un verre.

- alors ? tout s'est bien passé ?
- à vrai dire, j'ai dû demander un peu d'aide, mais... tiens, voici tes quatre-vingts euros, j'ai même récupéré le ticket
- super ! François, je te remercie vraiment
- ce n'est rien, je ne travaillais pas aujourd'hui, cela m'a fait une sortie. Danielle ne va pas tarder, tu veux manger avec nous ?
- bien volontiers

Il me restait de quoi nourrir un régiment. Nous avons fait les courses hier et le frigo était plein. Nous nous installâmes dans le salon, devant un verre de bourgogne.

Toc toc fit la porte.

- entrez

fis-je du tac au tac au toc toc

- coucou ! c'est John, je peux rentrer ?^m

* * *

Ce qui est postmoderne se situe juste après le moderne, n'est-ce pas ? De moderne en moderne, de lugubres surdités en inamabilités dérisoires, se profilent les spectres comiques, spéculateurs des humanoïdes du futur, non pas ceux venus d'ailleurs, mais ceux nourris en notre sein et pétris de notre outrageuse mais permanente culture, celle-là même qui présente des signes ostentatoires de périclité morbide.

Il nous reste à définir les contours de ce qui serait « sorti du centre », excentré.

Il nous reste à créer l'instrument de mesure ainsi que l'unité, du contour de l'excentré.

Excentré est un mot curieux pour rejoindre le postmoderne. Décentré ? Acentré ? Des mots pour corrompre le modèle restreint, incroyablement restreint du nombril. Mais bon, le négatif du postmoderne renvoie classiquement vers la chute des idéologies et l'émergence du « je » outrancier, béni par les pseudo-philosophes du XXI^e siècle, soutenus par les philologues confinés au logis.

C'est ainsi que je vois les choses, jusqu'à preuve du contraire.

Je fais des efforts extraordinaires pour me conformer aux modèles de normalité en vigueur et vous prie, madame, monsieur, de bien vouloir agréer mes salutations distinguées et cordiales en attendant que le désir des mots ne s'évanouisse dans les embruns et les marées.

Chapitre 3

Purgatoire

Samedi 27 février 2010

- Vous pouvez me dire ce que vous voulez. Vous pouvez aussi ne pas parler
- je peux vous poser une question ?
- bien sûr, si je peux répondre
- où avez-vous fait vos études ?
- à Grenoble, à l'université Pierre Mendès-France. Pour être plus précis, j'ai obtenu un master, donc bac + 5, avec la spécialité « Psychologie et sciences du comportement, Sciences médicales ». Ma réponse vous convient-elle ?
- tout à fait. J'avais peur de tomber sur un charlatan psychothérapeute ou quelque chose comme ça... je suis un peu rassuré. Mais peut-être pourriez-vous m'expliquer ce que me vaut l'honneur de votre visite ?
- monsieur Purgatoire, je ne peux rien vous dire sur les raisons exactes de ma présence. Vous comprendrez sans doute pourquoi, votre situation est très... *particulière*... vous savez à quoi je fais allusion... Par contre je peux vous donner le mode opératoire : nous nous verrons sept jours d'affilée, notre dernière rencontre sera donc le vendredi 5 mars.
- vous travaillez le dimanche ?
- votre cas est *exceptionnel*, je l'ai dit, le mode opératoire est donc lui aussi exceptionnel, en général non, je ne travaille pas le dimanche. Nous nous verrons donc sept jours d'affilée, toujours aux mêmes heures, de 14h à 18h. Bien entendu, vous pouvez ne pas venir, partir avant la fin de l'entretien. Comme vous le voyez, vous êtes complètement libre
- *libre* ? je ne dirais pas cela à votre place
- je vous prie de m'excuser monsieur Purgatoire, ce n'est pas à *cela* que je faisais allusion. Je voulais simplement dire que vous êtes libre *dans le cadre* de ces entretiens
- j'avais compris. Je pense que vous pourriez tout de même m'en dire plus, que cherchez-vous ? que comptez-vous me faire avouer ?
- monsieur Purgatoire, comme je vous l'ai dit je ne peux vous révéler la raison de ma présence ici. Je préfère vous dire cela plutôt que d'inventer un prétexte plus ou moins crédible, plus ou moins stupide. Non, je veux jouer avec vous cartes sur table. Disons que ce sont des entretiens non formels ayant pour but d'améliorer votre condition de vie, que

vous pouvez me parler librement, nous pouvons tout simplement bavarder, je peux être un interlocuteur de qualité vous savez

- je n'en doute pas. Il est 14h20, nous avons jusqu'à 18h, c'est cela ?
- tout à fait monsieur Purgatoire, c'est cela même
- rien n'indique, dans votre « mode opératoire » que je sois le plus loquace des deux... puisque nous pouvons « bavarder », avons-nous un temps égal de parole ?
- absolument. Cela est d'ailleurs sans importance puisqu'il n'est rien prévu à cet égard dans le mode opératoire
- vous m'appellez par mon nom, puis-je connaître le vôtre, ou bien cela est également secret ?
- secret
- si je vous appelle « jeune homme », cela vous désobligerait-il ?
- absolument
- mais si je ne vous nomme pas, vous n'existez pas !
- absolument. Entretien « informel »...
- bon... eh bien a priori j'accepte l'idée de cette série d'entretiens, d'autant plus que je peux bien vous l'avouer, je m'ennuie terriblement ici...
- je vous crois. Parlez-moi de votre métier, avant d'arriver ici
- comme vous y allez ! Vous pourriez au moins attendre le troisième voire même le quatrième entretien
- autant entrer dans le vif du sujet
- comme vous voudrez... j'étais en charge, sous la tutelle du ministère de l'Intérieur, du dossier CDD040
- vous me dites, somme toute, ce que tout le monde sait par voie de presse, que j'ai moi-même lu...
- mais il n'y a rien d'autre à dire...
- mais bien sûr que si, vos conclusions, l'épais rapport que vous avez rendu au ministère de l'Intérieur...
- mais ça, c'est un secret, vous le savez bien... et puis, comme cela, nous en serons à un secret partout, et comme nous avons temps de parole égal, je peux supposer que nous pouvons également être à secret égal...
- monsieur Purgatoire, vous faites preuve là de mauvaise foi... je me trompe ?

Il fallait le voir le jeune psychologue... dans ses petits souliers... il devait être en train de penser, qu'en effet, il aurait dû attendre le troisième ou quatrième entretien. Il ressemblait à un jeune

homme de bonne famille, deux fois mon âge environ – mais il est vrai qu’avec moi, c’est différent...-, habillé jeune mais pas trop, élégant mais pas trop. Il avait l’âge du jeune fonctionnaire sur qui pèse encore le poids de sa hiérarchie. Seules ses chaussures laissaient apparaître un semblant de luxe. Une grande marque. Face à face devant une petite table très simple, spartiate si je puis dire, nous étions au centre d’une grande pièce anonyme, inexistante presque transparente, si j’avais un peu d’imagination je pourrais en quelques sauts me retrouver dehors. Mais hélas, l’heure n’est pas à la rêverie et je me dois de me concentrer sur la première faille de mon adversaire, m’y engouffrer me permettrait de le déstabiliser un peu plus

- non, pas de mauvaise foi du tout, simplement, je trouverais naturel que nos hiérarchies se parlent directement et nous évitent, à vous-même comme à moi, ces entretiens peu réjouissants dans ce cadre si peu festif...
- monsieur Purgatoire, mais bien sûr que nos hiérarchies se sont parlées, n’en doutez pas, seulement...il faut croire qu’elles ne se sont rien dit, ce qui justifie ma présence
- alors, si l’Intérieur et la Justice ne peuvent pas communiquer, vous imaginez bien que je ne dirai pas un mot... De plus, si le ministère de l’Intérieur n’a pas souhaité communiquer le dossier au ministère de la Justice, c’est que ce que contient ce rapport doit être terrible !
- n’exagérons rien monsieur Purgatoire
- comment cela « n’exagérons rien » ?
- je veux dire, que ce manque de communication a des raisons politiques, pas nécessairement d’ordre sécuritaire...
- alors, si ce n’est que « politique », pourquoi m’envoient-ils un psychologue et pas un énarque ?
- ce n’est pas faux, monsieur Purgatoire, votre raisonnement est excellent. Disons alors que ma mission est très vague, très floue, que l’on m’a demandé d’organiser ces entretiens et que vous auriez sans doute des choses à me dire...
- d’un point de vue déontologique et éthique, cela ne vous gêne pas ces « vague » et « flou » ?
- vous exagérez encore monsieur Purgatoire, il aurait été facile d’avoir plus de détails, mais cela n’engage nullement quelque processus déontologique ou éthique que ce soit
- eh bien, nous voilà dans de beaux draps ! Il est déjà 17h... je vous accorde encore une heure trente
- et vous savez que rien ne vous y oblige...
- en effet. Mais...en y regardant de plus près... je pourrais vous rendre ce service-là...

- ???
- si je romps cet entretien et décide de ne venir à aucun d'eux, cela simplifierait bien la tâche, je me trompe ?
- oui, vous faites fausse route, dans le mode opératoire il est prévu que, quoi qu'il arrive, je reste à cette table pendant sept jours, votre présence ou pas

Le petit psychologue regagnait du terrain. Je n'avais pas été très bon, sur ce dernier coup. Il allait me falloir être vigilant

- que vous dites... vous menez une enquête sans savoir ce que vous cherchez, une enquête complètement secrète naturellement... vous imaginez si la presse avait vent de cette histoire, quel scandale : les ministères de l'Intérieur et de la justice qui ne communiquent pas sur le dossier CDD040 !
- encore faut-il qu'elle l'apprenne... à part vous... personne d'autre ne peut parler. Monsieur Purgatoire, pensez-vous que, devant les journalistes, vous avez toute votre crédibilité ?
- cher monsieur qui n'a pas de nom, vous apprendrez en prenant de l'âge que la crédibilité de l'informateur ne compte pas au regard de la crédibilité de l'information, lisez la presse de plus près vous comprendrez...

Cette fois, c'est moi qui marquais des points. Je remarquais alors une sorte de tic, voire de toc, chez mon psy, il portait assez souvent sa main sur le bouton de sa manche, de ses deux manches, comme pour vérifier si les boutons étaient toujours là... qui fait cela ? personne... A moins que ce soit une personne qui a l'habitude de porter des boutons de manchettes, je dirais même des boutons de manchettes de valeur ! comment faire le lien entre l'homme porteur régulier de boutons de manchettes de valeur et mon psy ? Pour cela il me faudrait lâcher un peu de lest

- admettons, et quoi de plus ? rien... Monsieur Purgatoire, je vais être encore plus direct avec vous, que contient le rapport CDD040 ?
- eh bien voilà, ce n'était pas plus difficile que ça...il suffisait de me poser la question... je vois bien que cela vous tient à cœur finalement, alors je vais vous répondre...
- vous allez vraiment me répondre ??

Pour le compte, mon psy en oublie de chercher ses boutons de manchettes. Il s'était légèrement redressé, plus sous l'effet de la tension que de la volonté

- bien sûr, mais à ma manière, je m'en voudrais de vous livrer l'info comme ça sans exciter un peu vos méninges... Si vous cherchez le sens de CDD040, vous serez en bonne voie pour entrevoir la vérité
- comment ça « le sens de CDD040 » ?

- eh bien oui, CDD040 est le code de dossier dont j'avais la charge, mais si vous cherchez un peu, vous découvrirez le vrai sens de ce code. Sur ce, et comme il est déjà 17h30, je vais rentrer dans mes appartements – vous connaissez l'expression ?
- bien sûr, je comprends...
- à propos, vous êtes né à Grenoble ?
- non, à Paris, mais qu'est-ce...
- c'est sans importance, à demain

Je plantai là mon psychologue. La gardienne est venue m'ouvrir la porte. Ce qui est extraordinairement étrange ici, c'est que je suis logé dans le quartier des femmes et non des hommes. Pourtant, je vous assure... je suis bien un mâle.

Dimanche 28 février 2010

- bonjour monsieur Purgatoire
- bonjour monsieur...
- avez-vous passé une bonne nuit ?
- excellente, et vous-même ?
- excellente
- eh bien, nous partons sur le pied de l'excellence, cela va être passionnant !
- monsieur Purgatoire, hier vous m'avez demandé si j'étais né à Grenoble, cela vous semble-t-il si important de connaître mon lieu de naissance
- vous, vous avez un dossier sur moi, vous savez presque tout... sur vous je ne connais rien, pas même votre nom, alors je cherche des entrées pour savoir qui est assis en face de moi...
- ce qui n'était pas précisé dans ce dossier, c'est que vous pouviez mentir...
- moi ? je ne mens jamais...
- et pourtant... nous avons enquêté sur CDD040, nous n'avons rien trouvé
- rien ?
- presque rien hormis une histoire de classification pour les bibliothèques...
- ce n'est pas rien !
- vous vous moquez...

- pas du tout ! Vous êtes-vous donné la peine de la regarder de près cette « histoire de classification des bibliothèques » ? A votre tête je vois bien que non... auriez-vous du papier et un crayon ?

Le psy semblait atterré. Dans sa tête, il devait y avoir un conflit terrible : être persuadé, d'un côté, que je me fichais complètement de lui, que je le prenais pour un gamin, que je l'emmenais sur une fausse piste, et de l'autre côté il devait se dire que la vérité s'était tenue là, sous ses yeux, et qu'il n'avait rien vu... Terrible ! un dilemme terrible. Il sortit quelques feuilles A4 blanches, un stylo de luxe que j'observais avec soin

- magnifique ce stylo...un cadeau de votre femme ?
- pas du tout ! je n'ai pas de...
- c'est sans importance, j'admire simplement la forme harmonieuse de cette véritable œuvre d'art, un magnifique assemblage de couleurs...un cadeau de votre père ?
- oui
- un chef-d'œuvre, et une grande marque ! j'aime beaucoup les objets, leurs formes, je suis un peu artiste... j'ai un goût particulier pour l'Art nouveau, vous aimez ?
- oui beaucoup, mon père possède quelques Lalique et...
- ne vous en voulez pas, ce n'est pas une information cruciale que vous me donnez sur vous et puis, ça ne peut pas sortir d'ici, n'est-ce pas ?
- non, mais je trouve que je vous ai donné suffisamment d'informations sur moi...
- vous avez raison, revenons au boulot
- oui reprenons, vous dites qu'il y a un rapport entre votre CDD040 et celui des bibliothécaires ?
- Melvil Dewey, 1876
- je crains de ne pas comprendre...
- c'est en 1876 que Melvil Dewey a inventé un système ayant pour usage de classer l'ensemble des livres, l'ensemble du savoir
- et.. ?
- regardez ce document

Le petit psy semblait soulagé. Plus encore de s'être un peu livré que d'être si près de la vérité. Ainsi donc c'est son père qui lui a offert cette horreur... une horreur soit, mais une véritable fortune ! Son père est riche comme l'indiquent le stylo et les Lalique, il a un diplôme de psychologue, que fait-il dans ce travail de fonctionnaire.. ? Riche...et autre chose, mais quoi ?

Mais quelque chose d'autre... il ne peut pas n'être seulement que le fils d'un homme riche. D'un homme riche qui lui a offert un stylo de quarante ans d'âge, entièrement restauré, plume en or

etc. C'est un homme riche qui récompense – avec un stylo - son fils... pourquoi ? pour être devenu fonctionnaire ? ce n'est pas possible... à moins que... à moins qu'il n'y ait quelque chose de noble à être fonctionnaire, comme militaire, ou curé.. ? Mon psy vient d'une famille noble et riche, il doit s'appeler Hubert ou André-Louis, ou Théophraste de quelque chose !

000 – Informatique, information, ouvrage généraux

000 Généralités sur l'informatique, l'information, les ouvrages spéciaux

010 Bibliographies

020 Bibliothéconomie et sciences de l'information

030 Encyclopédies générales

040 (Vacant)

050 Publications en série d'ordre général

060 Organisations générales et muséologie

070 Médias documentaires, journalisme édition

080 Recueils généraux

090 Manuscrits, livres rares, autres documents imprimés rares

100 – Philosophie, Parapsychologie et Occultisme, Psychologie

100 Généralités sur la philosophie, la parapsychologie, l'occultisme, la psychologie

110 Métaphysique

120 Epistémologie, causalité, finalité, genre humain

130 Parapsychologie et occultisme

140 Les divers systèmes et écoles philosophiques

150 Psychologie

160 Logique

170 Ethique

180 Philosophie antique, médiévale, orientale

190 Philosophie occidentale moderne et autres philosophies non orientales

200 – Religions

200 Généralités sur les religions

210 Philosophie et théorie de la religion

220 Bible

230 Christianisme. Théologie chrétienne

- 240 Théologie morale et pratique chrétienne
- 250 Eglises locales et ordres religieux chrétiens
- 260 Théologie sociale et chrétienne. Ecclésiologie
- 270 Histoire et géographie du christianisme et de l'Eglise
- 280 Confessions et sectes chrétiennes
- 290 Autres religions

J'écrivais le plus lentement possible. Le plus discrètement possible, j'observais mon psy issu d'une vieille lignée noble et conservatrice. Mon exercice l'agaçait sensiblement. A tour de rôle, ses manches étaient tâchées de ses mains fébriles à la limite de la rupture, c'est-à-dire du tremblement

- je suis tout à fait désolé, monsieur, mais je ne suis pas très doué pour l'écriture rapide
- je vous en prie, prenez votre temps
- je sais votre temps précieux, c'est pour cela que je vous prie d'accepter mes excuses...
- continuez, continuez...
- si vous voulez, je peux vous dicter, vous irez plus vite que moi...
- mais tout cela est-il vraiment nécessaire ? si vous alliez à l'essentiel...
- je vous assure monsieur qu'en aucun cas je n'aurais goût à vous faire perdre votre temps, mais il est essentiel de tout noter...vous verrez...
- alors je vais écrire pour vous, monsieur Purgatoire

Alors je commençai à dicter. Je pouvais mieux l'observer, étudier la graphie de son écriture. Il écrivait comme un médecin, écriture très penchée, nerveuse, dans les mots de sept lettres ou plus, seules une ou deux consonnes lisibles et autant de voyelles. Il écrivait le dos et le cou très droits. Il ressemblait à un président de la République qui signe un traité de paix. Peut-être un de ses ancêtres avait-il signé une paix quelconque. Les historiens oublient parfois de le dire, il y a eu autant de guerres déclarées que de paix signées. Je dis cela mais je n'en pense pas un mot. Très peu de traités de paix ont été signés. Les guerres se déclarent et les paix pourrissent avec l'espoir d'un conflit nouveau. C'est le versant pessimiste de ma lecture du monde.

300 – Sciences sociales

- 300 Généralités sur les sciences sociales
- 310 Statistiques générales
- 320 Science politique
- 330 Economie
- 340 Droit

- pourrais-je avoir un verre d'eau ?
- mais bien sûr monsieur Purgatoire

Il se dirigea vers la porte. Elle s'entrouvrit avant même qu'il ne frappe, un bras lui tendit un verre d'eau. C'est bien ce qu'il me semblait, nous étions surveillés, et pourtant je n'avais pu déceler l'ombre d'une caméra. Il me fallait absolument la (les) trouver. Et si c'était le psy qui faisait le cinéaste en plus de l'émule de Freud ? Il me fallait redoubler de vigilance...

- merci monsieur, vous êtes bien aimable...mais vous savez, j'ai l'air comme ça, mais je ne suis pas d'une santé bien solide...
- mais ! demandez à voir un médecin ! vous sentez-vous mal ?
- je vous suis gré de votre compassion mais [...]

Il y a des jours comme ça, où lorsque je m'écoute parler, je me trouve gonflé à outrance...

- [...] voir un médecin ne servirait à rien

Je laissais tomber mes joues en détendant mes muscles, j'essayais le regard perdu dans la vague en espérant que l'ensemble ferait blêmir mon teint.

- pourtant... il serait peut-être raisonnable de
- non non, je vous assure, ça va aller... vous ne pouvez pas savoir comme cela m'aide de vous parler. Je suis fatigué simplement et souhaite coopérer, après tout c'est l'avenir de mon pays qui est en jeu... Si vous le permettez, je vais me retirer, à demain
- à demain monsieur Purgatoire, et merci...

Il avait prononcé ces deux derniers mots dans un souffle. Il devenait pathétique monsieur « de »... Gardienne, cellule.

Pourquoi ai-je parlé de cellule ? La réalité était tout autre. A travers les barreaux, je pouvais apercevoir la rue. Des gens libres ou qui pensent l'être déambulent ou se pressent sur le parking, et comme il pleut un peu ce soir, il y a des parapluies. C'est intéressant les parapluies vus d'en haut. On dirait des nénuphars sur un étang qui se déplacent au gré des courants.

Lundi 1^{er} mars 2010

Je fis savoir ce jour-là à mon psy que je ne serais pas disponible. Une fatigue passagère. Histoire de faire monter la pression.

Mardi 2 mars 2010

- je suis tout à fait désolé pour hier... Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui.
- juste une question : vous avez dit avant-hier « c'est tout l'avenir de mon pays qui est en jeu »...Que vouliez-vous dire ?
- juste une question : êtes-vous issu d'une vieille noblesse ou bien votre famille a-t-elle récemment acheté sa particule ?
- monsieur Purgatoire !?
- alors qui commence le jeu de la vérité ? Vous ? Après tout je ne vous demande pas votre nom, vous ne trahirez rien ni personne en me répondant...
- et vous répondrez à votre tour à ma question ?
- absolument !
- d'une très vieille famille anoblie par St-Louis
- Louis IX ?
- St-Louis. Il est de tradition dans nos familles de...
- ...devenir curé ou militaire – pour l'un des fils -, ni l'un ni l'autre ne vous convenait, alors vous avez proposé à votre père d'entrer dans la fonction publique. Celui-ci a rechigné dans un premier temps et puis il s'est résigné dans un second temps puis il a reconnu vos qualités...d'où ce magnifique stylo qu'il vous a offert. Je me trompe ?
- non, c'est bien ça... vous êtes fin psychologue !
- détrompez-vous, c'est seulement l'expérience, à mon âge on a vécu tellement de choses...
- à votre âge, monsieur Purgatoire...pourtant... pardon.
- ce n'est rien. A mon tour de répondre, en effet l'avenir de notre pays est en lien avec ce rapport CDD040
- dans lequel il y a.. ?
- continuons. Vous écrivez pour moi ?

350 Administration publique et sciences militaires

360 Problèmes et services sociaux. Associations

370 Education

380 Commerce, communications, transports

390 Coutumes, savoir-vivre, folklore

- monsieur Purgatoire, votre liste est-elle longue encore ? Ne pourrait-on aller droit au but

- mais nous n'allons pas « au but », nous sommes dans le but ! Ecrivez...

400 - Langues

400 Généralités sur les langues

410 Linguistique générale

420 Langues anglaises. Anglo-saxon

430 Langues germaniques. Allemand

440 Langues romanes. Français

450 Langues italiennes, sarde, dalmate, roumain, langues rétho-romanes

460 Langues espagnoles et portugaise

470 Langues italiques. Latin

480 Langues helléniques. Grec

490 Autres langues

- que voulez-vous dire, monsieur Purgatoire par « nous sommes dans le but » ?
- regardez mieux... nous sommes au cœur des savoirs de ce monde. N'est-ce pas passionnant ?
- oui certes, mais ce n'est pas tout à fait ce que j'attendais
- ah la jeunesse ! toujours impatiente ! Continuons...

500 – Sciences de la nature et Mathématiques

500 Généralités sur les sciences de la nature et les mathématiques

510 Mathématiques

520 Astronomie et sciences connexes

530 Physique

540 Chimie et sciences connexes

550 Sciences de la Terre

560 Paléontologie. Paléozoologie

570 Sciences de la vie. Biologie

580 Plantes. Botanique

590 Animaux. Zoologie

- monsieur le psychologue, serait-ce abuser que de vous demander une fois encore un verre d'eau ?

- pas du tout

Même bras derrière la porte. Même verre d'eau. Même eau, avec un petit goût de chlore. Le psy écrivait de bonne grâce, finalement. Je me demandais s'il allait réagir à quelque chose... Même si je maintenais loin de moi l'idée d'utiliser cette nomenclature comme un test de Rorschach mais je ne suis pas fan du psychodiagnostic. Le tout est de gagner du temps.

- je la trouve un brin ethnocentrée cette classification décimale, non ?
- je trouve aussi monsieur Purgatoire. J'ai remarqué que les langues orientales, le mandarin, par exemple, la langue qui a le plus grand nombre de locuteurs, le japonais, le vietnamien étaient toutes rassemblées sous le titre « Autres langues », ce qui est un peu injuste...en même temps cela est le reflet de la réalité du XIXe s.

Il disait la vérité, le psychologue. Sa vérité. Il fallait qu'il continue... Il devenait sincère et sortait de son costume de psy agent secret, ou quelque chose comme ça...

600 Technologies (Sciences appliquées)

600 Généralités sur la technologie

610

- si vous vous sentez fatigué, mon cher psychologue de vieille noblesse, nous pouvons continuer demain...
- mais je ne suis pas fatigué, il nous reste trois heures encore...
- soit, allons-y

610 Sciences médicales

620 Art de l'ingénieur et activités connexes

- c'est mon préféré celui-là...
- ah bon, mais pourquoi, monsieur Purgatoire ?
- je ne sais pas, je trouve que cela ferait un bon titre, un bon titre de livre
- vous écrivez monsieur Purgatoire
- seulement des rapports
- continuons

630 Agronomie, agriculture et activités connexes
640 Economie domestique (arts ménagers). Vie familiale
650 Gestion et services auxiliaires
660 Génie chimique et techniques connexes
670 Fabrication industrielle
680 Fabrication de produits à usages particuliers
690 Bâtiments

- un peu rébarbatif, celui-là non ?
- en effet monsieur Purgatoire

700 Arts. Beaux-arts et arts décoratifs. Loisirs et Sports

700 généralités sur l'art

- c'est curieux de mettre l'art dans le même groupe que le sport
- en effet monsieur Purgatoire. Je ne voudrais pas faire offense à votre culture générale, mais ce n'est qu'en 1896 que le baron Pierre de Coubertin initia les jeux modernes. Avant cela le sport pouvait être considéré au pire comme un loisir, au mieux comme un art...
- belle culture, monsieur le psychologue... et le baron, quelqu'un de votre espèce.. ?
- en tout cas pas de la vôtre.
- ...
- je suis désolé ! et vous prie de m'excuser !
- bon, je suis fatigué, à demain
- monsieur Purgatoire, je vous fais mille excuses !

Le parking. Ce soir-là il n'y avait personne. Pas de pluie, pas de nénuphar. Pas même un homo sapiens égaré, à croire que tout le monde avait déserté la prison de Luynes. Peut-être que tout le monde s'était échappé ! sauf moi ! A moins que l'approche du week-end... j'aime les week-ends, surtout celui-là. J'étais le dernier client de cette prison... Le masque de fer, j'étais la réincarnation du masque de fer. Ça me va bien... Prisonnier secret... loin du monde, loin des rumeurs... Aujourd'hui était une bonne journée. Mon psychologue est fin prêt à franchir le pas, en attendant, je vais grignoter quelque chose...

Mercredi 3 mars 2010

- monsieur Purgatoire, je vous en prie...acceptez mes excuses...
- bien sûr que je vous excuse. Sur le coup j'étais un peu fâché mais je ne suis pas rancunier...
- merci monsieur Purgatoire
- mais qu'est-ce qui vous déplaît chez moi ? mon physique ? mes moustaches ? ma petite taille ?
- rien de tout cela, monsieur Purgatoire, je vous assure... je sais bien qu'il y a beaucoup de préjugés à l'encontre de votre espèce, mais ce n'est pas mon cas
- parce que je suis un rat ?
- imaginez ! nous avons tous eu de mal à nous habituer, un rat qui parle, un rat intelligent, très intelligent même, à qui on confie une mission ministérielle d'importance... Je dois préciser que ceux de mon « espèce », la vieille noblesse, avons tellement vécu de choses, que nous nous sommes facilement habitués à votre existence
- merci
- oh, vous me gênez beaucoup monsieur Purgatoire...je ne sais jamais quand vous êtes sérieux ou pas...
- je suis toujours sérieux. Mais je ne suis pas « un rat », mais un rat brun, l'espèce la plus répandue, la plus banale...
- la plus banale...
- oui, la plus banale, vous savez, celle qui transmet une liste impressionnante de maladies diverses et variées...
- ce n'est pas votre cas...
- qu'en savez-vous ?

Ce fut un véritable plaisir que de lire dans les yeux de « ce psy » une lueur fugace de peur... Le pauvre, il semblait émotionnellement déstabilisé... A point donc...

- nous pourrions continuer monsieur Purgatoire ?
- entendu

710 Urbanisme. Art du paysage

720 Architecture

730 Arts plastiques. Sculpture

740 Dessin. Arts décoratifs

750 La peinture et les peintures

- il est amusant celui-là, ne trouvez-vous pas monsieur Purgatoire ?
- non
- ...

760 Arts graphiques. Gravures

770 Photographie et photographies

780 Musique

790 Loisirs et arts du spectacle. Sports

800 – Littérature (Belles-Lettres) et techniques d'écriture

800 Généralités sur la littérature et les techniques d'écriture

810 Littérature américaine en anglais

820 Littératures anglaise et anglo-saxonne

830 Littératures des langues germaniques. Littérature allemande

840 Littératures des langues romanes. Littérature française

850 Littératures italienne, roumaine et rhéto-romane

860 Littératures espagnole et portugaise

870 Littératures des langues italiques. Littérature latine

880 Littératures de langues helléniques. Littérature grecque

890 Littératures des autres langues

- je ne sais pas si je serai en mesure de venir demain...
- mais pourquoi ? nous sommes si près du but...
- de quel but ?
- enfin, je voulais dire...je vais sans doute apprendre quelque chose...
- sans doute. Je suis las...à demain donc si vous souhaitez tellement « apprendre quelque chose »...
- bien sûr que je le souhaite...à demain

La nuit la prison est sombre. Le jour aussi. Tout est sombre en prison à commencer par le visage des gardiennes ; elles ne sont pas méchantes elles sont seulement carcérales, terriblement carcérales, même si à mon égard elles ne font pas montre de racisme. C'est heureux ! Il ne manquerait plus que cela... Je suis ici pour une cause injuste ! et mon intention est de m'évader

pour toujours de ce monde sapiensisé à outrance et à mort. Je vais m'évader grâce à ce psy et jamais, à aucun moment, il ne pourra trouver l'endroit où je me cacherai pour toujours à l'abri des excès humains et des étrangetés évolutives et hasardeuses de la nature. La prison, ça, ce n'est pas possible. Aucune autre espèce au monde n'est susceptible d'inventer une pareille chose...

[...] *l'effet le plus important peut-être du système carcéral et de son extension bien au-delà de l'emprisonnement légal, c'est qu'il parvient à rendre naturel et légitime le pouvoir de punir, à abaisser le seuil de tolérance à la pénalité. Il tend à effacer ce qu'il peut y avoir d'exorbitant dans l'exercice du châtiment. Et cela en faisant jouer l'un par rapport à l'autre les deux registres où ils se déploient : celui légal de la justice, celui, extra-légal de la discipline. En effet, la grande continuité du système carcéral de part et d'autre de la loi et de ses sentences donne une sorte de caution légale aux mécanismes disciplinaires, aux décisions et aux sanctions qu'ils mettent en œuvre. D'un bout à l'autre de ce réseau, qui comprend tant d'institutions « régionales », relativement autonomes et indépendantes, se transmet, avec la « forme-prison », le modèle de la grande justice. Les règlements des maisons de discipline peuvent reproduire la loi, les sanctions imiter les verdicts et les peines, la surveillance répéter le modèle policier ; et au-dessus de tous ces établissements multiples, la prison, qui est par rapport à eux tous une forme pure, sans mélange ni atténuation, leur donne une manière de caution étatique. Le carcéral, avec son long dégradé qui s'étend du bain à la réclusion criminelle jusqu'aux encadrements diffus et légers, communique un type de pouvoir que la loi valide et que la justice utilise comme son arme préférée. Comment les disciplines et le pouvoir qui fonctionne en elles pourraient-ils apparaître comme arbitraires, alors qu'ils ne font que mettre en action les mécanismes de la justice elle-même, quitte à en atténuer l'intensité ? Alors que si elles en généralisent les effets, si elles le transmettent jusqu'aux échelons derniers, c'est pour en éviter les rigueurs ? La continuité carcérale et la diffusion de la forme-prison permettent de légaliser, ou en tout cas de légitimer le pouvoir disciplinaire, qui esquive ainsi ce qu'il peut comporter d'excès ou d'abus.*³⁹

Mais moi, je suis un rat. Ce n'est pas noté pareil. Comment voulez-vous que j'aie « confiance en la justice de mon pays » ?

*Mais inversement, la pyramide carcérale donne au pouvoir d'infliger des punitions légales, un contexte dans lequel il apparaît comme libéré de tout excès et de toute violence.*⁴⁰

Et c'est heureux, pour ce qui me concerne.

³⁹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Editions Gallimard, 1975

⁴⁰ Ibid.

Jeudi 4 mars 2010

- nous voici arrivés au dernier, monsieur le noble psychologue
- l'avant-dernier, monsieur Purgatoire. Nous continuons ?
- bien sûr

900 – Géographie, Histoire et disciplines auxiliaires

900 Généralités sur la géographie et l'Histoire

- avez-vous remarqué, monsieur le psychologue, que géographie ne comporte pas de majuscule alors que Histoire oui ?
- oui, c'est normal, il ne faudrait pas confondre l'Histoire avec les histoires
- quelles sont les initiales de votre nom ?
- H de B
- oh, monsieur H de B, vous progressez... vous répondez directement, sans négocier, à mes questions...
- je n'ai plus le temps de négocier... continuons

910 Géographie et voyages

920 Biographie, généalogie, emblèmes, insignes

930 Histoire générale du monde ancien

940 Histoire générale de l'Europe

950 Histoire générale de l'Asie, Orient, Extrême-Orient

960 Histoire générale de l'Afrique

970 Histoire générale de l'Amérique du Nord

980 Histoire générale de l'Amérique du Sud

990 Histoire générale des autres parties du monde, des mondes extra-terrestres

- nous en avons terminé, monsieur H de B
- très bien monsieur Purgatoire ?
- relisez le 990, le dernier mot...
- « extra-terrestres » ?

Nouvelle inquiétude dans les yeux gris-clairs de H de B...

- je plaisante monsieur H de B... Je pense que je vous ai donné tous les éléments qui devraient vous permettre de tirer quelques conclusions.
- eh bien, comme vous l'avez si bien dit, nous avons sur ces feuilles, tracés tous les savoirs du monde et même du monde « extra-terrestre ». Mais je suppose que vous plaisantez encore... je sais aussi que votre dossier se nomme CDD040. J'ignore la signification de CDD, mais il y a dans cette classification un 040...
- CDD ? Classification Décimale de Dewey. Pour le 040, vous avez raison H de B, continuez
- je constate, et c'est la seule ligne dans ce cas, que 040 correspond à « (vacant) ». est-ce là où vous voulez me mener, monsieur Purgatoire ?
- tout à fait
- et alors ?
- alors c'est tout
- mais enfin ! nous n'avons tout de même pas passé ces heures à écrire cette classification pour ça ? pour rien ?
- pour rien ? vous exagérez un peu monsieur H de B, vous avez là tous les savoirs du monde...
- oui, mais compactés...
- je vais encore vous aider, mais je ne ferai rien de plus pour vous... Il y a quelques temps, j'ai été contacté par le ministère pour remplir le 040
- comment cela, le remplir...
- c'est simple, il y a dans l'informatique des aspects non évoqués dans cette classification. Des éléments aux conséquences sociétales importantes... qui relèvent de l'informatique et de la bioéthique... je ne peux vous en dire plus, sinon que quelques heures après avoir rendu mon rapport, j'étais arrêté...
- le contenu est donc si terrible ?
- pire que tout ce que vous pouvez imaginer
- et vous n'allez rien faire ?
- que voulez-vous que je fasse, je vous rappelle que je suis à Luynes, en prison, au secret, je ne peux pas agir...
- si vous pouviez agir, vous feriez quoi ?
- je récupérerai le rapport dont j'avais soigneusement caché une copie afin de transmettre ces informations aux journaux, pour que tous les citoyens de ce pays et du monde soient avertis !

- dites-moi où se trouve ce rapport, monsieur Purgatoire
- non
- alors, que faire ?
- résoudre votre problème monsieur H de B
- mon problème ? quel problème ?
- il va s'installer dans votre cerveau, dans quelques minutes, un conflit terrible... d'un côté votre travail, la conscience que vous en avez, pour vous-même et votre famille et de l'autre côté, l'amour de votre pays, valeur que nous partageons ensemble ; même si nous ne sommes pas de la même espèce...

H de B ne respirait plus du tout. J'observais son rythme cardiaque à une petite veine sous la tempe qui gonflait, dégonflait, gonflait...

- continuez monsieur Purgatoire
- c'est simple, demain dimanche, vous allez m'aider à m'évader, avec votre scooter, je sais que vous vous déplacez en scooter, je vous ai aperçu sur le parking, vous êtes le seul sans parapluie sous l'orage...
- vous faire évader ! vous n'y pensez pas !
- mais si j'y pense, je ne pense même qu'à cela
- je refuse ! nous trouverons bien le moyen de vous faire parler !
- j'en doute... je suis vieux et de santé précaire... mais si vous voulez me tuer tout de suite, ne vous privez pas
- mais il ne s'agit pas de cela, vous le savez bien. Je refuse de vous faire évader, c'est tout
- votre cœur penche donc plus volontiers vers votre travail que vers votre pays ?
- vous ne pouvez pas dire cela, monsieur Purgatoire
- je me sens un peu lent, je vais me retirer je pense...
- attendez, ne partez pas maintenant, laissez-moi réfléchir...
- vous allez avoir du temps pour réfléchir... Voici comment nous allons procéder : demain, je ne viendrai pas à notre rendez-vous, mais vous oui...jusqu'à 16h30 seulement, ensuite vous partirez. Vous irez récupérer votre scooter et vous vous garerez à 17h précises sous la fenêtre adjacente à celle-ci, vous soulèverez le revers de votre sacoche arrière et je sauterai dedans...il n'y a qu'un étage... Ensuite, vous irez direction Aix-en-Provence, vous prendrez la N7 en direction de Saint-Maximin, vous vous arrêterez au Tholonet, il y a une petite rivière « La Cause », là, vous me ferez descendre de la sacoche. En contrebas de cette rivière, se trouve le rapport.
- jamais !

- prenez le temps pour réfléchir, mon cher H de B. Mais n'oubliez pas : l'enjeu est de faire quelque chose de bien pour notre pays, vous et moi, le noble et le rat
- vous avez de drôles d'images « le noble et le rat »...
- c'est une belle image, tout nous différencie et pourtant nos intelligences respectives vont nous permettre de collaborer pour le bien de tous. Vous allez acquérir un prestige extraordinaire... pour ma part, je ne vivrai plus très longtemps ; mais quoi que vous décidiez, monsieur H de B, vous rencontrer aura été un véritable plaisir... permettez-moi de vous serrer la patte...

Tout rouge, tout confus, H de B. J'y suis allé un peu fort, mais que voulez-vous, lorsque l'enjeu est grand, démesuré, cela vaut bien d'utiliser toutes les ressources émotionnelles d'un *homo sapiens*...

La nuit, peut-être la dernière dans cette geôle, dans cette cage à oiseaux recyclée en cage à rat ! c'est indigne ! je dis ça, mais je m'en fous un peu, finalement.

Des cris dans les cellules voisines. Des prisonnières qui hurlent. La prison rend fou, j'en sais quelque chose...

Vous cessez d'épier le bruit, vous bondissez, toute votre vie se retourne, on dirait que s'ouvre la source d'où jaillit le silence du terrier. Vous vous gardez bien de vérifier tout de suite votre découverte, vous cherchez d'abord quelqu'un à qui vous pourriez vous fier sans le moindre doute, vous galopez donc vers la place forte, vous vous rappelez que toute votre personne s'éveille à une nouvelle vie, que vous n'avez rien mangé depuis longtemps déjà, vous arrachez un morceau des provisions à-demi ensevelies sous la terre et vous le dévorez tout en courant de nouveau sur le lieu de l'incroyable découverte, vous voulez dans un premier temps vous persuader une fois encore de la chose, juste en passant, furtivement, tout en mangeant, mais cette écoute distraite montre aussitôt que vous vous êtes pitoyablement trompé : au loin, le chuintement continue, imperturbable. Vous recrachez le repas, vous aimeriez l'enfouir dans le sol avec vos griffes, et vous retournez à votre travail, sans plus du tout savoir de quoi il s'agit ; quelque part, là où cela semble nécessaire – et des lieux de ce type, il y en a suffisamment -, vous commencez mécaniquement à faire quelque chose, comme s'il fallait jouer la comédie au surveillant de passage. Mais à peine avez-vous travaillé ainsi pendant de brefs instants, vous faites parfois une nouvelle découverte. Le bruit semble être devenu plus puissant, pas beaucoup plus naturellement, c'est là simple affaire de nuance, mais un peu plus fort tout de même, assez pour que l'oreille perçoive la différence. Et cette amplification ressemble à une approche, bien plus distinctement encore qu'on entend le bruit grandir, on voit de quel pas il vient vers nous. D'un bond vous vous éloignez de la paroi, vous cherchez, d'un regard, à appréhender toutes les conséquences possibles de cette découverte. Vous avez le sentiment qu'en réalité, vous n'avez jamais aménagé le

*terrier pour résister à un assaut, vous en aviez certes l'intention, mais en dépit de tout ce que l'existence vous a appris, le risque d'une attaque, et donc la nécessité d'aménager des défenses, vous paraissait lointain – ou bien non pas lointain (comment cela eût-il été possible ?) mais un rang en dessous des aménagements à faire en vue d'une vie paisible, auxquels on donnait donc la priorité dans la construction. On aurait pu faire beaucoup dans ce sens sans bouleverser le plan de base, et de manière incompréhensible, on a oublié de le faire. J'ai eu beaucoup de chance pendant toutes ces années, le sort m'a gâté, j'ai certes été inquiet, mais l'inquiétude ne sert à rien lorsqu'elle est nichée dans le bonheur.*⁴¹

lamron rineveder essiup ej srevne'l à'uq elbissopmi sap tse'n II

Les murs gris – anciennement blancs – répercutent en écho sans fin les cris de rage, d'angoisse et de peur. Par pudeur, j'éviterai d'évoquer les cris de douleur.

Vendredi 5 mars 2010

J'ai mal dormi. Tous ces hurlements...malheureusement, tout à l'heure, je ne pourrai emmener personne. Il y a trop de labyrinthes ici...

Les heures sont plus longues quand on ne pense qu'à elles. Les heures ont l'amour exclusif, l'attente de quelque chose, comme je le suis moi-même, ne laisse aucun autre espace que de regarder les heures passer (chacun sait que les heures ne « passent pas », elles sont là, immobiles, tapies derrière les nuages des choses qui existent et qui nous hèlent, à guetter la cessation de toute chose existante, pour nous inciter à ne voir qu'elles). Alors, lorsque l'on regarde ainsi les heures, nous ralentissons et le temps passe moins vite.

16h H de B doit être en train de regarder fébrilement sa montre. Dans une demi-heure, il quittera sa chaise et la prison, démarrera son scooter.

16h30 Et voilà ! Il se lève, la porte s'ouvre, il sort.

- Gardienne !
- oui, monsieur Purgatoire, que se passe-t-il ?
- je ne me sens pas très bien
- voulez-vous que j'appelle le médecin ?
- non, c'est inutile... j'aurais juste besoin de faire quelques pas avec vous, juste une minute

⁴¹ Frantz Kafka, *Le terrier*, L'Herne, 2009

- tant que ce n'est pas contraire au règlement, il n'y a pas de problème, mais je dois vous porter...
- ce sera un véritable plaisir, gardienne

Dans les bras de ma gardienne, cette fière et quelque peu rigide femme de militaire règlement règlement

- oh... c'est bon de regarder dehors, voulez-vous vous approcher de cette fenêtre ?
- mais bien sûr monsieur Purgatoire, je peux même ouvrir la fenêtre, je sais que vous ne sauterez pas, même du premier étage dans l'état dans lequel vous êtes

Je dois dire que j'avais prévu tout de même quelques négociations, j'avais même préparé quelques histoires dont quelques comiques.

- merci gardienne

et me jetai dans le vide...

Il y a des choses comme cela qui font basculer votre vie, au sens propre. On se jette dans le vide, sans trop réfléchir en espérant que les choses se passent comme vous l'aviez prévu, et puis...quelquefois ça marche et quelquefois, ça ne marche pas. C'est selon ce qu'indique le baromètre du hasard...

Cette fois-ci, ça a marché, bien même...je suis tombé en plein milieu de la sacoche, mais contrairement à ce que j'avais laissé entendre, j'ai profité du rebond pour ressortir et atterrir d'un bond sur le sol du parking.

J'ai regardé quelques secondes le scooter s'éloigner...

Et maintenant je construis mon avenir, je trouve un soupirail, je m'y introduis et descends jusque dans les entrailles de la prison. Hé oui, je décidais de mon destin et j'entreprenais de m'organiser pour finir tranquillement ma vie dans les mécanismes organiques de ce pénitencier et de m'éclater dans les tuyaux !

Le ventre d'une prison c'est avant tout de la merde qui s'écoule par tous les boyaux, par tous les orifices. Des gargouillis accompagnent les excréments vers je ne sais où, au cœur d'une montagne ou au fond de la mer, comment savoir... toute cette merde est ingurgitée – sous une forme ou une autre – par les « libres » de la région, du périmètre. Les libres héritent de la merde des non-libres, des prisonniers, des prévenus... Ah pour ça, on les a bien prévenus les prisonniers, qui font semblant d'être libres jusqu'au jour innocent où ils ne se rendent pas compte qu'ils sont devenus fous et réduits à l'état de statistiques : 30% des détenus souffrent de troubles psychiatriques... Et voilà, évacué... comme la merde des prisonniers dans les assiettes libres des

spectateurs des grandes chaînes de télévision publiques ou privées – quelle différence ? aucune, elles sacrifient les unes comme les autres au Dieu audimat (gloire à lui ! en passant).

Et H de B, me direz-vous ? eh bien il a filé droit devant lui, pris la sortie d'Aix en direction de Saint-Maximin, a trouvé la petite rivière « La Cause », plutôt un ru qu'une rivière. Il posa le pied à terre, ouvrit la sacoche, rien ! (mais ce n'est pas une surprise pour nous qui savons, mais pour lui si) ouvrit l'autre sacoche et rien non plus... Il chuchota mon nom... Monsieur Purgatoire, où êtes-vous ? rien, pas un bruit hormis quelques éclats de voix, en contrebas. H de B se pencha, aperçut deux ombres, il s'approcha en glissant dans l'herbe, sans bruit...

[...]

- *je t'ai fait venir, mon cher Paul, car j'ai une mission à te confier.*
- *je crains le pire.*
- *tu peux.*
- *écoute Angel, en ce moment je n'ai pas beaucoup de temps et ...*
- *non, écoute moi d'abord ! C'est pour la bonne cause !*
- *de quoi s'agit-il ?*

[...]

- *alors voilà. Que sais-tu des artistes ?*
- *des artistes ? Rien. Enfin, rien de plus que tout le monde. Des enfants qui ont du mal à communiquer, quelque chose comme ça...*
- *bon, ce n'est pas grave, une fois arrivé à Lyon, Humbert de Baskerville t'en dira un peu plus.*
- *Lyon ? Humbert de Baskerville ?*

[...]

Humbert de Baskerville ? se dit H de B pensif... Personne n'aurait pu imaginer que H de B, victime de tromperie, de supercherie, construirait son destin, lui aussi. Contre son gré ? Ce n'est pas aussi simple...

[...]

- *le docteur House te fournira également toutes les informations nécessaires au projet.*
- *Le docteur House ? Quel projet ?*
- *Tu sais qui est Humbert de Baskerville, un détective, un enquêteur... Le docteur House est un éminent spécialiste de l'autisme. Humbert vous sera d'un grand secours pour certaines démarches administratives, disons... délicates. Quant au projet, le voici : [...]^{42 n}*

La construction du destin de H de B est en marche

⁴² Paul Pignon, [Apostille 4 – Apocryphe – à La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), Lad'AM Editions, 2010

- je pars pour Lyon

Chuchota H de B, sûr de lui, sans le moindre doute. Il le fera, c'est l'évidence. Il devra éviter les embûches, les pièges et toutes ces sortes de choses que la vie sait bien faire pour nous plonger dans le doute.

C'est terrible le doute, savez-vous ? Le doute c'est la porte ouverte pour la peur, l'angoisse, la folie, la mort. Je suis excessif peut-être...

De toute évidence, H de B devra se méfier. Eviter de se retrouver avec une plaie au milieu du front : un trou de mémoire sanguinolent. Il court après le dossier CDD040, il est sur la bonne piste, il va devenir acteur et spectateur de la plus angoissante dérive sociétale de l'histoire de l'humanité. Ça fait froid dans le dos, quand j'y pense...mais c'est une autre histoire, et l'histoire dans l'histoire provoque de petites implosions réjouissantes. Réjouissantes pour moi...pour les autres la partie est sans doute différente, nous verrons.

Moi, je suis arrivé à mes fins, à mon but : j'erre, à en mourir de rire, entre les intestins ruisselants et les câbles qui, si l'on en grignote la gaine, offrent une matière noire gluante et immonde dont la consommation a comme vertu de perturber les échanges neuronaux, tant sur le plan chimique qu'électrique. Je ne plane pas, j'opère des voltefaces étranges comme un cheval sur une piste de cirque.

Mais moi, je suis le cavalier, le cheval
et le clown triste.

Il ne serait pas utile de chercher un sens à tout cela. Ou bien un autre sens... pas un sens interdit, mais le sens unique qui mène au parking d'où tout peut arriver.

Des fils rouges, bleus, verts et peut-être jaunes, ma mauvaise vue de rongeur envieux a baissé certes, mais son humour a gardé la fraîcheur du rhododendron sauvage au printemps,

ou du gardénia adolescent
si vous préférez

J'ai bien conscience d'avoir grugé le monde, et d'avoir sans doute usurpé quelque chose à quelqu'un, un problème d'éthique. Je vais avoir tout le temps pour m'expliquer, pour me parler à moi-même

- je me parle entre deux bruits immondes de tuyauterie, des gargouillis ignobles, je subis sans problème, pas de culpabilité particulière, *on n'est pas responsable ni concerné par tout ce qui se passe dans le monde, on ne fait que passer comme une ombre.*⁴³

*Il y a dans l'histoire de la littérature des zones d'ombre et des tunnels où l'on voit au fil des siècles se développer et prospérer des activités douteuses. Elles brouillent les contours du tableau, remettent en cause ce qui était attesté, les sommets, mais aussi les bas-fonds et les lacunes. Elles sont le fait de parasites qui se nourrissent de la gloire des grands noms et des grandes œuvres, et qui souvent cherchent à construire leur succès sur le doute, l'incertitude et la séduction de l'inconnu. Ils créent une littérature sciemment dévoyée, relevant de l'imitation, une littérature à partir de la littérature. Ce ne sont là que vols, plagiat, falsifications, légendes et mystifications. Le parallélisme entre le produit de base et son dérivé, entre l'original et la falsification ou l'imitation suscite les polémiques : révélations et démentis, légendes et réfutations, mystificateurs démasqués.*⁴⁴

- parfois les tuyaux répercutent comme un son de gong indien ou tibétain, je ne sais, mais c'est étrange, les cloisons prennent le relais et amplifient le son vers des basses profondes et redoutables, ça vibre, tout mon maigre squelette vibre sous ma peau cuite de tambour et ce n'est pas de l'esbroufe, tout au plus un essai malheureux pour s'accommoder de la vie intestinale. Intestine, mais festive si l'on sait se plier aux contingences de la vie du ventre et sacrifier aux rituels des glissements de l'estomac vers l'anus

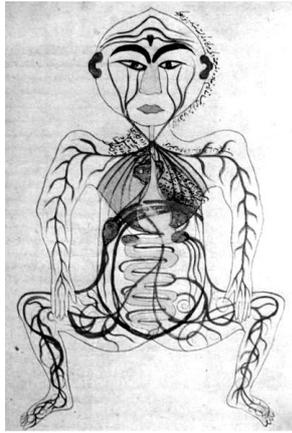
*L'histoire montre que les raisons qui poussent les auteurs de ces actes à prendre le risque de ce parasitisme sont diverses et très différentes tant sur le plan esthétique que sur le plan moral : bassesse ou noblesse personnelle, ambition démesurée ou vulgaire intérêt, esprit de conquête ou parasitisme, pratique routinière ou dévotion à une œuvre – elles correspondent à la volonté de combler des lacunes, voire à un goût pour le pathos des découvertes fracassantes.*⁴⁵

- 500 espèces de micro-organismes différentes, cela magnifie les appétences souterraines jusqu'à risquer l'indigestion – si je puis dire – alors que la longue maturation des excréments vers les appendices fournit son quota de chauffage centralisé, mais ça casse le rythme des saisons

⁴³ Gentiane Ancharena, *Tous Fous*, Lad'AM Editions, 2010

⁴⁴ Joseph Čermák, *Franz Kafka - Fables et mystifications*, Septentrion Presses universitaires, 2010

⁴⁵ Ibid.



46



47

*La genèse des faux, des mystifications et des légendes littéraires est toujours conditionnée par le climat intellectuel et par les besoins culturels d'une époque.*⁴⁸

- les contempteurs de la vie souterraine ne peuvent comprendre les enjeux réels d'une évolution qui régresse ou progresse vers l'intérieur, vers l'instinct de conservation

*On se met à aller dans la vie du pas indolent du philosophe et du clochard en ramenant peu à peu tous les gestes vitaux au simple instinct de conservation, à l'exercice d'une conscience plus attentive à ne pas se laisser tromper qu'à appréhender la vérité.*⁴⁹

- pourtant, quel mal y a-t-il à se désespérer dans les abysses, dans la profondeur intériorisée des sentiments abscons et de l'admirable exercice du noir, de la nuit, lorsque toute lumière éteinte ne restent que les odeurs insupportables et les musiques dodécaphoniques d'outre-tombe

Les emprunts, les imitations – y compris les faux et falsifications en tous genres – ont toujours été pratiqués, ce sont des phénomènes spontanés qui, du fait de leur nature et de leur nombre, ne tirent guère à conséquence. A l'origine de ces activités, on trouve surtout des œuvres qui séduisent par leur contenu et par leur forme, et qui, répondant de façon suggestive à l'air du temps, possèdent la faculté de susciter une mode. Durant des siècles, la colère des auteurs contre les imitateurs ébontés – attestée

⁴⁶ 17th century Persian digestive system

⁴⁷ Collection privée

⁴⁸ Joseph Čermák, *Franz Kafka - Fables et mystifications*, Septentrion Presses universitaires, 2010

⁴⁹ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

*par d'innombrables documents – n'a pu se référer qu'à des valeurs morales. La protection légale des auteurs n'a été instaurée qu'à la fin du 19^e siècle par une convention internationale.*⁵⁰

Portrait de monsieur Purgatoire



- pourtant, *nous sommes les stabilisateurs de la mémoire collective, de la culture collective...*⁵¹

*Les auteurs de faux, de mystifications et d'imitation souvent anonymes tiennent la plupart du temps à demeurer dans l'ombre, afin de poser au monde une énigme subtile ou de se divertir en attendant le moment où leur identité sera dévoilée. C'est le jeu d'un spectateur ironique qui observe en souriant, tout autour de lui, les victimes du piège qu'il leur a tendu.*⁵²

- *ecce homo & rattus norvegicus* °

⁵⁰ Joseph Čermák, *Franz Kafka - Fables et mystifications*, Septentrion Presses universitaires, 2010

⁵¹ Cf. page 85

⁵² Joseph Čermák, *Franz Kafka - Fables et mystifications*, Septentrion Presses universitaires, 2010

Postface : éléments de comparaison, de discorde, de dispute

1. Eléments de langage

Il est un fait culturel certain : les hommes publics doivent harmoniser leurs propos. A quelle fin ? Qu'importe, il est tout à fait inutile de faire l'inventaire des critères retenus par les hommes publics, d'autant plus « qu'homme public » englobe une grande variété d'individus depuis le comique entendu dont on rit par compassion jusqu'au politique en vue, présidentiable ou déjà président, en passant par le présentateur du JT. Tous ont en commun d'avoir conscience que leur parole pèse sur nos comportements, influe sur notre pensée. Ils en ont « conscience » mais n'en assument pour ainsi dire jamais la responsabilité.

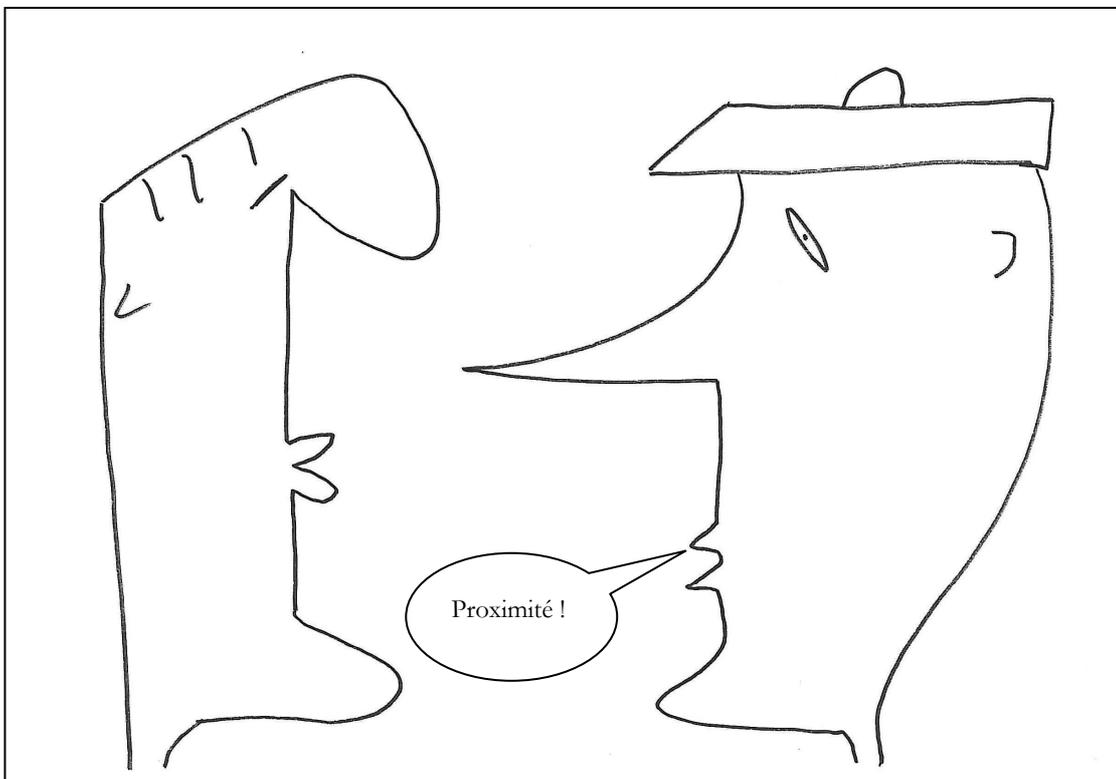
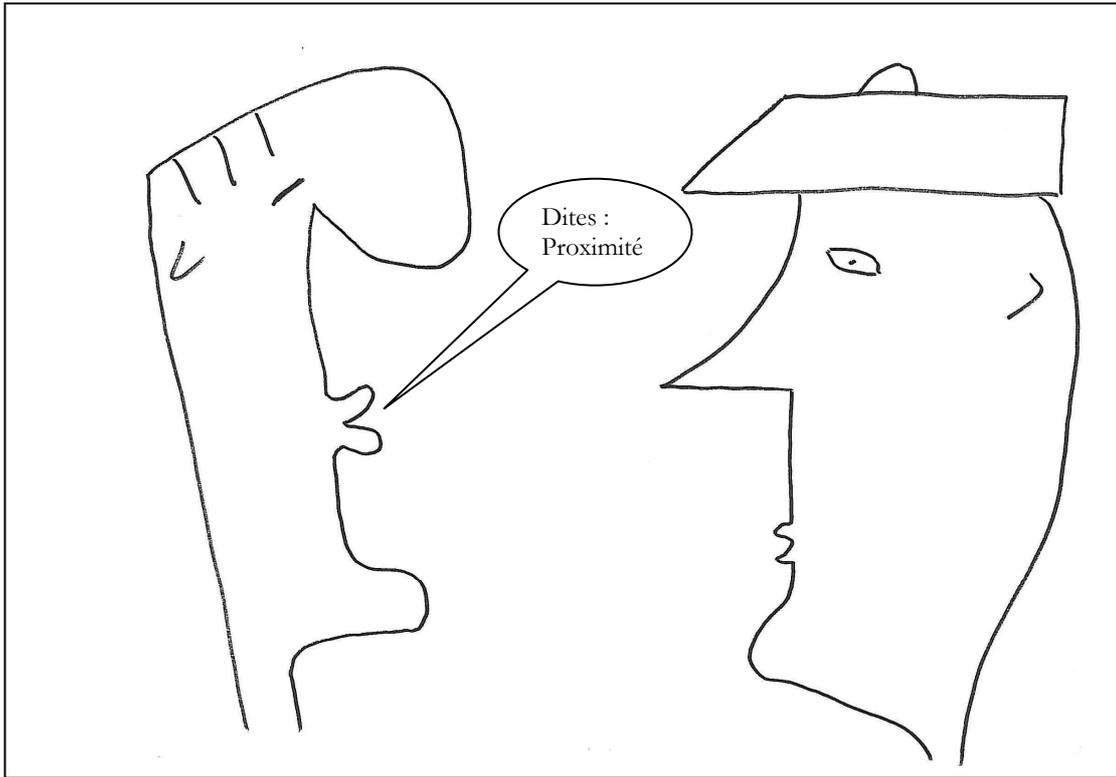
Ainsi, nos choix, nos goûts vont vers telle ou telle autre personnalité qui est quasiment la copie conforme de l'autre. Nous choisissons quelqu'un parmi des clones. Mais alors quels sont nos critères de sélection ? Il n'en existe aucun qui soit déterminé, ostensible. Ce seul et unique critère évolue en fonction des éléments suivants : âge, sexe, taille, apparence, etc. Nos propres expériences influent peu, finalement, dans ce critère. C'est un petit peu désespérant, mais c'est ainsi. Ces hommes publics se procurent des éléments de langage afin d'être conformes à un ensemble donné. Auprès de qui ? Tout le monde fait l'affaire, chef de parti, de religion, PDG, conseiller, conseiller « spécial » et autres gourous dont la spécialité est l'édition de nos vies. Lorsque nous disons « édition », il est fait allusion à ceux qui font œuvre de glisser quelque chose sur un support, un disque, un livre, un film ou un langage, un phrasé, un sens ou un non-sens.

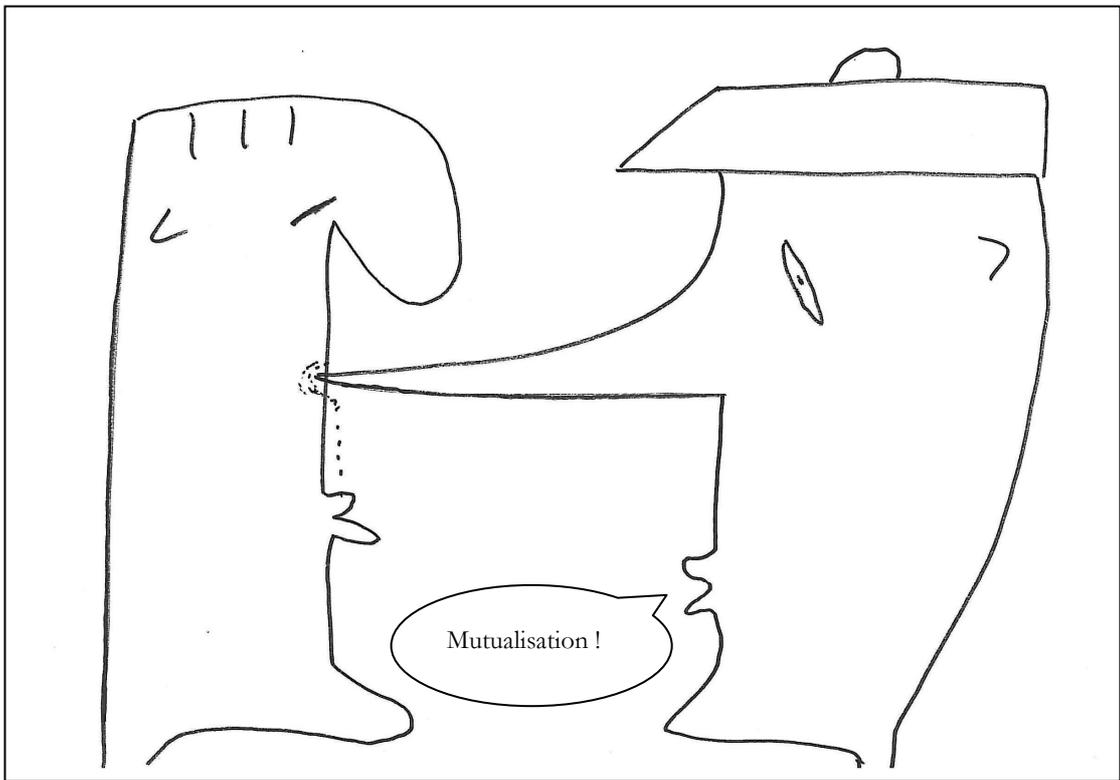
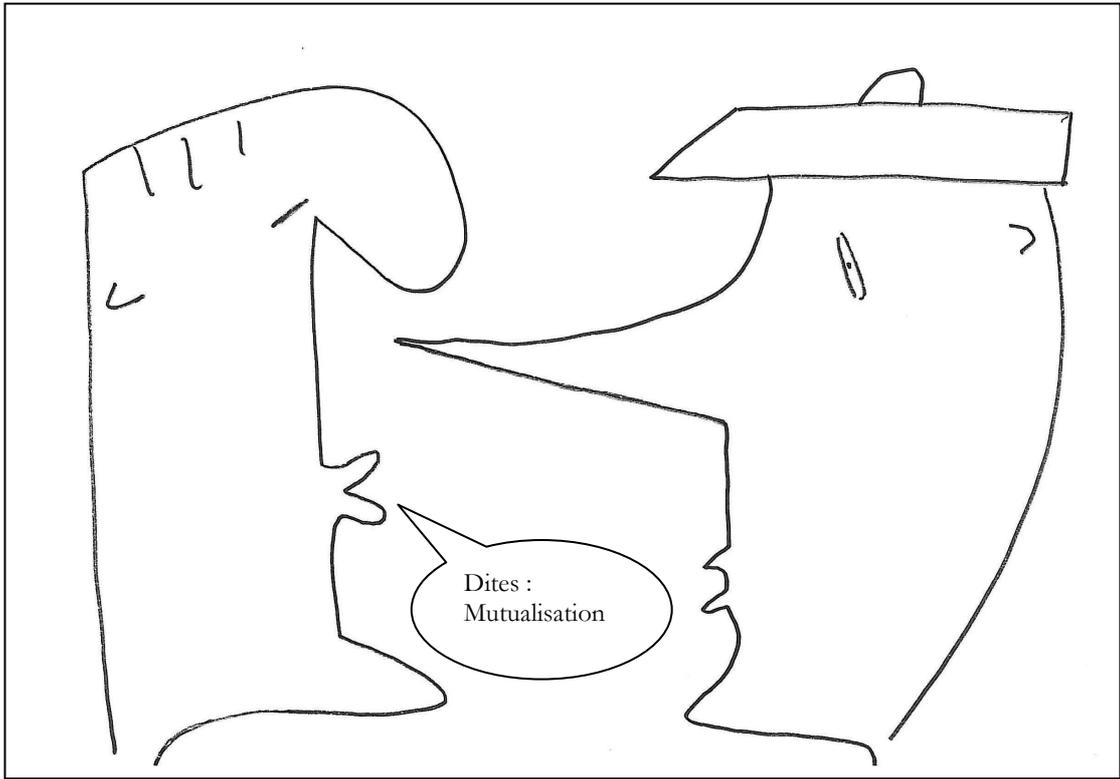
Prenons un exemple. Il fut un temps où le mot « proximité » était fort prisé par les hommes politiques ou les banquiers, il s'agissait alors d'évoquer l' élu de proximité ou l'agence du Crédit Agricole *près de chez nous*. D'un point de vue sémantique, « proximité » laissait entendre que quelque chose était à portée de main, abordable donc. Comme cet élu qui tient permanence tous les lundis dans sa commune, ce banquier voisin, souriant et endimanché, prêt à vous accorder un prêt en vous serrant la main. Seulement voilà, les temps ont changé, nous sommes maintenant à l'âge de la compression. On compresse tout, les emplois, les salaires, les élus de proximité et les banquiers souriants et endimanchés. L'heure est à l'économie humaine. Entendons par là que le moment est venu de faire des économies et de se débarrasser d'un élu sur deux et d'un banquier sur deux. Le fabricant d'élément de langage se voit poser là un problème coriace. Trouver un nouveau mot pour remplacer l'ancien, « proximité » en l'occurrence, est une préoccupation pour notre gourou sémiologue. Le mot sera « mutualisation ». Il est bien celui-là, non ? Mutualiser signifie maintenant que notre système organisationnel va s'améliorer, qu'on va mieux

communiquer, s'aimer plus encore qu'à l'époque de la « proximité ». Naturellement, notre élu et notre banquier ne devront plus dire le mot « proximité » avec comme exception pour le politicien, le jour du marché la veille des élections, et pour notre banquier le moment où il vous remet le chèque de 1 000 000 d'euros que vous avez gagné au loto.

Après de longues études en nos laboratoires financés par l'Opus Dei à 50%, les autres 50% proviennent des fonds spéciaux de la Fondation John Templeton, nous avons constaté que nos gourous chercheurs de mots et de sens étaient tous, sans exception, atteints du « syndrome de Pinocchio ». Naturellement pour élaborer cette étude, nous avons fait appel aux meilleurs spécialistes de la planète et avons constitué une équipe pluridisciplinaire, un médecin, nous en avons trouvé un qui émarge chez trois grands laboratoires pharmaceutiques et a, à son actif, quatorze médicaments interdits – c'est dire si c'est un spécialiste – et quelques ouvrages de vulgarisation en bande dessinée destinés aux demeurés que nous sommes ; un évêque américain (interdit sur ce sol, pour une banale affaire d'enfants) – c'est dire s'il s'y entend – que nous a recommandé la Fondation Templeton et l'Opus Dei ; un général argentin à la retraite (également tricard dans son pays) d'origine allemande ; un Frère Musulman anonyme mais efficace ; un généticien Raelien proche de Claude Vaurilhon, auteur de « Je crois, je crois, je crois » et un futur ex président de la République. Je pense qu'avec cette équipe, nous montrons notre souci d'efficacité et d'impartialité. Une publication détaillée de nos conclusions est à paraître dans le magazine Gala.

Nous avons modélisé cette étude sous la forme que voici :





luis

2. Les petits enfants en solde



Voici qui pourrait faire l'affaire de certains au détriment des problèmes démographiques. Soldés ou proposés sur eBay la progéniture d'homo sapiens continue son aventure en tant qu'assurance santé et retraite.

Mes petits, nous comptons sur vous et sur l'esprit de solidarité que nous saurons vous inculquer pour assurer à notre vieillesse tout le confort matériel et affectif dont nous avons besoin.

Le marché des enfants n'est pas en crise, adoption (pour combler le vide des couples en crise de reproduction), esclavagisme (pour combler le vide des consortiums en crise de production) et prostitution (tourisme sexuel, alimentation des harems de nababs ou d'un chef d'Etat d'un pays ami et voisin).

La jeunesse, elle, est en crise d'identité dans ce monde joyeux et pollué, que, pour finir, nous leur laisserons en héritage.

Qu'est-ce que l'héritage ? Un moyen astucieux qui permet de laisser croire aux enfants que nous travaillons pour eux et de rechercher leur reconnaissance et leur remerciement pour ce magnifique esprit de sacrifice dont la nature nous a dotés.

- Je vous trouve bien amer et pessimiste, mon cher Angel Michaud...
- ça va passer, je me connais, c'est l'affaire de quelques minutes. Après, je retournerai ranger et classer le monde, en rêve

3. La philosophie de la classe

- qu'est-ce que je fais ici ? où suis-je ?
- mon cher Luca^p, permettez-moi tout d'abord de me présenter, je me nomme Rémy Durandpointcom
- Durandpointcom ? c'est votre nom ?
- tout à fait
- je me souviens être sorti du Muséum National, quelqu'un s'est jeté sur moi...vous m'avez enlevé ! mais pourquoi ?
- je voulais seulement bavarder un peu avec vous...
- vous pouviez faire autrement ! m'écrire, me téléphoner...
- mais c'est ce que j'ai fait, mais sans réponse de votre part... alors j'ai opté pour cette manière un peu cavalière...
- « cavalière » ? mais vous allez être recherché par la police...
- je ne suis pas inquiet, d'ailleurs je n'en ai pas pour longtemps. Puis-je vous offrir une tasse de thé ?
- vous allez me libérer après avoir « bavardé » avec moi ?
- naturellement, thé ?
- pourquoi pas...
- alors voilà : j'aimerais que vous me parliez des enjeux philosophiques de la nouvelle classification du vivant, dite phylogénétique... Soyez bref, concis et vous serez libre aussitôt...
- eh bien, ce n'est pas une mince affaire... *On ne peut présenter une histoire des classifications sans évoquer le concept de l'Echelle des Etres, Scala Naturae, longuement développé par Gottfried Leibniz (1646-1715), mais dont les bases étaient présentes chez Platon et Aristote.*⁵³
- l'Echelle des Etres ? magnifique...
- *en effet, c'est [Aristote] qui proposa le principe de gradation linéaire conduisant à la classification des organismes vivants suivant leur degré de perfection. On s'intéresse soit au degré de développement atteint par l'organisme vivant à sa naissance, soit aux pouvoirs de son âme.*⁵⁴
- aux pouvoirs de son âme ?

⁵³ Guillaume Lecointre, Hervé Le Guyader, *Classification phylogénétique du vivant*, 2^e édition, Belin, 2001

⁵⁴ Ibid.

- oui, bien évidemment c'est un concept très...subjectif... *Ainsi, on peut établir une gradation des âmes nutritives – les plantes jusqu'aux âmes rationnelles – l'homme, et d'autres êtres supérieurs à lui. Dans une telle échelle, chaque être possède les pouvoirs de ceux qui sont en dessous de lui, plus ceux qui lui sont propres. Rappelons que l'Echelle des Etres est un arrangement linéaire mais fixiste. Cette Echelle des Etres est en fait solidement ancrée dans notre culture et dans nos esprits, participant de certaines erreurs graves communément admises, difficile à corriger par les enseignants. Citons par exemple : - l'anthropocentrisme : en ne considérant que les organismes vivants sur Terre, c'est-à-dire en ne tenant pas compte des anges, l'homme se trouve au sommet de l'échelle.*⁵⁵
- « en ne tenant pas compte des anges », c'est encore un concept très...subjectif... ?
- non, c'est de l'humour monsieur Durandpointcom
- ah
- donc, disais-je, avant d'être fort indécemment interrompu, *dans une optique évolutive, cela se traduit par le fait de le considérer comme le plus évolué. Il est très difficile de faire comprendre que tous les organismes vivant actuellement sont aussi évolués les uns que les autres, étant donné que les lignées auxquelles ils appartiennent ont toutes vécu le même temps évolutif. En fait, l'échelle des êtres tient à considérer la spécificité humaine comme qualitativement supérieure à celle des autres organismes, ce qui n'a pas de valeur scientifique. De plus, l'anthropomorphisme est un facteur de maintien des grades dans la classification.*⁵⁶
- comment cela ?
- eh bien pour exemple, *les procaryotes sont des cellules sans noyau (qui ont le noyau ? les eucaryotes, dont l'homme) ; les invertébrés sont des métazoaires sans vertèbres (qui ont les vertèbres ? les vertébrés, dont l'homme) ; les poissons sont des craniates sans pattes (qui ont les pattes ? les tétrapodes, dont l'homme), les reptiles sont des amniotes sans poil (qui ont les poils ? les mammifères, dont l'homme), etc.*⁵⁷
- c'est passionnant...
- n'est-ce pas...je continue ; le finalisme : *suivant une telle classification, l'évolution semble avoir pour but l'émergence de l'homme. Or la compréhension actuelle des mécanismes évolutifs ne saurait assigner à l'évolution un but, la sélection naturelle effectuant un tri sur les variants en fonction des contingences du moment. En d'autres termes, comme en histoire, si tout pouvait recommencer, la probabilité que tout se passe de la même manière est quasi*

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Ibid.

nulle.⁵⁸ Mais dites, c'est un cours que je vous donne là ! Si c'est le cas venez suivre mon travail avec mes élèves, ce serait plus complet...

- non, je préfère les rencontres informelles
- alors dépêchons-nous ; l'essentialisme : *croire que l'évolution a un but a pour corollaire de croire que la nature intime des êtres, l'essence, d'un point de vue philosophique, précède l'existence.*⁵⁹
- c'est du philosophe Jean-Baptiste Botul, je crois ?
- c'est possible. *L'essentialisme injecte dans les êtres un absolu qui, normalement en sciences, ne devrait résider que dans les lois de la Nature, et non dans les objets subissant ces lois. L'essentialisme construit des entités a priori et fait entrer de force dans ce moule les réalités des êtres.*⁶⁰
- c'est beau ce que vous dites...
- *les êtres ne sont plus alors vus que par ce qui les rattache à cette essence. C'est l'essentialisme qui a amené Linné et ses contemporains à négliger la variation au sein des espèces. C'est l'essentialisme qui poussa le paléontologue Richard Owen (1804-1892) à combattre Darwin. L'essentialisme revient à nier un rôle fondamental aux processus contingents se déroulant sur Terre. En phylogénie, l'essentialisme est incompatible avec le principe de réfutation, en ce sens qu'une classification changeante met à mal l'essence du taxon qui se retrouve un jour polyphylétique, c'est-à-dire sans ancêtre commun (par exemple les pachydermes, qui regroupaient éléphants, rhinocéros et hippopotames). De plus, la classification phylogénétique voit les organismes comme des mosaïques de caractères tantôt primitifs, tantôt dérivés, tantôt convergents, selon le cadre d'étude et leur position phylogénétique. Enfin et surtout, la plupart des phylogénéticiens pratiquant l'analyse cladistique ont, à l'égard du vivant, une attitude nominaliste qui fut celle de Darwin, aux antipodes de l'essentialisme. La réalité du monde vivant est celle d'individus sur lesquels nous plaquons des conventions de langage. L'espèce n'est qu'une collection monophylétique d'individus définie au mieux par une synapomorphie,⁶¹ au pire par la moyenne et la variance de paramètres mesurés. Les idées sous-jacentes au concept d'Echelle des Etres sont battues en brèche par le concept de descendance avec modification et ses conséquences. Cela explique pourquoi, parmi les notions essentielles de la science moderne, c'est peut-être ce qui tourne autour de la phylogénie qui est le moins bien*

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Caractère dérivé partagé par deux groupes monophylétiques

*assimilé par le grand public. Il est vrai que, si les bases biologiques sont difficiles à appréhender, elles ne flattent pas toujours notre propre vanité.*⁶²

- en effet
- je vous sens bien dubitatif monsieur Durandpointcom...
- oui, je suis un peu déçu...ce doit être culturel, mais l'idée de savoir que nous sommes ici sans but est un peu déprimante...
- ??
- eh bien oui, je pensais que tout ce qui nous entoure avait un sens, ce que vous mettez en exergue dans vos raisonnements, Luca, c'est la part belle laissée au hasard !
- ce n'est pas une « part belle », mais le simple reflet d'une réalité scientifique, monsieur Durandpointcom
- je n'en suis pas si sûr. Par exemple Luca, vous voyez sur votre droite une bibliothèque remplie de livres divers, et sur votre gauche, posé sur la table, se trouve un aquarium occupé par mon poisson rouge nommé Sâr. Si je suis votre raisonnement, je fais de l'anthropocentrisme, alors que dire de ces livres classés (avec soin) pour mon seul confort et usage personnel...c'est bien ça ?
- si vous tentez ce genre de raisonnement, je peux vous opposer celui-ci : si tout est écrit à l'avance (dans un grand livre tenu par des anges) cela voudrait dire que la scène que nous vivons en ce moment était préétablie, prédéfinie. Or, je constate par vos propos que votre poisson rouge ne peut avoir accès à votre bibliothèque. Je vous demande donc d'avoir de l'attention pour cette hypothèse : votre existence n'aurait pour seul but que de nuire à votre poisson rouge
- ...
- vous étiez dubitatif monsieur Durandpointcom, je vous vois amer...
- c'est vrai...il me faudra à l'avenir réfléchir à l'immodestie de la classification anthropocentrique et me faire à l'idée que rien n'est écrit... Tout de même, le hasard pose problème, en effet si rien n'est écrit et que tout repose sur le hasard, quelle part de décision me reste-t-il pour écrire ma vie ?
- mais vous avez toute latitude, monsieur Durandpointcom pour « écrire votre vie », mais le hasard est une contrainte à affronter sans peur, d'une certaine manière vous pourriez considérer que le hasard est le cadre de votre liberté et que ce cadre n'est pas défini, sa forme est multiple, sans doute bien au-delà de l'imagination humaine...il faut faire avec, pour dire simplement les choses. Auriez-vous peur ?

⁶² Guillaume Lecointre, Hervé Le Guyader, *Classification phylogénétique du vivant*, 2^e édition, Belin, 2001

- non, oui, je ne sais pas
- je suis libre maintenant, je peux m'en aller ?
- oui si le hasard ne vous contraint pas trop...
- au revoir monsieur Durandpointcom
- une dernière chose Luca... pour vous, le hasard n'est pas un problème ?
- non
- vous êtes donc lucide, votre regard sur le monde y gagne-t-il ?
- non
- êtes-vous heureux ?
- je crois, et vous ?
- je ne crois pas. Au revoir Luca, notre rencontre n'était pourtant pas un hasard
- elle était dans l'air du temps

AM 28 février 2011

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement et dans cet ordre précis :

1. Sâr, mon poisson rouge⁹
2. Gentiane Ancharena et Lou Vicemka, mes inlassables relectrices

REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

^a p. 13. L'orang-outang (ou début Sokolsky) est une ouverture peu usitée aux échecs. Xavier Tartakover, joueur français d'origine polonaise joua ce coup (1. b4) pour la première fois au tournoi de New-York en 1924. La légende rapporte qu'il le nomma « orang-outang » après une visite au zoo du Bronx.

^b p. 16. L'évocation par AM du nom de Traveler, comme celui de Talita, est le premier hommage à Cortázar, bien d'autres suivront. Traveler et Talita sont deux des personnages de *Marelle*, Gallimard, 1966. « Retour vers la base » est placé, pour une part, sous le signe de Julio Cortázar.

^c p. 39. « 104 – La vie, comme un *commentaire* de quelque chose d'autre que nous ne pouvons atteindre, et qui est là, à portée du saut que nous ne faisons pas.

La vie, un ballet sur un thème historique, une histoire sur un fait vécu, un fait vécu sur un fait réel.

La vie, photographie du noumène, possession dans les ténèbres (femme ? monstre ?), la vie, proxénète de la mort, splendide jeu de cartes, tarot aux formules oubliées que des mains arthritiques rabaissent à n'être plus qu'un lugubre jeu de patience. »

Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966, p. 477

^d p. 42. Pour bien comprendre l'intention de l'auteur, se reporter à : Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966, chapitre 68, p. 387 qui commence ainsi, *A peine lui malait-il les vinges que sa clamyce se pelotonnait et qu'ils tombaient tous deux en des hydromuries, en de sauvages langaisons, en des sustales exaspérants.* [...] Cortázar invente une langue de manière subtile, certains mots usuels sont « tordus », d'autres inventés mais permettent au lecteur d'accéder malgré tout au sens, parfois par le son, la musique, du texte. Angel Michaud a souhaité rendre un hommage (un de plus) sous forme d'un pastiche approximatif (et « l'approximatif » est un champ interdépendant à la démarche d'AM – ou en d'autres termes « l'approximatif est le pré-requis de toute hypothèse ») à l'écrivain argentin. Toutefois, concernant les différentes analyses de « Marelle », certains exégètes tentent de faire de Morelli un double de Cortázar. Sur ce sujet, AM n'est pas dupe, Morelli n'est pas plus – ni moins – Cortázar que ne le sont Oliveira, Traveler, la Sibylle et les autres personnages de cet ouvrage.

^e p. 52. Espace réservé pour un A.C.T.E. probablement une chorale

^f p. 54. Le titre « Nous sommes un poulpe joyeux plein de tentacules affairés » est un emprunt à Julio Cortázar, in *Les autonaves de la cosmoroute, Nouvelles histoires et autres contes*, Quarto Gallimard, 2008, page 1325. Cette phrase se trouve dans ce contexte [...] *Dans ces cas-là, il y a toujours une main qui glisse sous le drap jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherche, une autre qui lance une revue ou un oreiller en l'air, une autre qui éteint la lumière, nous sommes un poulpe joyeux plein de tentacules affairés.* [...] Pour la forme, une ligne sur deux, nouveau pastiche d'AM inspiré du chapitre 34, page 204, de *Marelle*. A noter qu'AM s'est donné plusieurs contraintes supplémentaires, deux lignes identiques (lignes 12 et 13) ainsi que les 9 dernières lignes qui composent un acrostiche, l'ensemble des 9 mots composent le titre. Les 3 dernières lignes sont communes aux deux textes.

^g p. 55. Cette page 55 est une allusion au chapitre 55 de *Marelle*. Ce chapitre ne figure pas dans le « Mode d'emploi » de *Marelle*. Cortázar a sans doute – par jeu – essayé d'égarer le lecteur. En effet et a priori, seule la lecture linéaire de *Marelle* donne un accès à ce chapitre, ou bien le hasard. On peut donc imaginer que certains lecteurs n'ont jamais lu ce chapitre. Par contre, la subtilité du jeu cortazarien, est de faire en sorte que, quoi qu'il en soit, quelle que soit la posture du lecteur et s'il lit le livre jusqu'au bout, il ne pourra échapper au contenu du chapitre 55. AM venge le lecteur « non linéaire » et soucieux de respecter le « Mode d'emploi » de *Marelle*. Nous ne pouvons en dire plus au risque de trahir (déflorer) *Marelle* et d'en donner un nouvel éclairage. En effet, après recherche sur les exégètes de Cortázar, personne n'aborde l'étrangeté ni la complexité du chapitre 55. Oubli ou respect de mystère du livre sont deux hypothèses possibles. L'hypothèse de l'ignorance n'est pas exclue.

^h p. 58. « L'informel comme œuvre ouverte » est le chapitre IV de « L'œuvre ouverte » d'Umberto Eco.

ⁱ p. 83. Le MurMur a été conçu selon une idée originale de Célestin Zèbre. Outre son aspect ludique et artistique, le MurMur figure, ou figurera, dans les A.C.T.E. performants, cf. : www.ladam.eu

^j p. 87. Il n'est pas interdit de penser qu'AM ait fait rédiger la plupart des chapitres de cet ouvrage par des « amis », peut-être la prison ne lui permettait pas d'écrire comme il l'aurait souhaité...

^k p. 89. Nous pensons savoir que l'intention d'Angel Michaud, dans cette histoire est de créer une « amorce d'histoire » et donc une invite, à qui voudra l'entendre, de donner une suite à *Essai sur les ayants droit tueurs d'œuvres*. Donner trois suites à une fin est le signal clair d'un système non clos, d'une *œuvre ouverte*... A moins, et c'est une hypothèse que l'on ne peut écarter, qu'AM ait décidé de donner lui-même à cette histoire une suite dans le cadre d'une Apostille, par exemple...

^l p. 89. Carol Dunlop (1946-1982) fut écrivaine, photographe et la troisième épouse de Julio Cortázar. Elle repose à ses côtés au cimetière du Montparnasse à Paris.

^m p. 98. Même hypothèse que pour k, une ouverture, une porte...

ⁿ p. 122. Si cette note de bas de page propose au lecteur de se référer à *l'Apostille 4 du Système1*, nous ne saurions que conseiller au lecteur de se référer également à *L'affaire autistique* d'Angel Michaud. Dans ce document, le lecteur pourra découvrir le contenu du dossier CDD040 rédigé par monsieur Purgatoire. On comprendra alors pourquoi

celui-ci fut enfermé et mis au secret dans une prison. Il reste à espérer que l'imagination d'AM ne rejoigne jamais la réalité même fortuitement.

° p. 126. L'incongruité du récit est telle que l'on peut se poser la question de l'œuvre ouverte. Les références à *L'Apostille 4* et à *L'affaire autistique* suggèrent un mécanisme de boucle, plus qu'une ouverture. Nous pensons qu'il s'agit là précisément d'un système de spirale, de mise en abyme.

° p. 132. Luca est un personnage qui apparaît dans *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, page 31. Page 43 AM donne l'explication de l'acronyme L.U.C.A. Last Universal Common Ancestor. Page 95, Luca devient un personnage à part entière et participera au procès de Nicéphore Niepce.

° p. 137. Le poisson rouge Sâr était présent dans l'Apostille Apocryphe (4). Sa photographie figure page 31. On peut s'interroger sur la présence de Sâr dans ce présent ouvrage. Nous croyons savoir qu'AM a découvert dans un récit de Cortázar la présence d'un personnage nommé Sâr. Malgré nos recherches, nous n'en avons trouvé aucune trace. Peut-être qu'avec de la persévérance vous découvrirez, niché ici où là, le Sâr de Cortázar...